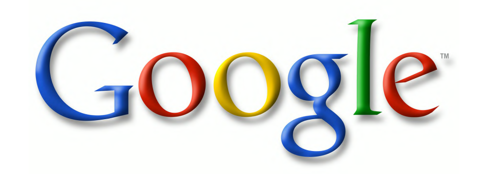
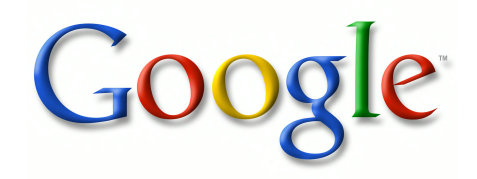



Google



ŒUVRES

DE

MISS BURNEY.

TOME SECOND.



ÉVELINA,

OU

L'ENTRÉE D'UNE JEUNE PERSONNE DANS LE MONDE.

PAR MISS BURNEY.

traduit de l'anglais.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI. — 1797.

ÉVELINA.

LETTRE XLIX.

M. Villars à Evelina.

Berry-Hill.

Moi, vous désapprouver, ma chère Evelina, quand vous remplissez si bien votre devoir ! Non, mon enfant, j'en suis bien éloigné ; le trait d'humanité que vous me rapportez fait l'éloge de votre cœur, et je rougirois de vous reconnoître pour ma fille si vous étiez moins sensible. En attendant, il n'est pas juste que vous souffriez par vos libéralités : acceptez le billet ci-joint comme une marque de mon approbation, et comme une preuve du desir que j'ai d'appuyer vos bonnes intentions.

O ma chère Evelina ! si ma fortune égaloit votre inclination à faire du bien, avec quelle joie je la sacrifierois à soulager, par vos mains, l'honnête homme indigent ! mais ne regrettons pas les bornes que nous prescrivent nos facultés ; il suffit que nos bienfaits soient proportionnés à nos moyens ; la différence du

plus au moins ne sauroit être d'un grand poids dans la balance de la justice.

D'après ce que vous me dites de l'infortuné étranger, auquel vous vous intéressez si généreusement, je croirois presque que sa situation provient plutôt d'un manque de conduite que de quelque malheur réel. Si, en effet, il est aussi pauvre que les Branghton le prétendent, il devroit tâcher de rétablir ses affaires par une activité industrieuse, au lieu de perdre son temps à lire dans la boutique de son créancier.

La scène des pistolets m'a fait frissonner; j'ai été étonné de votre courage, et je l'ai admiré. Soyez toujours aussi intrépide, lorsqu'il s'agit de secourir un malheureux; n'étouffez jamais la voix de la nature par timidité ou par scrupule. La douceur et la modestie sont, à la vérité, l'apanage principal de votre sexe; mais dans les conjonctures pressantes, le courage et la fermeté n'en sont pas moins des vertus qui lui font honneur. Nous avons tous une même règle de conduite à suivre; mais nous n'avons pas tous des forces égales pour fournir notre carrière : l'essentiel est de faire ce qui est en notre pouvoir, et nous sommes à l'abri des reproches.

Cependant, il y a quelque chose de trop mystérieux dans tout ce que vous avez vu et entendu de cet homme, pour que je me permette de juger mal de son caractère, qui d'ailleurs ne m'est pas assez connu. Il faut toujours tâcher d'interpréter en bien les cas douteux; c'est un précepte fondé sur les liens de la société et sur les loix de l'humanité. Vous remarquerez également, ma chère Evelina, que vos recherches, au sujet de cet étranger, doivent avoir des bornes; il y auroit de l'indiscrétion à les pousser trop loin.

Je ne saurois vous exprimer, au reste, toute l'indignation que m'a inspirée la conduite de sir Clément Willoughby: son insolence insupportable, et les soupçons odieux qu'il a osé former contre votre vertu, m'ont irrité à un degré de violence dont mes passions usées ne me paroissoient plus susceptibles. Il faut absolument rompre toute liaison avec lui; la douceur de votre caractère l'a flatté, jusqu'ici, d'une entière impunité; mais sa conduite autorise, et même exige votre ressentiment; ne balancez pas à lui défendre votre porte.

Les Branghton, M. Smith, et le jeune Brown, sont trop au-dessous de vous

pour qu'ils puissent vous donner un plaisir réel ; seulement je suis fâché que mon Évelina passe son temps en aussi mauvaise société.

Le jour même où ce mois fatal expirera, j'enverrai madame Clinton à Londres, pour vous ramener à Howard-Grove ; j'espère que votre séjour chez madame Mirvan ne sera pas de longue durée, car je suis dans la plus grande impatience de revoir et d'embrasser mon enfant chéri.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE L.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Holborn, 27 juin.

JE viens de recevoir, monsieur, le présent gracieux que vous m'avez fait, et la lettre plus gracieuse encore dont il étoit accompagné. Jamais orpheline n'a été moins à plaindre que votre Evelina : sans mère, et je dirois presque sans père, ou plus malheureuse que si

je n'en avois point : privée depuis mon enfance des deux premières consolations de la vie, ai-je jamais eu sujet de pleurer mes pertes? Cette tendresse, cette indulgence, et ces soins qu'on attend de ses parens, m'ont-ils jamais manqué? Ah! que ne sont-ce là les seules raisons que j'ai eues pour donner des regrets à ceux dont je tiens le jour! J'accepte, monsieur, avec reconnoissance la marque généreuse de votre approbation, et je m'appliquerai à l'employer d'une manière qui ne soit pas indigne de la confiance que vous me témoignez.

Vos doutes, à l'égard de M. Macartney, m'embarrassent un peu. Il n'a pas l'air d'un homme devenu malheureux par sa faute; mais avant que de quitter Londres, j'espère de mieux connoître sa véritable situation; et lorsque j'aurai des preuves plus certaines du mérite que je lui suppose, je prendrai la liberté de le recommander à vos bontés.

Je suis prête à renoncer, autant qu'il dépendra de moi, à mes relations avec sir Clément Willoughby : mais, monsieur, suis-je bien la maîtresse de lui *défendre ma porte?* Miss Mirvan me marque qu'il est arrivé à Howard-Grove,

qu'il a ramené la gaîté dans le château, et qu'il est toujours l'ami de cœur du capitaine. Quant à moi, j'ai passé assez tranquillement mon temps depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Un gros rhume a obligé madame Duval à garder la chambre, et le mauvais temps m'a empêchée de voir les Branghton. Le fils est venu faire deux ou trois visites, pendant lesquelles il s'est conduit, s'il est possible, encore plus ridiculement que de coutume : il parle peu, sans faire presque la moindre attention à madame Duval, et il me regarde sans cesse en ricanant. Quelquefois il s'approche de moi, avec la mine d'un homme qui a un secret important à me révéler ; puis il s'arrête tout court, et me rit au nez. Oh ! quelles gens ! Heureux le moment où je verrai arriver notre bonne madame Clinton !

29 juin.

Hier matin, M. Smith a passé ici pour nous avertir que le bal de Hampstead auroit lieu le soir. Il offrit un billet à madame Duval et un autre à moi. Je le remerciai de sa politesse ; mais je lui fis remarquer qu'il avoit oublié bien vîte que je n'avois nulle envie d'être de cette fête.

« Bon Dieu ! madame, qui auroit pu s'imaginer que c'étoit sérieusement ? Venez joliment, et ne faites pas la revêche. Votre grand'maman vous veillera de près, et vous n'aurez rien à risquer. Plus de prétexte, je vous prie, quand les billets sont achetés ».

« Monsieur, si votre intention étoit de me les présenter sans me laisser la liberté de vous en remercier, j'avoue que je vous en aurois moins d'obligation ».

« Vous êtes bien mordante, madame, et il n'y a pas moyen de vous parler. Tenez, votre grand'maman vous en fera la proposition, et alors, j'en suis sûr, vous serez moins cruelle ».

Madame Duval fut prompte à se déclarer en faveur de M. Smith : elle me pressa de laisser là mes difficultés, et d'accepter l'invitation, puisqu'elle étoit résolue de m'accompagner. Je lui fis des représentations, mais qui ne furent point écoutées. M. Smith lui remit les billets, et m'annonça, d'un ton triomphant, qu'il reviendroit de bonne heure. —

Je fus très-fâchée d'être forcée à contracter une espèce d'obligation envers un jeune homme aussi présomptueux que M. Smith ; mais je pris d'abord la résolution de ne pas danser avec lui ;

quelque choqué qu'il pût être de mon refus.

Il revint dans l'après-dînée, après avoir épuisé toutes ses ressources pour attirer mon admiration. Sa toilette étoit recherchée, quoique sans goût : mais l'air gêné que lui donnoit une parure à laquelle il n'étoit point accoutumé, et son affectation perpétuelle à jouer l'homme de condition, formoient un contraste ridicule avec ses manières grossières; et malgré tous ses efforts, il étoit très-éloigné de faire ce qu'on appelle *bonne figure*.

Le jeune Branghton et sa sœur vinrent prendre le thé avec nous. Cette dernière ne put cacher l'émotion que lui causa la vue de M. Smith. Je m'étois proposé de concerter avec elle les moyens de rompre la partie du bal; mais son humeur intraitable a dérangé ce projet. Elle mesura des yeux M. Smith; et après m'avoir gratifiée d'un regard très-mécontent, elle alla bouder dans une croisée, répondant à peine aux questions de madame Duval, et me tournant le dos chaque fois que j'essayai de lui parler.

La vanité de M. Smith jouissoit véritablement du trouble de miss Branghton, et il n'eut pas seulement la discré-

tion de déguiser le plaisir qu'il y prenoit. Enfin le jeune Branghton entama la conversation : « Vous voilà tous, nous dit-il, tirés à quatre épingles; où comptez-vous donc aller ?

M. Smith. « Au bal de Hampstead ».

M. Brangton. « Au bal ! Haha ! ma tante va au bal » !

Madame Duval. « Oui, au bal. Je ne vois pas ce qui pourroit m'en empêcher ».

M. Branghton. « Et danserez-vous aussi, ma tante » ?

Madame Duval. « Et pourquoi non ? mais en tout cas ce ne sont pas vos affaires ».

M. Branghton. « Peste ! je voudrois être aussi de ce bal, ne fût-ce que pour voir danser ma tante. Mais la question sera de trouver un cavalier ».

Madame Duval. « Vous êtes le plus insolent drôle que j'aie jamais vu, et je vous promets que je m'en plaindrai à votre père ».

M. Branghton. « Eh ! de quoi vous mettez-vous en colère, ma tante ? Vous vous emportez pour un rien, et vous ne faites que gronder précisément comme mes sœurs ».

Miss Branghton. « Parlez pour vous,

mon frère, et laissez mon nom hors du jeu ».

M. Branghton. « Bon, ne voilà-t-il pas déjà qu'elle se gendarme ? Il n'y a rien de tel pour les femmes que la dispute : c'est leur combat favori ».

M. Smith. « Fi donc ! M. Branghton ! vous vous oubliez ; m'avez-vous jamais entendu parler aux dames avec si peu d'égards » ?

M. Branghton. « Eh ! que m'importe. Vous êtes un petit-maître, et moi pas : et puisque vous vantez tant votre politesse, vous trouverez de quoi l'exercer, en vous donnant pour danseur à ma tante. Hé ! cela seroit une bonne scène ».

Madame Duval. « Bonne ou mauvaise, vous n'en verrez rien ; tout ce que je puis vous conseiller, c'est d'épargner vos plaisanteries, que je goûte fort peu. D'ailleurs, que je dansasse avec M. Smith, il n'y auroit pas là de quoi crier au miracle ».

M. Smith. « Je croyois, madame, que vous joueriez aux cartes, et que j'aurois l'honneur de danser avec mademoiselle ».

Je saisis volontiers cette occasion pour

lui déclarer que je ne danserois pas du tout.

Miss Brangthon. « Pas danser du tout ? Oui, c'est à-peu-près dans ce dessein qu'on va au bal ordinairement ».

M. Branghton. « Bon, tenez ferme, cousine ; M. Smith sera obligé de se contenter de ma tante : comme il sera capot » !

M. Smith. « Oh ! je gage que mademoiselle changera d'idée. Elle ne m'échappera pas ».

« Vous vous trompez, monsieur, interrompis-je, et permettez que je vous désabuse : ma résolution est prise, et j'y demeurerai ferme, comptez là-dessus ».

Miss Branghton. « C'est donc une folie que d'aller au bal. Qu'y prétendez-vous faire » ?

« Je n'y vais que pour complaire à madame Duval ».

M. Branghton. « Ma sœur voudroit bien être à votre place ; il y a déjà long-temps qu'elle fait les yeux doux à M. Smith ».

Miss Branghton. « Comment, vous osez !... Votre impudence mériteroit un bon soufflet— ».

M. Smith. « Ha ! ceci va trop loin,

M. Tom ; il ne faut jamais trahir les secrets des dames : laissez-le parler, miss Biddy, il ne sait ce qu'il dit ».

M. Branghton. « Cependant je suis sûr que Bid donneroit le bout de son petit doigt pour être de ce bal ; mais M. Smith préfère la cousine, et en cela tout le monde sera de son avis ».

Pendant que miss Branghton ripostoit aux sorties de son frère par une réponse des plus vives, M. Smith me dit à l'oreille : « Comment pouvez-vous, madame, avoir assez de cruauté pour être plus belle que vos cousines ? Peut-on, en effet, les regarder en votre présence » ?

« Ne croyez pas ce qu'il vous conte, s'écria le jeune Branghton : c'est un méchant homme, et je vous réponds qu'il ne vous épousera point ; car il m'a protesté plus d'une fois qu'il ne se marieroit jamais. D'ailleurs, s'il en avoit eu envie, Bid l'auroit soufflé il y a longtemps, et l'auroit remercié par-dessus le marché ».

« Allons, Tom, reprit M. Smith, point d'indiscrétion ; vous me mettrez mal avec ces dames : cependant si jamais je me mariois, ce seroit avec votre cousine ».

Ce seroit! — Et que pensez-vous, monsieur, de ce ton de hardiesse? Un regard d'indignation fut toute ma réponse, et je me retirai à l'autre bout de la chambre.

Bientôt après M. Smith envoya chercher une remise. Je m'approchai de miss Branghton pour lui dire adieu; mais elle ne daigna pas me répondre. Elle s'imagine sans doute que j'ai été au-devant des prétendues politesses de ce fat; que ne sait-elle combien je desirerois d'en être dispensée!

Le bal se donnoit à Hampstead dans un appartement qu'on appelle la *salle longue.* Cette épithète lui convient parfaitement, car sa longueur est la seule chose qui le distingue.

Madame Duval ayant engagé M. Smith pour les deux premières danses, je fus quitte pendant quelque temps de ses importunités. On voyoit bien qu'il se seroit passé volontiers de cet honneur; mais madame Duval ne démord pas aisément; et M. Smith fut obligé de lui donner la main.

Je fus fort surprise quand je lui entendis dire qu'elle vouloit danser le menuet. C'étoit s'exposer ouvertement; elle fut même embarrassée d'en faire la propo-

sition : M. Smith l'adressa au maître des cérémonies.

Elle accepta le premier venu qui se présenta ; et, pendant la danse, je me crus trop heureuse de n'être point connue de ceux qui m'entouroient. Elle s'en acquitta on ne peut pas plus mal ; et son âge, son ajustement brillant, et la quantité de rouge qu'elle avoit mis, lui attirèrent les regards, et je crois bien aussi les railleries de toute l'assemblée. M. Smith eut l'incivilité de se moquer publiquement d'elle, et de la couvrir de ridicules de son mieux. Il se tourna ensuite vers moi, pour me dire combien il enrageoit d'avoir été forcé de danser avec madame Duval. Je fis peu d'attention à ses propos, et je lui dis qu'il me convenoit moins qu'à tout autre d'écouter des plaintes de cette nature.

Lorsqu'elle vint nous retrouver, elle me déconcerta infiniment, en me demandant comment j'avois trouvé son menuet ? Je lui répondis en termes polis ; mais la froideur de mon compliment parut lui déplaire. Elle appela M. Smith pour danser une contredanse, et ils s'en allèrent joindre les rangs. M. Smith s'avisa de me dire, avant que de partir, qu'il mourroit de honte, si quelqu'un de ses

connoissances le voyoit danser avec une vieille femme.

Je jouis de nouveau de quelques momens de tranquillité; mais ce bonheur ne dura pas long-temps. Un jeune écervelé vint me demander la faveur d'*une danse*. Sur mon refus il devint si importun, que j'eus besoin de tout mon sérieux pour me débarrasser de lui.

La même proposition me fut répétée par plusieurs jeunes gens, dont l'extérieur et le langage me firent mal augurer de leur éducation et de leurs mœurs. Ma situation étoit très-désagréable; j'étois restée seule, et cette circonstance n'étoit guère propre à tenir ces messieurs en respect. Je fis tout ce que je pus pour écarter les soupçons qu'on auroit pu former; et, pour mieux réussir, je pris un air de fierté et de gravité qui en imposoit à tout le monde, et qui vous auroit sûrement amusé, monsieur.

Je n'eus pas trop sujet de me réjouir du retour de ma société. M. Smith recommença ses instances pour m'engager à danser avec lui, et madame Duval m'annonça qu'elle alloit se mettre en jeu, et dès qu'elle eut arrangé sa partie, elle nous quitta.

Je ne vous rapporterai point la suite

de notre entretien. M. Smith me tourmenta au point, que, lasse de lui faire résistance, j'aurois cédé infailliblement à ses prières, si je ne m'étois rappelé heureusement l'aventure de M. Lovel. Je pris donc le parti d'informer mon persécuteur qu'il ne tenoit plus à moi de le satisfaire, puisque j'avois déjà refusé plusieurs messieurs en son absence. Cet aveu le mit de fort mauvaise humeur, et il jugea à propos de me faire des reproches sur ce que je n'avois pas dit à ceux qui m'avoient demandée, que j'étois déjà engagée.

L'indifférence totale avec laquelle je l'écoutois, lui fit changer de conversation. En effet, je ne pus guère m'empêcher de me laisser aller à des distractions : je n'étois occupée dans ce moment que du souvenir des deux bals auxquels j'avois assisté précédemment. — Ma cotterie, — la conversation, — l'assemblée : oh ! quel contraste prodigieux !

Bientôt il réussit à réveiller mon attention par son extrême impertinence. Il osa me parler de ce qu'il appeloit l'*admiration* que je lui inspirois, et il en vint à des explications si familières, que je me crus autorisée à lui témoigner mon méconten-

tement dans les termes les moins équivoques.

Mais quelle fut ma surprise, quand je remarquai que cet homme n'attribuoit mon ressentiment qu'aux doutes que je pouvois avoir de la sincérité de ses propositions. « Soyez moins prompte, me dit-il, ma chère dame; mes vues sont honnêtes, je vous le proteste. Pouvez-vous exiger qu'on se décide tout d'un coup pour une chose aussi sérieuse que le mariage? Perdre sa liberté, se couvrir de ridicule aux yeux de ses amis, en vérité ce n'est pas une bagatelle. Jamais femme, avant vous, n'a pu me faire envisager l'état du mariage comme supportable; il m'a toujours paru un vrai enfer».

« Votre opinion, monsieur, sur ce sujet ne m'intéresse guère, je vous l'avoue; et ce seroit perdre le temps très-inutilement, que de discuter cette matière avec vous ».

« Vous êtes un peu trop vive, madame. Qu'une femme aime l'état du mariage, cela est naturel; mais il n'en est pas de même de nous autres hommes. Mettez-vous, par exemple, à ma place; figurez-vous que j'ai toujours vécu dans un cercle d'amis, qui m'ont connu jus-

qu'ici des sentimens très-différens de ceux que je dois adopter aujourd'hui : eh bien ! madame, croyez-vous qu'il soit si aisé que je tende après celà les mains aux chaînes du mariage » ?

Un raisonnement aussi sot et aussi arrogant ne méritoit point de réponse.

« Sans parler de miss Biddy, que je n'aurois pas seulement citée sans l'indiscrétion de son frère, vous pouvez être persuadée, madame, qu'on m'a déjà proposé plusieurs partis avantageux. Il n'en est point, dans ce grand nombre, auquel je me sois donné la peine de penser deux fois ; vous seule avez réussi à me mettre dans vos fers : cette victoire ne vous chatouille-t-elle pas un peu » ?

« Monsieur, lui répondis-je, vous vous trompez grossièrement, si vous vous imaginez que votre confidence m'inspire le moindre orgueil : loin de-là, vous me permettrez de vous dire que je me croirois infiniment humiliée en vous écoutant davantage ». En même temps je le laissai pour passer le reste de la soirée à côté de madame Duval. Elle plaignit beaucoup mon ignorance, quand elle apprit que j'avois refusé ceux qui m'avoient demandé à danser.

Le ton orgueilleux que je me suis per-

mis envers M. Smith, est tout-à-fait nouveau pour moi; mais il étoit nécessaire. Pouvois-je souffrir que cet homme me crût entièrement à sa disposition?

Le parti que j'avois pris me procura du moins quelque repos. M. Smith cessa ses importunités, et même il ne me parla plus de la soirée, sinon qu'en partant il me dit d'un air *piqué* : « Une autre fois, quand je prendrai *des billets* pour une demoiselle, je ferai mes conditions d'avance, pour qu'elle ne me cède pas à sa grand-mère ».

C'est ainsi que finit cette partie si long-temps projetée, dont je m'étois promis tout l'ennui qu'elle m'a effectivement donné.

LETTRE LI.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

Je viens de recevoir, de la part de M. Macartney, une lettre des plus intéressantes, et je vous l'adresse, mon cher monsieur, persuadée que la lecture vous en fera plaisir. J'ai lieu, plus que

jamais, de me réjouir de ce que j'ai fait pour cet étranger.

M. Macartney à miss Anville.

MADAME,

Permettez que l'étranger infortuné que vous avez retiré avec tant de générosité du bord du précipice, vienne, pénétré du sentiment de la plus parfaite reconnoissance, vous offrir, madame, ses très-humbles actions de graces, et vous demander pardon de l'effroi qu'il vous a causé.

Vous m'ordonnez de vivre ! je le puis maintenant, car je ne suis plus pressé de quitter le monde depuis que votre cœur compatissant a daigné soulager ma misère, depuis que j'ai la persuasion de ne plus être confondu dans la foule des malheureux.

La bonté avec laquelle vous vous êtes intéressée à ma situation, me donne lieu de croire que peut-être vous ne seriez point fâchée, madame, d'être informée des motifs qui m'ont conduit au coup désespéré que votre présence a détourné, je dirai presque par un miracle. Je vous dois le récit de mes malheurs; mais



comme les détails dans lesquels je vais entrer pourroient révéler des secrets importans, je vous supplie de les regarder comme sacrés, malgré la précaution que j'ai prise de ne nommer personne.

Je suis né en Ecosse, où j'ai été élevé par les soins d'une mère, Anglaise d'origine, et qui n'avoit point de parens dans ma patrie. Je fus l'objet de toute sa tendresse. Elle me disoit souvent que la vie retirée que nous menions, et notre éloignement de sa famille, provenoient d'une mélancolie invincible, dans laquelle l'avoit jetée le décès de mon père, mort subitement peu de temps avant ma naissance.

J'ai fait mes études à Aberdeen, où je me liai d'amitié avec un jeune homme fort riche; liaisons que j'envisageai comme le premier bonheur de ma vie, et qui devinrent pour moi une source de chagrins. Mon ami étant sur le point de quitter l'académie, se disposa à voyager, et il fallut nous séparer. J'étois destiné à l'église, et je n'avois d'autre fortune que celle que je pouvois acquérir par mes talens; je n'osois donc pas même former le projet de l'accompagner. Il est vrai qu'il se seroit fait un plaisir de me défrayer; mais un pareil arrangement ne

s'accommodoit guère avec mes principes : j'attachois trop de prix à l'amitié, pour en ravaler la dignité par des obligations pécuniaires.

Nous entretînmes pendant deux ans une correspondance suivie, dans laquelle nous nous confiâmes tous nos secrets. Mon ami ayant achevé ses courses, m'écrivit de Lyon qu'il alloit retourner en Angleterre, et me pressa de venir le joindre à Paris, où il se proposoit de faire quelque séjour. Le desir de le revoir après une si longue absence, m'engagea à solliciter le consentement de ma mère : elle eut l'indulgence de souscrire à ma demande ; elle parvint à fournir aux frais de mon voyage, et je partis pour la France.

Le moment où j'embrassai cet ami de cœur fut le plus heureux de ma vie. Il m'introduisit dans plusieurs bonnes maisons ; et les six semaines que j'avois destinées à mon absence, étoient écoulées sans que je m'en fusse apperçu. Je dois avouer cependant que la société de mon ami n'étoit pas le seul sujet de ma félicité. Je fis la connoissance d'une demoiselle, fille d'un Anglais de distinction, et je pris avec elle des engagemens dont je lui jurai mille fois l'éternelle durée.

Elle sortoit justement du couvent, où elle avoit été mise fort jeune; et, quoique née en Angleterre, elle ne parloit pas même la langue de son pays. Sa figure et son caractère étoient également aimables; mais ce qui me la rendit sur-tout infiniment chère, ce fut la générosité avec laquelle elle s'offrit à renoncer en ma faveur aux plus belles espérances.

Le moment de mon départ étant arrivé, l'idée terrible de quitter l'objet de ma tendresse m'affligeoit nuit et jour. Je n'eus pas le courage d'informer son père de nos liaisons. Il pouvoit se flatter raisonnablement de procurer à sa fille un établissement avantageux, et il n'auroit pas manqué de rejeter avec mépris l'offre de ma main. En attendant, je conservois un libre accès dans la maison; ma maîtresse y étoit confiée à la direction d'une vieille gouvernante, que j'avois réussi à mettre dans mes intérêts.

Enfin, un jour que son père étoit sorti, il rentra l'après-dînée au moment où nous y pensions le moins; et c'est l'époque de la misère à laquelle j'ai été depuis en proie. Il avoit vraisemblablement écouté notre conversation; car il se jeta

dans la chambre en furieux. Mais quelle fut la scène qui suivit! — Honteux de mes complots clandestins, convaincu de mes torts, il me fallut endurer les reproches les plus insultans. A la fin, pourtant, ses emportemens lassèrent ma patience. — Il me donna les épithètes de gueux, de *lâche Ecossais*. Je pris feu à ces mots, et je tirai l'épée : lui, tout aussi alerte que moi, se mit en défense. Je n'avois point affaire à un vieillard, mais à un homme dans toute la vigueur de l'âge, et capable de me tenir tête. En vain sa fille implora sa clémence, en vain tâchai-je de réprimer ma colère pour le calmer : il continua ses reproches; ma personne, ma patrie, furent chargées d'opprobres et d'ignominie. Je ne pus plus contenir ma rage : nous nous battîmes, et je le blessai dangereusement.

J'étois au désespoir de ce qui venoit d'arriver. La jeune demoiselle s'évanouit; la duègne, attirée par le bruit, me pressa de prendre la fuite, et promit de m'informer des suites de cet événement. Le tumulte qui s'éleva dans la maison, m'avertit que je n'avois plus de temps à perdre; je m'éclipsai, agité d'un trouble inexprimable.

Il étoit impossible que cette aventure demeurât

demeurât cachée ; j'en fis la confidence à mon ami. Vers minuit, la duègne vint me rapporter que son maître étoit en vie, et que l'évanouissement de sa jeune maîtresse n'avoit point eu de suite. Mon éloignement devint d'une nécessité absolue ; la duègne promit d'informer mon ami de la tournure que cette fâcheuse affaire pourroit prendre, et elle s'engagea de me faire parvenir des lettres par son canal. Dans ces circonstances, je quittai Paris ; les soins de mon ami favorisèrent mon départ, et j'arrivai en Ecosse. J'aurois préféré de m'arrêter en chemin, pour être plus à portée de recevoir les nouvelles qui m'intéressoient ; mais le mauvais état de mes finances me priva de cette satisfaction.

Ma situation déplorable n'échappa point à la pénétration de ma mère. Elle insista pour savoir les motifs de mon chagrin. Je ne pus me refuser à ses instances, et je lui fis un récit fidèle de tout ce qui s'étoit passé. Elle m'écouta avec une émotion visible ; je lui nommai les personnes, et son effroi augmenta. Enfin, quand j'arrivai à la catastrophe, quand je lui dis que j'avois renversé mon adversaire, elle s'écria : « Ah ! mon fils, vous avez tué votre père » ! et dans le même

instant elle tomba sans connoissance à mes pieds. Je n'essaierai point, madame, d'achever ce tableau cruel; un cœur tel que le vôtre me dispensera aisément d'une tâche aussi pénible. Dès que ma mère eut repris l'usage de ses sens, elle me raconta des événemens qu'elle avoit espéré de couvrir à jamais d'un voile impénétrable. Hélas! ce n'étoit point la mort qui lui avoit enlevé mon père. — Lié avec elle par les seuls liens de l'honneur, il l'avoit abandonnée. — Notre établissement en Ecosse n'étoit point l'effet du choix de ma mère : — elle y avoit été reléguée par une famille justement irritée. Pardonnez, madame, si j'abrège cette narration.

Je succombai sous le poids de ma misère, et je passai une semaine entière dans un délire perpétuel. Ma mère étoit encore plus à plaindre que moi : elle ne mit point de frein à sa douleur, se reprochant sans cesse le danger auquel sa trop grande réserve m'avoit exposé. Après bien des efforts, je repris une assiette un peu plus tranquille; mais ce repos fut bientôt troublé par d'autres inquiétudes, je ne recevois point de lettres de Paris, et quoique ce retard pût être causé par les vents contraires, il

me paroissoit insupportable ; vingt fois je fus sur le point de retourner en France à tout hasard. Enfin il arriva une malle qui me remit plusieurs lettres à la fois ; elles m'apportèrent des nouvelles capables de diminuer du moins mes chagrins les plus accablans : j'appris que je n'avois pas consommé l'horreur du parricide ; que mon père étoit en vie ; que dès que sa guérison seroit achevée, il se proposoit de faire un voyage en Angleterre pour y conduire ma malheureuse sœur, qui devoit se retirer chez une de ses tantes.

Je résolus aussi-tôt d'aller au-devant d'eux à Londres, de révéler à mon père irrité le secret de cette terrible aventure, et de le convaincre par-là qu'il n'avoit plus rien à craindre du choix fatal de sa fille. Ma mère goûta ce projet, et me munit d'une lettre qui attestoit la vérité de mes assertions. Comme je n'avois pas le moyen de fournir largement aux frais du voyage, je fis ma route de la manière la moins coûteuse. Je me logeai dans un petit réduit, — que vous avez eu occasion de voir, madame, et je me mis en pension chez mes hôtes.

C'est ici que je languissois dans l'attente de ma *famille* ; mes espérances

furent trompées, et je compris que j'avois fait une nouvelle imprudence en quittant aussi brusquement l'Ecosse. Mon père étoit retombé malade après avoir été guéri de sa blessure, et au bout de six semaines j'appris par une lettre de mon ami que le voyage avoit été différé pour quelque temps.

Mes finances étoient presque épuisées, et je me vis obligé, malgré moi, de recourir encore à ma mère pour la prier de m'aider à retourner en Ecosse. Hélas ! la réponse que je reçus n'étoit point de sa main; — une dame qui, pendant plusieurs années, avoit été sa compagne, m'écrivit que son amie avoit été attaquée d'une fièvre maligne, et que nous avions eu le malheur de la perdre.

Vous jugerez aisément, madame, de l'impression que devoient produire sur moi tant de coups redoublés.

La dame dont je vous parle m'adressoit une lettre que ma mère avoit écrite pendant sa maladie, avec beaucoup de difficulté, à un de nos proches parens; elle y dépeignoit ma situation avec une tendresse vraiment maternelle, et elle supplioit ce parent d'employer ses bons offices pour me procurer une place.

Mais j'étois tellement abattu sous le poids de mes malheurs, que je laissai écouler plus de quinze jours sans penser à remettre la lettre à son adresse. J'y fus contraint par nécessité. Je me pourvus d'un habit de deuil, afin de paroître décemment; je me mis en devoir de chercher mon parent: on me dit qu'il étoit hors de ville.

Dans cet état désespéré, mon orgueil, qui jusqu'ici s'étoit roidi contre l'adversité, commença à plier, et je me décidai à réclamer les secours de l'ami qui m'avoit offert mille fois ses services. Je les avois toujours rejetés, et même dans ma triste situation j'attendis encore une semaine entière, avant que de me résoudre à lui envoyer une lettre, que je regardois comme le tombeau de mon indépendance, tant il est difficile de se défaire des principes, ou, si vous voulez, des préjugés qu'on a une fois contractés.

Enfin, réduit à mon dernier escalin, harcelé de la manière la plus insolente par mes hôtes, mourant presque de faim, je cachetai ma lettre, et je sortis pour la mettre à la poste. Mais M. Branghton et son fils m'assaillirent dans leur boutique; ils m'insultèrent grossièrement,

me menacèrent de me jeter en prison, si je ne les satisfaisois incessamment. Leur dureté me perça le cœur; je les priai de prendre patience jusqu'au lendemain, et je les quittai dans un accablement difficile à exprimer.

Je réfléchis alors que ma lettre arriveroit trop tard pour me sauver de l'ignominie dont j'étois menacé; je la déchirai, et à peine pus-je prendre sur moi de prolonger d'une minute ma malheureuse existence.

Dans le désordre de mon esprit, je conçus l'horrible dessein de faire le métier de voleur de grand-chemin; je retournai au logis pour travailler à l'exécution de ce projet; je ramassai celles de mes nippes dont je pouvois me passer le plus aisément, je les vendis, et j'achetai, de l'argent que j'en tirai, une paire de pistolets, de la poudre et des balles. Mon intention n'étoit pas cependant d'employer ces armes contre les passans que je me proposois d'attaquer; je ne voulois m'en servir que pour les effrayer, ou même pour me délivrer d'une punition infamante, au cas que j'eusse le malheur d'être arrêté. Mon intention étoit de me procurer l'argent nécessaire pour payer M. Branghton, et pour re-

tourner en Ecosse; après quoi je me flattois de découvrir, par les papiers publics, les personnes que j'aurois dépouillées, et de leur restituer ce que je pourrois leur avoir enlevé. Projet également horrible et insensé!

Incapable de commettre une bassesse, je n'envisageois qu'en tremblant l'exécution de mon plan; je me soutenois à peine en rentrant chez moi: les Branghton ne s'apperçurent point de mon trouble.

Je termine ici mon récit; vous savez, madame, mieux que moi, ce qui s'est passé dans la suite. Mais pourrois-je jamais oublier ce moment, où, prêt à commettre le crime, je disposois ces armes qui étoient destinées, ou à ravir le bien d'autrui, ou à me donner la mort, vous vous précipitâtes dans ma chambre, pour retenir mon bras! Ce moment étoit auguste! Le doigt de la providence sembloit me séparer encore de l'éternité! Vous me parûtes un ange descendu des cieux! Mon désordre, et, s'il m'est permis de l'ajouter, la beauté éclatante de votre figure, contribuèrent à rendre l'illusion complète.

Maintenant, madame, après m'être acquitté de la tâche qui m'étoit imposée

envers vous, il m'en reste une à remplir qui me dédommagera de ce que la première a de pénible; c'est de vous remercier, autant que je le puis, de votre bienfait généreux : soyez sûre que j'en ferai un bon usage. Vous avez dessillé mes yeux; je reconnois le faux orgueil qui m'a guidé jusqu'ici : à quel excès ne m'a-t-il point conduit? Je méprisois les secours d'un ami, tandis que j'étois résolu de recourir aux moyens les plus déshonorans pour en extorquer d'un inconnu, aux risques de le réduire par-là à une situation aussi misérable que la mienne! et dans le moment même où vous m'offrîtes vos bienfaits, quel combat cruel n'eus-je pas à soutenir, avant que de me résoudre à les accepter? Tels sont les sentimens avec lesquels je reçus vos dons.

J'ai remis entre les mains de M. Branghton une bague que je tiens d'une mère, dont le souvenir m'est infiniment cher : ce bijou garantit le montant de ma dette. Le présent que vous m'avez fait, madame, suffira pour mon entretien, jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles de mon ami, auquel je viens d'écrire. Le parent que j'attends ici ne sauroit, d'ailleurs, différer son retour de long-temps.

Il y auroit de l'extravagance à vous dire, madame, que j'acquitterai jamais la dette que j'ai contractée envers vous; je n'en suis point capable! Le service que vous m'avez rendu est de nature à rendre toute rétribution impossible; c'est par vous que j'ai repris l'usage de ma raison; vous m'avez appris à vaincre ces passions qui me l'avoient ôtée; et si dorénavant je ne puis point éviter les calamités, je saurai du moins les supporter en homme! Ma gratitude pour vos bontés sera sans bornes; mais permettez en même temps que j'envisage comme une avance l'argent que vous m'avez remis, et que je m'engage de vous le restituer *quand je le pourrai*.

Je suis, madame, avec le plus profond respect et une entière reconnoissance, &c.

J. MACARTNEY.

LETTRE LII.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

Holborn, 1er juillet, à 5 heur. du matin.

J'AI à vous rendre compte, mon cher monsieur, d'une aventure qui a occupé mon esprit pendant toute la nuit, et je me lève de grand matin pour vous en entretenir.

On étoit convenu hier que nous passerions la soirée dans les jardins de Marybone, où M. Torré, un célèbre étranger, devoit tirer un feu d'artifice : madame Duval, les Branghton, M. Dubois, M. Smith, M. Brown et moi composions la partie.

Nous arrivâmes des premiers, monsieur Branghton ayant déclaré qu'il vouloit bien voir pour son argent, et se dédommager de son mieux d'une dépense aussi frivole.

Notre société s'étoit dispersée en chemin ; M. Brown et miss Polly ouvrirent la marche ; M. Smith avoit donné le bras à miss Branghton, et sembloit s'être

proposé de se venger de mes refus du bal, car il réserva pour sa moitié toutes les attentions qu'il m'avoit témoignées ci-devant; miss Branghton parut jouir de son triomphe, et se tourna souvent en arrière, pour voir si je faisois attention à l'heureuse intelligence qui subsistoit entre elle et M. Smith. M. Dubois accompagna madame Duval. M. Branghton marcha seul; mais son fils s'appliqua avec d'autant plus d'assiduité à me rendre ses soins, et il me pressa beaucoup d'accepter son bras: je le remerciai, et je restai à côté de madame Duval.

Le soi-disant jardin de Marybone ne se distingue ni par sa magnificence, ni par sa beauté; nous y mourions tous d'ennui, et j'attendis avec impatience le moment où la musique devoit commencer: on vint nous avertir que l'orchestre étoit prêt; un certain M. Barthelemon joua un concert de viol̄on avec autant d'habileté que de goût.

Le feu d'artifice étant sur le point d'être exécuté, nous courûmes en avant pour nous assurer de bonnes places; mais la foule étoit si grande, que M. Smith nous conseilla de demander un banc pour nous y tenir debout. Nous

en fûmes effectivement pourvues, et nos messieurs nous quittèrent tous, en promettant de venir nous rejoindre dès que le spectacle seroit fini.

Le feu d'artifice étoit d'une grande beauté : il représentoit l'histoire d'Orphée et d'Eurydice; mais à l'endroit où, par un regard fatal, ces deux amans sont de nouveau séparés, il se fit une si violente explosion, que nous descendîmes toutes du banc pour reculer de quelques pas, la quantité d'étincelles qui nous entouroient nous faisant craindre un accident.

Je m'étois malheureusement écartée un peu trop loin, et je ne m'en apperçus que lorsqu'un inconnu me dit : « Venez avec moi, mon enfant, je prendrai bien soin de vous ».

Ne retrouvant personne de ma société, je me sauvai en diligence vers l'endroit que je venois de quitter; le banc étoit occupé par des gens que je ne connoissois point : je me vis seule et abandonnée au milieu de la foule, je courus de tout côté sans savoir quel parti prendre. A tout moment j'étois accostée par quelque insolent, qui se croyoit autorisé, par mon embarras, à me lancer ses mauvaises plaisanteries,

ou à me tenir des propos doucereux, également chôquans.

Un jeune officier entr'autres eut la hardiesse de me prendre par la main, en me disant : « Vous êtes jolie, ma petite, et je vous engage dans ma compagnie ».

Je m'arrachai d'entre ses bras, et me réfugiai vers deux dames qui passoient dans ce moment; je les suppliai de m'accorder leur protection.

Elles me reçurent avec un grand éclat de rire. « Venez parmi nous », me répondirent-elles, et elles prirent mes deux bras.

« D'où peut vous venir une telle frayeur »? continuèrent-elles d'un ton ironique. Je leur racontai ingénument ce qui venoit de m'arriver, et je les priai de m'aider à chercher mes amis.

« Oh ! vous n'en manquerez pas, ma chère, tant que vous serez avec nous. » Je les assurai que les miens reconnoîtroient obligeamment les services qu'elles voudroient bien me rendre. — Mais, monsieur, je ne tardai pas à me convaincre dans quelles mains j'étois tombée ; les éclats perpétuels de ces femmes, leur conversation, leurs manières, tout me prouva que je n'avois à atten-

dre d'elles qu'insultes et déshonneur. Jugez de ma situation !

Je guettois le moment où je pourrois échapper à ces deux méchantes créatures. Elles me firent mille questions : qui j'étois ? d'où je venois ? etc. Je leur fis des réponses vagues. Mais quelle fut ma consternation, quand je vis arriver mylord Orville qui s'avançoit vers nous ? Je ne saurois vous exprimer tout ce que je sentis dans ce moment ; quand même j'aurois eu le malheur d'être tombée dans l'état de dégradation que mes compagnes pouvoient faire soupçonner, je n'aurois pu sentir davantage ma honte.

Heureusement le lord passa outre sans faire attention à nous : je crus cependant remarquer qu'il jeta un coup d'œil de notre côté.

L'une de ces femmes me demanda si je connoissois ce *jeune homme* ? Je lui dis que non, pour éviter toute explication.

Quelques minutes après, j'entendis, à ma grande satisfaction, la voix de M. Branghton : « Dieu soit loué ! m'écriai-je, voici quelqu'un de notre partie », et aussi-tôt je le joignis pour prendre son bras. Je remerciai les deux femmes de leur politesse, et leur fis entendre

que je ne prétendois pas les incommoder davantage.

Dans le même moment, je rencontrai madame Duval et les demoiselles Branghton, qui toutes étoient fort curieuses de savoir ce que j'étois devenue: je leur promis que nous en parlerions une autre fois. Il m'importoit d'écarter ces deux femmes, qui continuèrent toujours à prêter une attention indiscrète à notre conversation: elles eurent même la hardiesse de nous proposer d'être des nôtres; personne ne les refusa, et je n'osois rien dire moi-même. Il me fallut de nouveau consentir à m'associer avec elles.

Comme si tout avoit conspiré à me couvrir de confusion, le hasard voulut que nous rencontrassions encore le lord Orville.—Cette fois-ci il m'apperçut.—Sa présence fut un coup de foudre pour moi; je n'avois pas le courage de le regarder en face: il s'approcha vers moi, et nous nous arrêtâmes tous.

Il eut la bonté de me saluer, et il me fixa d'une manière qui exprimoit assez sa surprise: je crus cependant lire dans ses yeux un certain *intérêt* qu'il sembloit prendre à ma situation, et cette idée est la seule consolation que j'aie eue dans cette horrible soirée.

Je n'ai point retenu ce que mylord Orville me disoit, j'étois trop émue pour l'écouter avec attention ; je sais seulement que je gardois le silence, et qu'après une courte pause il me quitta.

Je ne réussirai jamais, monsieur, à vous dépeindre tout ce que je souffrois. Je suppliai madame Duval de me tenir séparée du reste de la société, et de permettre que je demeurasse seule avec elle. Le lord étoit encore trop près de nous pour que cette démarche eût pu lui échapper : il revint sur ses pas. Cette complaisance me dédommagea en grande partie des chagrins que j'avois essuyés ; elle me prouva dans un homme du caractère réservé et tranquille d'Orville, que mon embarras lui faisoit quelque peine : c'est ainsi, du moins, que j'interprétai son retour.

Il m'en fit ses excuses avec une politesse à laquelle je ne suis plus habituée dès long-temps : il me demanda des nouvelles de madame Mirvan et de sa famille. La conjecture flatteuse que j'avois formée me rendit le courage ; je lui répondis avec aisance. Notre conversation fut bientôt interrompue par un éclat de rire indécent de la part des demoiselles Branghton : j'en rougis ; mylord Orville

leur lança un regard plein d'indignation, et ne dit plus rien.

Madame Duval, à qui les apparences en imposent si facilement, avoit pris jusqu'ici les deux femmes qui s'étoient mises de notre partie pour des personnes du bon ton ; elle commença cependant à concevoir de la défiance, et elle jugea à propos d'arrêter une loge pour y attendre M. Branghton. Nous y fûmes suivies par ces créatures hardies, et mylord Orville me souhaita le bon soir d'un air de gravité qui me perca le cœur. Je n'eus pas la force de lui répondre ; mais pour peu que ma physionomie ait été d'accord avec mes sentimens, elle devoit porter l'empreinte d'une profonde mélancolie. J'ai lieu de croire qu'il s'en apperçut, car il ajouta avec douceur : « Si miss Anville daignoit me donner son adresse, je lui demanderois la permission de lui rendre mes devoirs avant que de quitter Londres » ?

Cette question inattendue acheva de me décontenancer ; je lui dis en tremblant que je demeurois dans Holborn : il me fit une révérence, et s'en alla.

Que doit-il penser de cette aventure ? Toutes les apparences sont encore contre moi ! Avec un peu de présence d'esprit je

lui aurois d'abord expliqué le mystère, je lui aurois avoué par quel étrange hasard je m'étois trouvée dans cette horrible société;—mais je ne sais jamais ce que je fais.

Je n'ai guère d'autres particularités à vous marquer du reste de la soirée. Cette rencontre fatale absorba toutes mes pensées, et elle sera également le seul objet dont je vous entretiendrai aujourd'hui. Les deux malheureuses qui m'avoient tourmentée toute la soirée, continuèrent à nous être fort à charge, et elles s'amusèrent sur-tout à tourmenter le jeune Brown. Nous ne fûmes débarrassées d'elles qu'à l'arrivée de M. Branghton, qui, par ses manières polies, parvint bientôt à les chasser. Nous nous retirâmes peu après.

Quelles que soient les conjectures de mylord Orville sur cette affaire, elles ne sauroient manquer de tourner à mon désavantage. M'avoir trouvée avec des femmes de cette espece, quelle honte! Jusqu'ici j'ai toujours eu la vanité de souhaiter qu'il ne me vît point avec les Branghton et madame Duval, et maintenant je me croirois trop heureuse de n'avoir pas paru devant lui en bien plus mauvaise société. — Joignez à cela l'adresse de ma demeure : quel concours

de circonstances fâcheuses ! Mais je ne veux point vous fatiguer par les réflexions humiliantes qui se présentent en foule à mon esprit. Peut-être viendra-t-il me faire la visite qu'il m'a promise, et alors je saisirai sûrement cette occasion pour lui expliquer tout ce que mon aventure offre de choquant. Cependant, comme je ne lui ai point indiqué au juste la maison que nous habitons, il aura de la peine à me découvrir. Je lui ai dit simplement que je demeurois dans Holborn, et l'embarras de ma réponse l'empêcha de me demander d'autres renseignemens. Que faire ? il faut prendre mon mal en patience.

En attendant, je dois rendre justice à mylord Orville, et je suis confirmée plus que jamais dans la haute idée que j'ai toujours eue de son honnêteté et de sa délicatesse. Quelle différence entre sa conduite et celle d'un sir Clément Willoughby ! il avoit pour le moins autant de sujet que celui-ci de prendre mauvaise opinion de moi : cependant, avec quelle circonspection ne m'a-t-il pas traitée ? Et s'il parut surpris de me trouver dans une situation aussi peu conforme à celle où il m'avoit vue précédemment, du moins il ne s'en est pas

prévalu pour m'insulter. Loin de-là, je suis persuadée qu'il ne peut refuser sa pitié à une jeune personne tombée, en apparence, dans cet état avilissant. Mais, quels qu'aient été ses doutes et ses soupçons, il est certain qu'ils n'influèrent en rien sur sa conduite. Il me parla avec les mêmes égards et la même politesse qu'il m'avoit témoignés autrefois quand je fis sa connoissance chez madame Mirvan, dans des conjonctures plus favorables. Quoi qu'il en soit, quittons ce sujet.

Dans tous les revers que je rencontre, il m'est doux, mon cher monsieur, d'être convaincue que votre tendresse et votre protection me restent toujours. Ah ! si ma plume pouvoit exprimer la force de mes sentimens, avec quelle chaleur ne vous dirois-je pas combien je suis votre dévouée

ÉVELINA.

LETTRE LIII.

*Suite de la Lettre d'*EVELINA.

EXCÉDÉE d'ennui et de mauvaise humeur, incapable de toute application

quelconque, je ne sus faire rien de mieux, après avoir fini ma lettre d'hier, que de regarder par la fenêtre : j'y attendois tranquillement l'instant où il plairoit à madame Duval de m'appeler à son déjeûné, quand tout-à-coup l'apparition d'un équipage brillant me réveilla de mon indolence. Je vis en même temps mylord Orville qui mit la tête à la portière, et je me retirai aussi-tôt; mais ce ne fut pas, je crois, sans avoir été remarquée : du moins la voiture tourna vers notre maison.

J'étois très-mal à mon aise, — l'idée de recevoir seule le lord Orville, — la persuasion où j'étois qu'il ne venoit que chez moi, — mon desir de lui expliquer la malheureuse aventure d'hier, — la mortification que me donnoit ma situation actuelle; — toutes ces réflexions se présentèrent à la fois à mon esprit, et me préparèrent mal à la visite qui m'arrivoit.

Je m'étois attendue que le lord se feroit annoncer; mais la servante, peu accoutumée au cérémonial, vint me dire qu'il y avoit en bas un grand seigneur dont elle avoit oublié le nom, et qui demandoit à me parler : en même temps je vis entrer mylord Orville lui-même.

Si du temps où je vivois encore dans le cercle du beau monde, j'ai admiré les manières distinguées et le bon goût de ce gentilhomme, je vous laisse à juger, monsieur, combien il devoit me frapper davantage, aujourd'hui où je me vois reléguée dans une classe de gens qui n'ont aucune idée de ce que c'est que politesse ou bienséance!

Je suis sûre que je reçus le lord assez gauchement, et cela est facile à comprendre: le rôle que j'avois à jouer devant lui n'étoit ni aisé, ni brillant. Après les premiers complimens d'usage, il me dit: « Je m'estime heureux de trouver miss Anville chez elle, et, ce qui m'est bien plus agréable encore, de pouvoir lui parler sans témoins ».

Je lui fis une révérence; il m'entretint alors de madame Mirvan, de mon séjour à Londres, et de quelques autres sujets indifférens, qui me laissèrent heureusement le temps de me remettre; après quoi il entama la conversation.

« Si miss Anville me permet de passer quelques minutes avec elle, je prendrai la liberté de l'informer du principal motif de ma visite ».

Nous prîmes des siéges, et il continua ainsi:

« Je ne sais comment justifier la franchise avec laquelle je vais vous parler; — mais, madame, je me repose uniquement sur votre bonté : elle m'excusera mieux que je ne pourrois le faire moi-même ».

Je lui répondis par une inclination de tête.

« Je serois au désespoir de passer pour indiscret, et cependant j'en cours les risques ».

« Vous, indiscret! non, mylord, la chose est impossible ».

« Votre indulgence, madame, m'inspire du courage, et je vais m'expliquer sans détour ».

Il s'arrêta de nouveau. J'étois trop attentive pour penser à l'interrompre. Enfin il baissa les yeux, et d'une voix timide et entrecoupée il me dit : « Ces dames avec lesquelles je vous vis hier, les connoissiez-vous déjà ? et vous êtes-vous jamais trouvée dans leur société »?

« Non, mylord; je les ai vues pour la première et la dernière fois ».

Nous nous levâmes tous deux, et il ajouta d'un ton très-affectueux : « Pardonnez, madame, ce que ma question peut avoir de trop brusque; mais je ne savois pas trop comment amener cette

matière : je n'ai d'autre excuse à alléguer que mon estime pour madame Mirvan, et l'intérêt sincère que je prends à votre propre bonheur. Malgré cela, peut-être, j'ai été trop loin ».

« Je suis très-sensible, mylord, à l'honneur que vous me faites; mais..... ».

« Permettez-moi, madame, de vous assurer qu'il n'est pas dans mon caractère de m'ingérer à donner des avis. Je n'aurois point risqué de vous déplaire, si je n'avois été persuadé que vous pensez trop bien pour vous offenser sans raison ».

« Non, mylord, je ne me crois point offensée; mais je suis affligée de me voir dans une situation malheureuse, qui m'oblige à recourir à des explications également pénibles et humiliantes ».

« Madame, c'est sur moi que doivent retomber tous vos chagrins, si j'ai pu vous en causer : je n'ai point cherché d'explication, puisque je n'avois point de doute. Miss Anville ne m'a pas compris, et elle se fait du tort à elle-même. Souffrez que je vous dise à cœur ouvert dans quelle intention je suis venu ici ».

Nous reprîmes nos places, et je le laissai continuer.

« J'avoue

« J'avoue sans peine que j'ai été excessivement surpris de vous rencontrer hier au soir avec deux femmes, qui assurément ne méritoient pas l'honneur de se trouver avec vous; il ne me fut pas aisé de deviner par quel étrange accident vous étiez tombée en aussi mauvaise société : cependant, malgré mon incertitude, je ne me suis point permis la moindre conjecture à votre désavantage; j'étois sûr que vous n'aviez aucune idée du caractère de ces femmes, et j'ai partagé les regrets que vous auriez lorsque vous les connoîtriez de plus près. En attendant, je n'aurois point osé vous en parler avec tant de franchise; je ne vous aurois point entretenue de mon propre chef sur un sujet aussi délicat, si je ne savois combien la crédulité est compagne de l'innocence; je craignois qu'on ne vous trompât. Un certain sentiment auquel je n'étois pas le maître de résister, m'a pressé de vous avertir d'être sur vos gardes; mais je ne me pardonnerois point la liberté que j'ai prise, si j'avois eu le malheur de vous faire de la peine ».

L'orgueil que sa première question m'avoit inspiré, fit place actuellement à une plus douce émotion; et, pénétrée

de reconnoissance, je lui racontai ingénument, le mieux que je pus, de quelle manière j'avois joint ces deux malheureuses. Il écouta mon récit avec une attention si obligeante, y sembla prendre tant d'intérêt, et me remercia dans des termes si polis, de ce qu'il appeloit ma condescendance, que je rougis presque de lever les yeux sur lui.

Peu après la servante vint me dire que le déjeûné m'attendoit dans la chambre de madame Duval.

Le lord se leva aussi-tôt : « Je crains, dit-il, que ma visite n'ait été trop longue ; mais qui, à ma place, auroit pu être moins indiscret » ? Puis, prenant ma main, et la pressant contre ses lèvres, il ajouta : « Miss Anville me permet-elle de sceller ainsi ma paix » ? Et il se retira.

Généreux mylord Orville ! quelle conduite désintéressée ! quelle délicatesse dans ses procédés ! il cherche à me donner de bons conseils, et il craint en même temps de blesser ma sensibilité ! — Dois-je regretter encore l'aventure de Mary-bone, puisqu'elle m'a valu une visite si agréable ? Eussé-je été mille fois plus humiliée ! eussé-je essuyé des alarmes bien plus vives ! — une telle marque d'estime (car j'ose l'appeler ainsi) de

la part de mylord Orville, suffiroit pour compenser toutes mes peines.

En effet, mon cher monsieur, ma situation actuelle exigeoit quelque consolation; d'autant plus que depuis sa visite il est survenu deux nouveaux incidens, qui, vraisemblablement, me susciteront encore des embarras.

Pendant le déjeûné, madame Duval me demanda *si j'aimerois* à me marier, et elle ajouta que M. Branghton lui avoit proposé une alliance entre son fils et moi. Surprise et choquée d'une pareille ouverture, j'assurai madame Duval que si M. Branghton pensoit sérieusement à moi, il perdoit son temps.

« J'avois moi-même, répliqua-t-elle, d'autres vues pour vous, et c'est dans cette intention que j'espérois de vous conduire à Paris; mais puisque ce projet rencontre tant de difficultés, il me semble que vous ne sauriez mieux faire que d'accepter le parti qui se présente aujourd'hui : vous m'appartenez l'un et l'autre, je vous laisserai mon bien, et de cette façon je vous aurai pourvus tous deux ».

Je la suppliai de ne point suivre un plan incompatible avec mes idées, puisqu'à mes yeux le jeune Branghton étoit

un personnage absolument insupportable : mais elle continua ses exhortations et ses réflexions, sans faire, selon sa coutume, la moindre attention à mes objections. Elle me recommanda, du ton le plus impérieux, de tenir le jeune Branghton en suspens ; qu'il ne falloit ni accepter, ni rejeter son offre, jusqu'à ce qu'elle pût voir ce qu'il y auroit à faire pour moi : elle observa d'ailleurs que le jeune homme avoit déjà été tenté souvent de me déclarer lui-même ses intentions ; mais que n'en ayant pas le courage, il l'avoit priée de préparer les voies.

Je ne me fis pas le moindre scrupule de lui avouer mon aversion pour une semblable proposition ; mais mes représentations furent inutiles, et elle finit comme elle avoit commencé, c'est-à-dire, en me disant qu'il faudroit bien me résoudre à l'épouser, *si je ne trouvois pas mieux.*

Je suis décidée à ne prendre conseil, dans cette ridicule affaire, que de moi-même ; et au fond elle ne m'inquiette guère.

Un autre sujet de mécontentement me vient de la part de M. Dubois, qui, à ma grande surprise, saisit cette après-

dînée le moment où madame Duval étoit absente, pour me glisser un billet.

Cet écrit renferme une déclaration non équivoque de son attachement pour moi. M. Dubois y dit, qu'il n'auroit jamais eu la présomption de me faire cet aveu, s'il n'avoit appris par madame Duval qu'elle destinoit ma main au jeune Branghton, — alliance dont l'idée lui paroissoit insoutenable. Il me supplie d'excuser sa témérité, me fait mille protestations d'un respect inviolable, et s'en remet, pour la décision de son sort, au temps et à ma compassion.

Cette démarche de M. Dubois me fait une vraie peine : j'avois si bonne opinion de lui ! En attendant, il ne me sera pas difficile de le rebuter. Madame Duval ne saura rien du billet ; elle n'en seroit pas trop contente, à ce que je crois.

LETTRE LIV.

*Continuation de la lettre d'*EVELINA.

3 juillet.

J'AI payé cher le bonheur passager d'une courte matinée !

Les Branghton proposèrent hier une partie pour les jardins de Kensington, et j'y fus entraînée malgré moi, comme cela m'arrive toujours. On prit une remise jusqu'à Piccadilly, et de-là, nous continuâmes notre chemin à pied par Hyde-park : en toute autre société, cette promenade m'eût fait plaisir. Les jardins de Kensington me plaisent beaucoup, et je les préfère à ceux du Vauxhall.

Le jeune Branghton étoit extrêmement importun, il ne me quitta pas plus que mon ombre; ma froideur et l'air réservé que j'affectois, surent cependant le tenir en respect, et il ne fut point question du sujet odieux auquel madame Duval m'avoit préparée. Une seule fois, quand je me fus éloignée de quelques pas du reste de la société, il s'avisa de

me demander si sa tante ne m'avoit rien dit? Je ne lui répondis point, et il en resta là. M. Smith et le sieur Brown n'étoient point de cette partie : le pauvre M. Dubois voyant que je l'évitois, en parut fort attristé.

J'apperçus, à quelque distance, mylord Orville qui se promenoit avec des dames, et je me cachai derrière miss Branghton pour l'éviter : je n'aurois pas voulu qu'il me retrouvât dans un endroit public, avec une société dont je n'avois pas sujet de me vanter.

Mon dessein réussit, et je ne le revis plus ; d'ailleurs la pluie survint, et nous quittâmes bientôt le jardin. Nous fûmes obligés de nous retirer dans une taverne pour nous mettre à l'abri du mauvais temps : nous y rencontrâmes deux domestiques, dont je crus reconnoître la livrée ; et effectivement, ils appartenoient à l'équipage de mylord Orville.

Je crus bien faire, en priant miss Branghton de ne point m'appeler par mon nom. Cette précaution étoit superflue ; car, parmi ces gens-ci, je n'ai point d'autres noms que ceux de *cousine* ou de *miss ;* mais les choses les plus innocentes suffisent souvent pour m'occasionner des embarras.

Ma demande excita la curiosité de miss Branghton, et elle me pressa vivement pour en savoir la raison ; je ne pus m'empêcher de lui dire que je connoissois le lord Orville. Cet aveu m'entraîna à d'autres explications, et miss Branghton fit tant par ses importunités, que je lui racontai en détail de quelle manière j'étois entrée en relation avec ce seigneur. Je n'eus pas plutôt satisfait à ses questions indiscrètes, qu'elle appela sa sœur : « Imagine-toi, Polly, miss a dansé avec un lord ».

« Hé ! s'écria celle-ci, qui l'auroit cru ? Et que vous a-t-il dit, miss » ?

Leur caquet attira bientôt l'attention de madame Duval, ainsi que celle de toute la cotterie, et mon histoire passa de bouche en bouche.

Le jeune Branghton dit, qu'à ma place il profiteroit du carrosse du lord pour me faire ramener en ville.

M. Branghton. « Cet avis est bien trouvé ; cela s'appelleroit tirer parti de ses connoissances, et nous épargnerions la dépense d'un fiacre ».

Miss Polly. « Ah ! je le voudrois de tout mon cœur ; j'aimerois bien aller dans un équipage ».

Madame Duval. « Je vous promets

que cette idée me revient beaucoup, et je n'y vois point de difficultés. Faisons appeler le cocher ».

« Pas pour tout au monde, répondis-je, la chose est impossible ».

« Bon! on voit bien, mon enfant, reprit madame Duval, que vous n'avez aucune idée de l'usage du monde; laissez-moi faire ». Puis s'adressant à l'un des domestiques : « Je vous prie, monsieur, de faire avancer le cocher; j'ai à lui parler ».

Le laquais la regarda, mais sans bouger.

« De grace, madame, lui dis-je, ayez la bonté de renoncer à ce projet; je ne connois pas assez mylord Orville pour prendre une telle liberté ».

« Taisez-vous, petite ignorante! et si ce valet ne veut point appeler le cocher, j'irai le chercher moi-même ».

Le domestique lui rit au nez, et madame Duval sortit pour faire signe au cocher d'avancer. Il arriva en effet; j'employai tous mes soins pour prévenir l'incongruité qu'on alloit commettre, et pour engager madame Duval à prendre une remise : mais à quoi servent les représentations avec cette femme? Elle poussa sa pointe avec d'autant plus

d'opiniâtreté, qu'elle apprit, par les propos des laquais, que mylord Orville se trouvoit au palais de Kensington, et qu'il n'auroit pas besoin si-tôt de son carrosse.

Madame Duval demeura exposée à la risée de ces valets, et le cocher lui demanda si mylord lui avoit donné la permission de se servir de sa voiture?

« Peu importe, lui répondit-elle; un seigneur aussi galant que lui, aimeroit mieux que nous en fissions usage, plutôt que de nous laisser mouiller jusqu'aux os : mais, attendez, votre maître saura vos impertinences; cette jeune demoiselle le connoît très-bien ».

« Sans doute, ajouta miss Polly, puisqu'elle a dansé avec lui ».

Les domestiques s'étoient conduits assez grossièrement, et les plaintes qu'on menaçoit de porter au lord les intimidèrent un peu; l'un d'eux s'offrit d'aller au palais pour prendre les ordres de son maître.

Cette idée fut saisie avec empressement; j'eus beau protester, madame Duval ne m'écouta plus, et chargea le laquais, en mon nom, d'un message pour mylord Orville. « Vous lui direz que miss Anville, cette même demoi-

selle avec laquelle il a dansé dernièrement, lui demande sa voiture pour se faire conduire à Holborn ».

Le domestique fut bientôt de retour, et rapporta que son maître me faisoit ses complimens, et m'assuroit que son carrosse étoit entièrement à ma disposition.

Je fus sensible à cette politesse : mais le souvenir de la conduite inconsidérée qui y avoit donné lieu m'occupa bien davantage. Madame Duval et les demoiselles Branghton n'eurent rien de plus pressé que de monter en voiture ; il fallut me résoudre à les y suivre.

Rendues chez nous, les Branghton demandèrent au cocher qu'il les ramenât à Snow-Hill. Les domestiques, devenus plus polis, obéirent sans répliquer. Je ne m'en mêlai plus, persuadée que mes remontrances seroient parfaitement inutiles, et je me retirai dans ma chambre.

Je n'ai guère passé une nuit plus inquiette. A peine avois-je réussi à me remettre bien dans l'esprit de mylord Orville, et voici déjà un nouvel accident qui gâte tout. Que pensera-t-il ? — Faire trophée de sa connoissance ; divulguer que j'ai dansé avec lui, — prendre avec

lui des libertés que je ne me permettrois pas même avec des amis intimes, — payer d'impertinence les égards distingués qu'il m'a témoignés : — tels sont les reproches qu'il est en droit de me faire ! et j'en rougis.

Mais ce n'est pas tout : une seconde scène, pire que la précédente, m'étoit encore réservée, et je vais vous en rendre compte.

Je reçus ce matin la visite du jeune Branghton. Il prit en entrant un air important qui ne lui est pas ordinaire ; et en s'avançant fièrement vers moi, il me dit : « J'ai à vous faire, miss, les complimens de mylord Orville ».

« De mylord Orville » ? repris-je fort étonnée.

« Oui, de lui-même. Je viens de faire sa connoissance ; c'est bien le seigneur le plus aimable que j'aie jamais vu ».

« Que veut dire ceci ? expliquez-vous ».

« Il faut que vous sachiez, miss, qu'hier en vous quittant il nous est arrivé un petit accident, qui cependant ne m'inquiette plus, puisqu'il ne tire pas à conséquence. Nous rencontrâmes dans le voisinage du quartier de Snow-Hill une charrette ; et pouf, ne voilà-t-il pas

qu'elle donne contre la voiture, et brise une des roues. Pour comble de malheur, la glace étoit levée: je n'y avois pas fait attention; et en voulant ouvrir la portière, j'y tombe à pleine tête, et j'en ai reçu, comme vous voyez, une blessure au front».

Je m'embarrassai peu dans ce moment-ci de la blessure de M. Branghton, et je ne pensai qu'à écouter la fin de ce recit; il continua en ces termes: « Nous fûmes tous capots, comme vous pouvez croire; et le cocher prétendoit qu'il n'étoit pas en état de reconduire le carrosse à Kensington. Que faire ? Les domestiques partirent pour informer leur maître de ce qui s'étoit passé; et mon père, craignant le ressentiment de mylord Orville, m'y a envoyé ce matin pour lui faire nos excuses. Les laquais m'avoient enseigné sa demeure, et je me suis rendu chez lui au quarré de Barkeley. La belle maison ! J'étois embarrassé de paroître devant un seigneur, et j'avois préparé d'avance un beau compliment: ses domestiques ne voulurent point m'annoncer; ils me dirent que leur maître étoit occupé. J'allois m'en retourner, quand j'imaginai un expédient qui me réussit à merveille; je

leur dis que je venois de votre part».

« De ma part » ?

« Oui, miss, car vous n'auriez pas voulu que j'eusse fait tout ce chemin pour rien. Je priai donc le portier de dire à mylord que quelqu'un demandoit à lui parler de la part de miss Anville ».

« Et qui vous en a donné la permission » ?

« Eh bon Dieu ! ne vous fâchez pas, miss, vous serez contente quand vous apprendrez comme tout a tourné à bien. Dès qu'on m'eut annoncé, je fus introduit sur le champ ; il me fallut passer une haie de domestiques et une enfilade de chambres sans fin. Je tirai mauvais présage de toute cette magnificence, et je m'attendois à trouver un maître trop fier pour me parler ; mais il ne l'est pas plus que moi, et il m'a traité comme si j'étois son égal. Je le priai donc d'excuser ce qui s'étoit passé, et je l'assurai que la glace n'avoit été cassée que par malheur. Il me répondit que c'étoit une bagatelle à laquelle il ne pensoit plus ; qu'il espéroit seulement que vous aviez été heureusement rendue chez vous, et que vous n'aviez point été effrayée de cet accident. Je l'assurai qu'il ne vous étoit arrivé aucun mal, et que vous

m'aviez chargé de lui faire vos complimens».

« Mais, qui vous en a prié »?

« Ah ! j'ai fait tout cela de ma propre tête, pour le persuader d'autant plus que c'étoit vous qui m'envoyiez chez lui. Mais j'aurois dû commencer par vous dire que les gens de mylord m'avoient conté qu'il alloit demain hors de ville, et qu'il se proposoit de faire de grandes emplettes pour le mariage de sa sœur : alors le voyant si affable, il me vint dans l'esprit de lui offrir mes services : Nous nous recommandons, mylord, lui dis-je, au cas que vous n'ayez pas encore donné votre parole ; mon père est orfèvre, et il sera fier s'il vous plaisoit de lui accorder votre pratique. Miss Anville, qui est notre cousine, vous en aura obligation ».

« Vous me poussez à bout, m'écriai-je, en sautant de ma chaise ; vous m'avez fait un sanglant affront, et je ne veux plus entendre parler de vous ». Je me retirai aussi-tôt dans ma chambre.

J'étois furieuse et dans une espèce de délire ; je me crus perdue sans ressource dans l'esprit du lord Orville : l'espérance dont je m'étois flattée, de le revoir et de me justifier à ses yeux, s'évanouissoit

avec le projet du voyage qu'il alloit entreprendre ; il ne me restoit que la crainte de demeurer pour toujours l'objet de son mépris.

Cette idée étoit un coup de poignard pour mon cœur ; — je ne pus la supporter : je — Mais je rougis de continuer, monsieur. Vous me blâmerez, et cependant je ne me douterois pas d'avoir mérité des reproches, si je ne sentois une secrète répugnance à vous avouer la démarche que je me suis permise. Cette inquiétude seule me fait appréhender que j'aie manqué à mon devoir. J'ai déjà fait ma confidence à miss Mirvan, avant que de vous en écrire : me pardonnerez-vous ce passe-droit ? me pardonnerez-vous le projet que j'avois formé de ne vous en point parler du tout ? Mais j'ai bientôt reconnu que par une telle conduite je me rendrois coupable d'une noire ingratitude, et j'aime mieux risquer d'encourir votre censure, que de vous tromper. Ces détours vous auront peut-être déjà fait deviner de quoi il est question. Dans un premier moment de vivacité j'ai adressé une lettre à mylord Orville. Lisez-la, monsieur, je vous la transcris mot à mot :

« Mylord,

» Je suis on ne peut pas plus confuse d'un message qui vous a été fait hier en mon nom, et je dois me justifier de l'indiscrétion dont vous êtes en droit de m'accuser. C'est sans mon consentement qu'on vous a demandé votre carrosse, et je ne m'y trouvai pas lorsqu'il a été endommagé : je n'ai pas donné lieu non plus à la visite de l'importun qui s'est présenté ce matin à votre porte ; tout ceci s'est passé à mon insu.

» Je regrette infiniment l'embarras qui vous a été causé ; mais je vous proteste, mylord, que je n'entre pour rien dans cette affaire, si ce n'est en prenant la liberté de vous faire mes excuses par ces lignes.

» Je suis,

Mylord,

Votre très-humble servante,

Évelina Anville ».

J'avois chargé la servante de faire rendre ce billet au quarré de Barkeley ; mais je me ravisai le moment après, et

j'allois descendre pour le reprendre, quand j'entendis la voix de sir Clément Willoughby, qui demandoit à me parler. On me céla, conformément aux ordres de madame Duval : pendant ce temps, la servante avoit déjà remis le billet entre les mains d'un messager, et celui-ci étoit parti avant que j'eusse eu le loisir de rétracter ma commission.

J'attendis avec impatience le retour du messager : il me rapporta que mylord Orville n'étoit pas chez lui. — Qui sait s'il me répondra ? — Peut-être viendra-t-il me voir ; — peut-être aussi l'affaire en restera t-elle-là : en attendant, cette incertitude me met mal à mon aise.

LETTRE LV.

Suite de la lettre précédente.

4 juillet.

MAINTENANT vous pouvez, mon cher monsieur, m'envoyer madame Clinton en toute sûreté ; le plutôt sera le mieux. Rien ne s'oppose plus maintenant à mon départ de Londres : peut-être

seroit-il heureux pour moi que je n'y fusse jamais venue !

Madame Duval m'a chargée ce matin d'aller à Snow-Hill, pour inviter les Branghton et M. Smith à passer la soirée chez elle. M. Dubois, qui a déjeûné avec nous, fut prié de m'accompagner. J'acceptai cette commission malgré moi; car je me souciois peu de me trouver seule avec M. Dubois, et tout aussi peu de rencontrer le jeune Branghton. Un autre motif plus pressant ajoutoit d'ailleurs à ma répugnance; j'espérois de recevoir une réponse de mylord Orville, je me flattois même de sa visite. Néanmoins il fallut me soumettre aux ordres de madame Duval : le moyen de lui tenir tête !

Le pauvre M. Dubois n'ouvrit pas la bouche en chemin, et je suppose que cette promenade ne nous amusoit guère ni l'un ni l'autre. Nous trouvâmes toute la famille assemblée dans la boutique. M. Smith s'adressa à miss Branghton, dès qu'il me vit, et lui fit toutes sortes de galanteries. Vous voyez, monsieur, que ma conduite du bal de Hampstead a eu un bon effet, et je m'en réjouis. D'un autre côté, j'eus à essuyer les importunités du jeune Branghton. Il ricana sans

cesse, et me fixa si impertinemment, que, pour me débarrasser de lui, je me vis obligée de quitter mon air de réserve avec M. Dubois, et de lier conversation avec lui.

M. Branghton le père jugea aussi à propos de prendre la parole. « J'ai appris avec peine, me dit-il, par mon fils, que vous avez désapprouvé notre conduite à l'égard de mylord Orville; mais je voudrois bien savoir ce que vous y trouvez à redire : il me semble que nous avons arrangé le tout pour le mieux ».

« Bonté! ajouta le fils, il falloit voir miss, dans quelle colère elle étoit, et avec quel emportement elle quitta la chambre ».

« Il est trop tard, leur répondis-je, pour discuter cette matière : seulement je vous prierai de ne plus vous servir dorénavant de mon nom sans que j'en sois avertie. Au reste, que voulez-vous que je dise à madame Duval? lui ferez-vous l'honneur de venir »?

« Quant à moi, reprit M. Smith, je remercie la vieille dame; je n'ai plus envie d'être sa dupe : elle m'excusera ».

Les autres promirent de venir, et je me retirai. En sortant de la boutique, j'entendis que M. Branghton disoit à son

fils : « Courage, Tom ! elle fait la prude ». Je fus à peine à dix pas de la maison, que le jeune homme me suivit.

J'affectois de ne point le regarder, et pour l'éviter avec d'autant plus de décence, je m'entretins avec M. Dubois, qui devint plus gai que jamais : malheureusement il interpréta à faux cette légère attention de ma part.

On m'annonça en rentrant qu'il m'étoit venu pendant mon absence deux visites, dont on me rendit les cartes. J'y lus les noms de mylord Orville et de sir Clément Willoughby. Ce dernier m'intéresse peu : mais je regrette infiniment d'avoir manqué le lord ; il sera parti vraisemblablement à l'heure qu'il est, et je ne le reverrai plus.

Le jeune Branghton étoit venu me rejoindre à la porte de la maison ; il observa que mylord Orville nous avoit suivis tout le long du chemin. Je n'eus rien de plus pressé que de monter l'escalier, et le sieur Branghton trouva bon de s'en retourner, après avoir dit à M. Dubois que je lui paroissois trop fière aujourd'hui, et qu'il croyoit bien faire en me laissant tranquille.

Il auroit été à souhaiter que M. Dubois eût pris le même parti ; mais il jugea à

propos de me relancer de nouveau dans la chambre à manger, où il m'avoit vue entrer.

« Vous ne l'aimez donc pas, ce garçon, mademoiselle » ? me dit-il.

« Non, en vérité, et je le déteste; sa présence me donne des maux de cœur ».

« Ah! vous me rendez la vie », s'écria-t-il avec transport en se jetant à mes pieds.

Dans le même instant madame Duval, ouvrit la porte.

Il se releva au plus vîte, honteux et confus de cet accident. Mais comment vous dépeindrai-je la rage de madame Duval? Elle livra un assaut des plus furieux, et sa langue la servit avec une volubilité merveilleuse. Ses reproches sembloient être dictés par la jalousie: M. Dubois fut accusé d'infidélité. Il se défendit foiblement par des subterfuges, et madame Duval lui ayant ordonné de fuir sa présence, il lui céda prudemment le champ de bataille. J'eus à mon tour un rude choc à soutenir; elle me prodigua les titres de *séductrice*, d'*ingrate*, de *fille rusée*; elle me fit entendre que je n'irois point avec elle à Paris, et qu'elle ne se mêleroit plus de mes affaires, à

moins que je ne consentisse incessamment à épouser le jeune Branghton.

Quelque effrayée que je fusse de la colère de madame Duval, cette dernière proposition me rendit tout mon courage : je lui déclarai rondement que, sur cet objet, je ne lui obéirois jamais. Cette réponse ne fit que l'irriter davantage, et elle me montra la porte.

Telle est la situation dans laquelle je me trouve actuellement. Je me dispenserai de voir les Branghton cette après-dînée, et je souhaite de ne les plus revoir du tout. En attendant, je suis fâchée d'avoir déplu à madame Duval, quoique ce ne soit point par ma faute.

Mais ce qui est très-certain, c'est que je serai fort aise quand je pourrai quitter cette ville ; il n'y a plus rien qui m'y attache. Lord Orville est le seul que j'aurois desiré de revoir encore : un moment d'entretien auroit réparé bien des choses ; je lui aurois expliqué alors ce que je n'ai fait qu'effleurer dans mon billet. En attendant, c'est toujours une consolation pour moi qu'il ait cherché à me parler avant son départ : cette attention prouve du moins qu'il n'a pas été entièrement mécontent de moi.

Adieu, mon cher monsieur : bientôt

je pourrai vous demander votre bénédiction ; bientôt le temps reviendra où je pourrai rapporter à votre affection toute ma joie et tout mon bonheur.

LETTRE LVI.

M. VILLARS *à* EVELINA.

Berry-Hill, 7 juillet.

SOYEZ la bien-venue, mille fois la bien-venue, ma très-chère Evelina ! le meilleur et le plus tendre de vos amis vous recevra à bras ouverts. Madame Clinton part en diligence pour vous remettre ces lignes, et pour vous ramener directement chez moi ; car je ne saurois me résoudre à rester plus long-temps séparé de vous, l'enfant chéri de mon cœur. C'est vous, mon Evelina, qui devez faire la consolation de mes vieux jours ; c'est de vous que j'attends l'adoucissement de tous mes maux : votre présence est nécessaire à ma tendresse paternelle. Ainsi j'espère que vos dignes amis de Howard-Grove voudront bien m'excuser, si je les prive de la visite que vous leur destiniez

destiniez avant votre retour à Berry-Hill.

J'ai bien des choses à vous dire, plusieurs réflexions à faire sur vos dernières lettres, dont divers passages m'ont donné de l'inquiétude ; mais ces remarques feront l'objet de nos conversations. Hâtez-vous, mon enfant, de venir retrouver l'endroit qui vous a vu naître, où vous avez passé votre heureuse jeunesse, où vous n'avez connu ni peines ni regrets. — Oh ! puissent-ils n'approcher jamais de cette paisible habitation !

Adieu, ma très-chère Évelina. Je souhaite que votre empressement à me revoir égale le plaisir avec lequel je vous attends.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE LVII.

ÉVELINA *à miss* MIRVAN.

Berry-Hill, 14 juillet.

Vous serez surprise, ma chère Marie, et j'ose même croire un peu affligée, quand, à la place de votre amie, vous ne

recevrez qu'une lettre qui n'exprimera que bien foiblement les sentimens du cœur qui l'a dictée.

En vous écrivant vendredi, j'attendois à chaque instant madame Clinton, avec laquelle je me proposois de partir pour Howard-Grove. Elle arriva : mais il fallut changer mon plan; car elle m'apporta, de la part du meilleur ami que jamais orpheline ait trouvé, une lettre pleine de tendresse, qui m'enjoignoit de retourner incessamment à Berry-Hill.

J'ai obéi, et vous me pardonnerez si je vous avoue que ce fût de bon cœur; le pouvois-je autrement après une si longue séparation, sans être la plus ingrate des filles. Et cependant, ma chère Marie, quoique j'eusse *souhaité* de quitter Londres, l'accomplissement même de ce desir n'a point contribué à mon bonheur; j'avois senti une impatience inexprimable pour revenir ici, et cependant une profonde tristesse m'a suivie sur la route. Vous auriez de la peine à me reconnoître; — hélas! je ne me reconnois plus moi-même. Peut-être en vous voyant aurois-je essayé de verser dans votre sein tous les secrets de mon cœur, et alors. — Mais reprenons le récit de mon voyage.

Madame Clinton remit à madame Duval une lettre de M. Villars, par laquelle il la prioit de consentir à mon départ. J'en obtins d'abord la permission : mais lorsqu'elle vit que je quittois Londres avec tant de facilité, et qu'elle se persuada que M. Dubois m'étoit réellement indifférent, elle commença à s'adoucir un peu, et elle me déclara que si elle m'avoit connu de pareils sentimens, elle n'auroit point souffert que je m'enterrasse de nouveau à la campagne ; qu'elle n'avoit pensé à me renvoyer que pour punir M. Dubois.

Les Branghton sont venus prendre congé de moi ; mais n'en parlons plus : la patience m'échappe quand je pense à ces gens, qui sont la cause de tout le trouble qui m'a accompagnée ici.

Mon abattement fut tel pendant tout le voyage, que j'eus toutes les peines du monde à faire revenir la digne madame Clinton de l'idée que j'étois malade. Hélas ! je me trouvois dans une assiette d'esprit plus accablante qu'aucune souffrance du corps.

Lorsque je fus arrivée à Berry-Hill ; — lorsque la voiture s'arrêta devant la maison, oh ! ma chère, comme le cœur me battoit de joie ! Et lorsque le plus

respectable des hommes parut à la fenêtre, quand je le vis lever ses mains vers le ciel, sans doute pour le remercier de mon heureuse arrivée, ô quelle fut mon émotion! — J'ouvris moi-même la portière pour voler dans ses bras. Il s'étoit disposé à venir à ma rencontre; mais à l'instant où je mis les pieds dans la chambre, il retomba dans son fauteuil, poussant un profond soupir; et prononçant d'un air *rayonnant* de plaisir ces seules paroles: *Je te rends graces, ô mon Dieu!*

Dans l'effusion de ma tendresse, je n'eus rien de plus pressé que de m'élancer à ses genoux: je les embrassai, je baisai ses mains, je les arrosai de mes larmes; mais je n'eus pas la force de parler. Il me reçut dans ses bras paternels, me pressa sur son cœur, et, la tête appuyée sur mes joues, il eut de la peine à articuler les bénédictions que son ame bienfaisante répandoit sur moi.

O miss Mirvan! chérie de la sorte du meilleur des hommes, ne devrois-je pas être heureuse? — Devrois-je connoître d'autre desir que celui de mériter ses bontés? — N'allez pas croire cependant que je sois ingrate; non, je ne le suis point, quoique l'état actuel de mon es-

prit me rende incapable, pour le moment, d'apprécier, comme je le voudrois, les bienfaits de la Providence.

Je cherche en vain à mettre de l'ordre dans ce que j'écris : mes idées sont trop confuses aujourd'hui.

Le local influe bien peu sur notre bonheur ! Je m'étois flattée, qu'une fois rendue à Berry-Hill, je retrouverois la tranquillité; mais je me suis trompée, et jusqu'ici le repos n'a rien de commun avec votre Evelina.

Je rougis de cet aveu. Excuserez-vous, Marie, le sérieux de cette lettre ? Mais je m'impose une contrainte si violente vis-à-vis de M. Villars, que j'ai cru devoir la quitter en m'entretenant avec vous. Adieu, ma chère miss Mirvan.

J'ajoute encore un mot ; ne vous laissez point abuser par le ton de cette lettre : n'imputez à personne la mélancolie dont je m'accuse ; ne vous imaginez point que mon cœur est trop facile à recevoir des impressions : c'est à moi seule, et non à des causes étrangères, qu'il faut attribuer la situation où je me trouve. Rien n'est plus vrai ; croyez-en votre affectionnée

ÉVELINA.

P. S. Je vous supplie de faire agréer

mes excuses à lady Howard et à madame votre mère.

LETTRE LVIII.

Continuation de la précédente.

Berry-Hill, 21 juillet.

Vous m'accusez d'être mystérieuse; et, puisque vous le dites, je dois croire que j'ai mérité ce reproche: — en attendant, vous ne savez pas, ma chère, combien il m'en coûte de me justifier. — Mais je ne connois point le moyen de résister à vos instances obligeantes, et je vais vous confier tous mes secrets: ma réserve seroit d'autant plus déplacée que j'y perdrois la première; car j'espère bien que votre amitié et votre affection contribueront à me soulager. Soyez sûre que si mes chagrins partoient d'une autre source, je n'aurois pas balancé un instant à vous ouvrir mon cœur; mais la situation dans laquelle je me trouve est telle, que je voudrois la cacher non-seulement au monde entier,

mais à moi-même, si cela se pouvoit. Venons au fait, puisqu'il faut parler.

En vérité je ne sais comment m'y prendre pour vous l'expliquer; j'essaie vingt tours de phrase, et aucune ne veut se prêter à mes idées; je fais un effort pour entrer en matière.

Ah! miss Mirvan, eussiez-vous jamais cru qu'un homme qui sembloit être formé pour servir de modèle, — qui approchoit de la perfection, — qu'un homme d'une politesse achevée, — d'une douceur de mœurs au-dessus de toute comparaison, — l'eussiez-vous cru, miss Mirvan, qu'un *mylord Orville* auroit pu me traiter avec indignité?

C'en est fait! jamais je ne m'en fierai aux apparences, — jamais je n'en croirai mon foible jugement, — jamais je ne me persuaderai que, pour être homme de bien, il suffit d'être aimable. Quelles maximes cruelles la connoissance du monde n'inspire-t-elle pas! — Mais, tandis que je m'abandonne à mes réflexions, j'oublie que je vous ai laissée en suspens.

J'avois précisément achevé la dernière lettre que je vous ai écrite de Londres, quand la servante du logis m'apporta un billet. Le laquais qui le lui avoit

remis, avoit dit qu'il repasseroit le lendemain pour prendre la réponse.

Ce billet, — mais jugez-en vous-même, ma chère; le voici :

A miss Anville.

« J'ai lu avec transport la lettre dont vous m'avez fait le cadeau hier matin, ô la plus aimable des femmes ! je suis fâché que l'accident survenu à mon carrosse ait pu vous inquiéter un moment; mais j'ai été très-flatté en même temps de la manière obligeante dont vous exprimez votre embarras. Croyez-moi, ma chère enfant, je suis très-sensible à la bonne opinion que vous avez prise de moi; elle m'honore et me pénètre de tendresse et de gratitude. Je serai fier de continuer la correspondance que vous avez commencée avec tant de complaisance, et j'espère que vous sentez trop le prix de cette faveur, pour que vous pensiez à me la retirer. Je desire passionnément de mettre à vos pieds les expressions de ma reconnoissance, et de vous payer le tribut qui est dû à vos charmes et à vos perfections. Marquez-moi, je vous supplie, jusqu'à quand vous comptez rester en ville. Le domestique par lequel j'en-

verrai prendre votre réponse, est chargé de me l'apporter en poste. Je l'attendrai avec une impatience que rien ne peut égaler, si ce n'est de vous assurer de vive voix combien je suis, ma belle enfant,

Votre sincère admirateur,

ORVILLE.

Quelle lettre ! chaque ligne est un outrage. Vous savez, ma chère amie, en quels termes je lui ai écrit ; méritois-je une telle réponse ? Ce qui m'humilie le plus, c'est de m'être attiré volontairement cet affront. Mon intention n'étoit que de lui faire une simple excuse : je croyois la lui devoir, je croyois la devoir à moi-même ; et à en juger par sa lettre, ne diroit-on pas que la mienne contenoit l'aveu de sentimens propres à exciter son mépris ?

Je me retirai dans ma chambre, au moment où la lettre me fut rendue ; je la parcourus rapidement, et, je l'avoue, elle me fit plaisir. Incapable de soupçonner une incongruité de la part de mylord Orville, je n'observai pas d'abord ce que sa réponse renferme de choquant ;

je ne m'arrêtai qu'à ce qu'il m'y disoit d'obligeant, et je fus si peu maîtresse de mes mouvemens, qu'il me fallut du temps pour me remettre. Je me promenai à grands pas dans ma chambre, et je me demandai à diverses reprises : « Seroit-il possible que mylord Orville t'aimât » ?

Mais ce songe fut bientôt dissipé, et je me réveillai pour éprouver des sensations très-différentes. Une seconde lecture du billet me dessilla les yeux ; je ne le reconnus plus, chaque parole me parut changée, chaque phrase choisie pour me faire rougir : mon étonnement fut extrême, et je n'en revins que pour m'abandonner à une juste indignation.

Je ne me fais point de peine d'avouer que j'ai commis une faute en écrivant à mylord Orville ; mais étoit-ce à lui de m'en punir ? Si je l'ai offensé, ne pouvoit-il pas prendre le parti de garder le silence ? Si la démarche que je me suis permise lui sembloit déplacée, ne devoit-il pas l'excuser par mon âge et par mon défaut d'expérience ?

Oh ! Marie, comme je me suis trompée sur le compte de cet homme ! ma plume essaieroit en vain de vous exprimer la haute idée que j'avois de lui. Si

je l'avois moins estimé, je ne me serois point tant précipitée de lui écrire : malheureuse précipitation, combien elle me cause de regrets !

Quoi qu'il en soit, je devrois peut-être me réjouir plutôt que de me chagriner, puisque cette affaire me découvre à fond le caractère de mylord Orville, et écarte une trop grande partialité qui m'aveugloit sur ses défauts, et ne me laissoit voir que ses vertus et ses bonnes qualités. Si j'avois été plus long-temps dans l'erreur, si j'avois eu le loisir de me fortifier dans les préjugés favorables que j'avois adoptés, qui sait à quelles extrémités mes fausses idées m'auroient conduite ! — Je crains que mon danger n'ait déjà été plus grand que je ne le croyois, et je n'y saurois penser sans trembler. Mon cœur n'étoit que trop enclin à recevoir des impressions, qui, si elles avoient pris racine, ruinoient pour toujours mon repos et mon bonheur.

Quelque disposée que je sois à chasser de mon esprit la mélancolie qui l'assiége, et à vous présenter, mon amie, des images plus riantes, je n'y saurois réussir ; car, indépendamment de l'humiliation que je souffre, j'ai encore un autre sujet de chagrin : hélas ! ma chère Marie,

j'ai troublé la tranquillité du meilleur des hommes.

Je n'ai pas eu le courage de lui montrer cette cruelle lettre ; je ne pouvois me résoudre d'avilir à ses yeux celui que peu auparavant j'avois élevé jusqu'aux nues. Mon premier plan fut de garder par-devers moi le secret que vos instances amicales viennent de m'arracher: aujourd'hui je voudrois que je n'en eusse jamais fait un mystère à M. Villars. Que doit-il penser du sérieux qui, malgré moi, et contre ma coutume, m'accompagne par-tout ?

Ce que je crains le plus, c'est qu'il ne s'imagine que mon séjour à Londres ne m'ait dégoûtée de la campagne. Tout le monde s'apperçoit que je ne suis plus la même; mon visage est pâle et défait, ma santé dérangée. On me le dit, on glose : mais ces critiques ne me toucheroient pas, si elles n'attiroient en même temps l'attention de M. Villars ; chacun de ses regards me parle du tendre intérêt qu'il prend à ma situation.

Dans un entretien que j'ai eu aujourd'hui avec lui sur mon voyage de Londres, il a fait mention de mylord Orville. J'en ai été tellement décontenancée, que j'ai cherché à détourner immédiatement

la conversation ; il l'a continuée malgré cette défaite, et, à ma grande surprise, il a fait le panégyrique du lord dans les termes les plus forts, prônant sur-tout sa conduite décente et honnête à Mary-bone. J'avois les joues en feu, et bien de la peine à contenir mon dépit. Pouvois-je, en effet, entendre louer tranquillement par le meilleur des hommes, celui dont je m'étois fait autrefois l'idée la plus flatteuse, et qui, par sa conduite, m'a détrompée si cruellement !

Je crains d'apprendre ce que M. Villars aura pensé de mon silence et de mon embarras ; mais j'espère qu'il ne touchera plus cette matière. En attendant, j'aurois des reproches à me faire, si je me livrois à une mélancolie qui devient *contagieuse* pour le respectable vieillard, dont le consentement me tient à cœur par devoir. Je suis reconnoissante de ce qu'il n'a point persisté à sonder ma plaie, et je tâcherai de la guérir par la conviction que j'ai de n'avoir pas mérité l'affront qu'on m'a fait essuyer. Mais n'est-il pas triste, ma chère, de vivre dans un monde trompeur, où il faut se défier de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, et même de ce qu'on sent !

LETTRE LIX.

Continuation de la précédente.

Berry-Hill, 29 juillet.

Vous m'embarrassez, ma chère Marie, avec vos badinages, et je ne sais pas trop comment y répondre; il n'en est pas moins vrai cependant que vos soupçons, loin d'être fondés sur des faits, ne sont que l'ouvrage de votre imagination. Je ne mérite point le reproche de foiblesse que vous me faites; et, pour lever vos doutes, il ne me reste qu'à tâcher de me mettre au-dessus de mes chagrins; j'y vais travailler sérieusement.

Vous me témoignez votre surprise de ce que cette affaire peut troubler mon bonheur, tandis que le cœur n'y est pas intéressé. Et croyez-vous réellement, vous qui connoissez la haute idée que j'avois prise de mylord Orville, qu'une révolution aussi étonnante dans son caractère puisse m'être indifférente? Une lettre telle que la sienne m'eût choquée

même de la part d'un étranger ; donc je devois à bien plus forte raison y être sensible, lorsqu'elle me vient de l'homme dont je l'attendois le moins.

Vous êtes bien aise, dites vous, de ce que j'ai laissé la lettre sans autre réponse : m'eût-il écrit dans les termes les plus respectueux, je me serois bien gardée de pousser cette correspondance plus loin ; l'air mystérieux avec lequel ce billet fut remis, et le projet de renvoyer son domestique le lendemain, suffisoient pour m'inspirer de la défiance. Je suis naturellement ennemie des menées sourdes, et de tout ce qui craint le grand jour, quoique dans la démarche dont il s'agit, j'aie eu le malheur de m'écarter du droit chemin, que j'ai été accoutumée de suivre depuis ma plus tendre enfance.

Il prétend que j'ai engagé un commerce de lettres avec lui ! Et comment peut-il me supposer un tel dessein ? me croire aussi hardie, aussi effrontée, aussi sotte ? J'ignore si son valet est repassé le lendemain ; mais je me réjouis d'avoir quitté Londres avant l'heure marquée, et sans avoir laissé de message. Qu'avois-je à dire d'ailleurs ! c'eût été faire trop d'honneur à une telle lettre,

que d'en tenir le moindre compte à l'auteur.

Mais je n'en reviens pas ; comment a-t-il pu l'écrire ? Oh ! ma chère Marie, qu'est-ce qui l'a engagé à offenser une fille qui auroit mieux aimé mourir que de lui faire de la peine ? Quelle licence dans son style ! Observez avec quel peu de ménagement il a entrecoupé ses prétendus remercîmens et ses expressions de reconnoissance ! Qui auroit soupçonné un homme aussi modeste en apparence, d'être capable d'une telle vanité !

Je regrette de plus en plus la retenue que je me suis imposée envers M. Villars ; je ne comprends rien à mon opiniâtreté : dans les premiers temps, je sentois une répugnance insurmontable de publier cette affaire ; — aujourd'hui, je suis honteuse de convenir que j'ai un secret à révéler ! Mais je mérite punition ; c'est par une fausse délicatesse que j'ai gardé le silence ; car, puisque mylord Orville lui-même n'étoit pas jaloux de soutenir son caractère, étoit-ce à moi de le sauver aux dépens du mien ?

Dans le moment présent, où le premier choc est passé, et où je commence à envisager l'affaire sous son vrai point

de vue, je crois que je serois tranquille, si j'étois moins tourmentée par mes amis du voisinage; tout le monde crie contre moi, on dit que mon humeur a changé, que je suis d'un sérieux à glacer, que ma santé tombe à vue d'œil. Ces remarques n'échappent point à M. Villars, et il en gémit. Un nuage épais couvre son front respectable aussi souvent qu'on parle de moi, et ses regards expriment en même temps sa tendresse et son inquiétude : j'en souffre d'autant plus, que je suis la seule cause de ses chagrins.

Madame Selwyn, qui possède une très-belle terre à trois milles de Berry-Hill, et qui a toujours eu pour moi beaucoup d'amitié, fera dans peu un tour à Bristol. Elle a proposé à M. Villars de m'y conduire pour rétablir ma santé. Il étoit embarrassé s'il devoit m'y laisser aller ou non; mais j'ai décliné cette offre sans balancer, en protestant que l'air pur de notre habitation contribueroit plus que tout autre au retour de mes forces. Il m'a remercié de ce que je voulois bien consentir à ne pas le quitter. Que de bonté! Puissé-je, comme il me l'écrivoit dans l'effusion de son cœur, devenir réellement la consolation de ses vieux jours!

Je ne demande plus d'être séparée de lui. Sérieuse à Berry-Hill, je serois malheureuse par-tout ailleurs. La présence de M. Villars m'aidera à retrouver la gaîté de mon caractère, et avec un léger effort, je suis prèsque sûre d'y réussir. La bienveillance d'un ami tel que lui me rend du courage : j'oublierai mes soucis dans la douceur de son commerce, et sa piété me servira d'exemple. Je sais que je lui dois tout ; et ses bienfaits ne pèsent point à ma reconnoissance : loin de-là, je fais consister ma gloire et ma satisfaction à me rappeler la somme des obligations qui me sont imposées envers lui.

Il étoit un temps où je pensois qu'il existoit un homme qui, lorsque l'âge auroit mûri son esprit, brilleroit parmi ses semblables avec ce même éclat de vertu qui distingue à mes yeux le digne M. Villars ; éclat infiniment supérieur aux bluettes passagères du bel-esprit et de l'imagination, puisqu'il a pour but le bien-être du genre humain, sans se borner à briguer une vaine et stérile admiration ! Mais quelle étoit mon erreur ! que j'ai mal jugé ! que j'ai été cruellement trompée !

Je n'irai point à Bristol, malgré les

sollicitations pressantes de madame Selwyn. Je ne veux plus voir le monde : le peu de mois que j'ai passés dans ses tourbillons, ont suffi pour m'en dégoûter ; j'en déteste jusqu'au nom même.

J'espère aussi de ne plus revoir mylord Orville. Accoutumée à le considérer depuis notre première connoissance, comme un *être supérieur à son espèce*, sa présence pourroit me faire oublier mon ressentiment et ses torts ; car comment pourrois-je, ma bonne amie, voir le lord Orville et être mécontente de lui !

Je l'aimois en sœur ; — je lui aurois confié chaque pensée de mon cœur, s'il m'avoit demandé ma confiance : telle étoit l'idée que j'avois de son honneur, de sa délicatesse et de son caractère. Mille fois je me suis dit que cet homme n'avoit d'autre vue, d'autre étude que la prospérité et la félicité de son prochain ; mais je n'y penserai plus, — je n'en parlerai plus, — je n'en écrirai plus.

Adieu, ma chère amie.

LETTRE LX.

Continuation de la précédente.

Berry-Hill, le 10 août.

Vous vous plaignez de mon silence, ma chère miss Mirvan ; mais que voulez-vous que j'écrive ? Je n'ai point d'événemens à vous marquer, et mon imagination n'est pas assez vive pour suppléer au défaut des matières. Aujourd'hui cependant j'ai de quoi étoffer une lettre, puisque j'ai à vous rendre compte d'une conversation que j'eus hier avec M. Villars.

Nous avions déjeûné ensemble, et, depuis mon retour, je ne me rappelle pas d'avoir passé une heure aussi gaie. Après le repas, il ne se retira pas dans son cabinet, selon sa coutume ; il continua à discourir avec moi pendant que je travaillois, et vraisemblablement il ne m'auroit pas quittée de toute la matinée, si nous n'avions été interrompus par la visite d'un fermier, qui venoit lui demander conseil au sujet de quelques

affaires domestiques : ils sortirent l'un et l'autre.

Dès que je fus seule, ma pauvre tête s'apperçut de l'effort qu'elle avoit fait pour soutenir la conversation, et je me sentis fatiguée. Je laissai-là mon ouvrage, et, les bras appuyés sur la table, je m'abandonnai de nouveau à mes réflexions, que j'avois réussi à endormir pendant un moment : à ce calme succéda une tristesse involontaire, qui s'empara de toute mon ame.

J'étois dans cette attitude quand M. Villars rentra dans la chambre. Je ne lui avois point entendu ouvrir la porte, et je le vis tout d'un coup devant moi, me fixant d'un air attentif. Je me recueillis au plus vîte ; et, en me levant avec précipitation, je m'écriai : « Le fermier Smith est-il parti, monsieur » ?

« Ne vous dérangez pas, me répondit-il gravement ; je retourne tout de suite dans mon cabinet ».

« Vous ne resterez donc pas avec moi, comme je l'espérois » ?

« Comme vous l'espériez ! et étoit-ce effectivement ce que vous attendiez » ?

Cette question étoit trop inattendue pour que je pusse y répondre d'abord. Mais, lorsque je vis qu'il se disposoit à s'en

aller, je le suivis, et je le suppliai de demeurer. « Non, me dit-il avec un sourire forcé; non, ma chère, je ne veux point troubler vos méditations ».

Je fus bien plus décontenancée; et, pendant que je cherchois à lui répondre, il sortit. Mon cœur l'accompagna; mais je n'eus point le courage de le suivre. L'idée d'une explication, amenée d'une manière si sérieuse, m'épouvanta. Je me souvins des soupçons que vous aviez conçus au sujet de mon inquiétude présente, et je craignois que M. Villars ne l'interprétât de même.

Seule et pensive, je passai le reste de la matinée dans ma chambre. J'essayai de paroître gaie au dîné; mais M. Villars lui-même étoit sérieux, et je ne pus suffire seule à la conversation. Dès qu'on eut desservi, il se mit à lire, et je m'assis dans une croisée. Je crois y être restée près d'une heure. Toutes mes idées rouloient sur le moyen de dissiper les doutes de M. Villars, sans l'informer des circonstances qu'il me coûtoit tant de lui avoir cachées. Mais, tandis que je formois ainsi mon plan pour l'avenir, j'oubliois le moment présent, et j'étois tellement absorbée dans l'objet de mes spéculations, que je ne fis nulle attention au

mauvais effet que devoit produire mon air rêveur et distrait. Enfin, après un moment de réflexion, je regardai autour de moi, et je m'apperçus que M. Villars avoit mis son livre de côté, pour m'observer à son aise. Aussi-tôt je revins de ma léthargie; et, sans savoir ce que je disois, je lui demandai s'il avoit lu.

« Oui, me répondit-il après une petite pause; oui, mon enfant, je viens d'étudier un livre qui m'afflige et m'embarrasse ».

Je compris de quel livre il prétendoit parler, et vous sentez bien que je ne fus pas prompte à répliquer.

« Qu'en pensez-vous? continua-t-il; si nous lisions ensemble? Voulez-vous m'aider à débrouiller ce que le sujet a d'obscur »?

Je poussai un profond soupir; et s'approchant de moi, il me dit d'un ton ému: « Mon enfant, je ne saurois être plus long-temps témoin indifférent de vos chagrins; — vos soucis ne sont-ils pas les miens? est-il juste d'ailleurs que vous m'en laissiez ignorer la cause, puisque j'en partage l'effet »?

« La cause, monsieur! et quelle cause, je vous prie? — Je ne sais pas, j'ignore moi-même.... ».

«Ne craignez pas, ma très-chère Evelina, de vous ouvrir à moi; parlez-moi à cœur ouvert: — je vous promets une pleine indulgence pour tout ce que vous me confierez. Avouez-moi donc quel est le sujet qui nous afflige réciproquement: qui sait si je n'aurai pas à vous donner des conseils qui puissent adoucir vos maux»?

«Vous êtes trop bon, monsieur; mais, en vérité, je ne vous comprends pas».

«Je sens, ma chère, qu'il vous en coûte de vous expliquer; je vais voir si je puis attraper votre secret en devinant».

«Monsieur, la chose est imposible. Personne ne devineroit, ne s'imagineroit jamais.... ». Je m'interrompis brusquement; car je remarquai que, par ce qui m'étoit échappé, j'étois convenue qu'il existoit un *secret à deviner*; heureusement que M. Villars ne prit pas garde à ma bévue.

«Mais que j'essaie du moins; peut-être suis-je meilleur devin que vous ne pensez; et, si j'en crois les probabilités, je vous assure, ma chère, que je ne suis pas fort éloigné du but. — Ah çà, sois de bonne foi, mon enfant, et parle-moi sans réserve. — N'est-il pas vrai qu'après la

la vie tumultueuse et dissipée que tu as menée à Londres, la campagne te paroît aujourd'hui un séjour ennuyant, insipide »?

« Non assurément; je l'aime plus que jamais, et plus que jamais je desirerois ne l'avoir point quittée »!

« Oh! mon enfant, pourquoi ai-je consenti à ce voyage? Ma raison s'y est toujours opposée; mais je manquois de courage pour tenir contre les instances qu'on me faisoit de toutes parts ».

« Oui, monsieur, j'ai à me reprocher l'indiscrétion avec laquelle je vous ai arraché votre consentement; mais j'en suis assez punie »!

« Ces réflexions viennent trop tard; tâchons seulement de nous épargner du repentir pour l'avenir, et de tirer quelque utilité de nos fautes passées ». Il prit alors un siége, et m'invita de m'asseoir à côté de lui; puis il continua en ces mots: « Que je poursuive mes conjectures: regrettez-vous peut-être la perte des amis que vous avez laissés en ville? — La privation de leur société vous fait-elle de la peine? — L'idée de ne pas les revoir de si-tôt vous chagrine-t-elle? — Par exemple, mylord Orville..... ».

Je ne pus plus rester sur ma chaise, et je me levai pleine de confusion. « Non, mon cher monsieur, ne m'en demandez pas davantage. — Je n'ai rien à vous avouer, rien à vous dire ; et si j'ai été pendant quelque temps plus sérieuse qu'à l'ordinaire, c'est uniquement par hasard : je ne saurois en alléguer la raison. Vous faut-il un autre livre, monsieur ? — ou bien souhaitez-vous de reprendre celui-ci » ?

Il garda un silence absolu, pendant que je faisois semblant de m'occuper à chercher un livre ; ensuite il continua en poussant un soupir : « Hélas ! je ne le vois que trop, mon Evelina m'a été rendue ; mais je n'ai point retrouvé mon enfant ».

Ce mot me toucha vivement. « Oui, monsieur, m'écriai-je, elle vous appartient plus que jamais. Sans vous, le monde seroit pour elle un désert, et la vie un fardeau : — pardonnez-lui, — et daignez être encore une fois le dépositaire de toutes ses pensées ».

« Il n'y a qu'elle qui puisse savoir combien je desire sa confiance, et quel est le prix que j'y attache ; mais de la lui extorquer, de la lui arracher, c'est à quoi ma droiture et mon amitié ne con-

sentiront point. Je suis fâché d'avoir tant insisté : laissez-moi, mon enfant, et tâchez de vous remettre ; nous nous reverrons vers l'heure du thé ».

« Voulez-vous donc refuser de m'écouter »?

« Non ; mais je ne voudrois point vous contraindre. Depuis long-temps j'ai observé que vous aviez des chagrins ; je les ai partagés, et je me suis défendu de vous en parler ; car j'espérois que le temps et l'éloignement de ce qui peut troubler votre repos amèneroient un changement : mais, hélas ! votre affliction augmente, — votre santé se dérange ; — en un mot, vous n'êtes plus la même. Oh ! ma chère Evelina, une telle altération fait saigner mon cœur. Faut-il que je voie mon enfant chéri, celle que j'avois élevée pour être l'appui de ma vieillesse ! faut-il que je la voie succomber elle-même sous le poids d'une douleur secrette ! — faut-il qu'elle me cache ses soucis, à moi qui devrois les partager ! — Mais retirez-vous, ma chère, allez dans votre chambre ; nous avons besoin tous deux de nous remettre : une autre fois nous reprendrons cette conversation ».

« Ah ! monsieur, m'écriai-je d'un cœur

pénétré, souffrez que je reste avec vous. Ne me croyez pas dépourvue jusqu'à ce point de reconnoissance ».

« Qu'il n'en soit pas question, interrompit M. Villars : ce ne sont pas des reproches que je prétends vous faire, et je serois fâché que vous doutassiez un instant du droit naturel et légitime que vous avez à tout ce que je possède. Mon intention n'étoit pas de vous toucher ; je ne cherchois qu'à vous soulager : mais l'inquiétude que je ressens moi-même m'a conduit trop loin, et j'ai eu tort d'insister avec tant de force. Consolez-vous, mon enfant ; le temps adoucira vos chagrins, et tout ira bien ».

Il me fut impossible de retenir plus long-temps mes larmes ; j'en versai un torrent. Mon cœur brûloit de tendresse et de reconnoissance : mais j'étois accablée de l'idée que je m'étois rendue indigne de ces sentimens généreux. « Monsieur, lui dis-je d'une voix étouffée, vous êtes la bonté même ; je ne mérite pas tant de faveurs ; je suis incapable de m'acquitter envers vous de ce que je vous dois : — mais du moins mon cœur sent le prix de vos bienfaits, et il vous en rend ses actions de grace ».

« Ma très-chère enfant, je ne puis

vous voir pleurer ; séchez vos larmes, si c'est *pour moi* qu'elles coulent : ce spectacle m'afflige ; pensez-y, mon Evelina, et rassurez-vous : je l'exige ».

« Eh bien ! monsieur, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, dites donc que vous me pardonnez, que vous pardonnez ma retenue, que vous me permettrez de vous ouvrir les pensées les plus secrettes de mon cœur ; acceptez la promesse solemnelle que je vous fais de ne jamais vous manquer de confiance ! Mon père, mon protecteur, mon unique et mon meilleur ami, que je chéris et que je respecte ; dites que vous pardonnez à votre Evelina, et elle s'appliquera à mieux mériter vos bontés ».

Il me releva, et m'embrassa tendrement ; il m'appela sa seule joie, son unique espérance sur la terre, l'enfant de son cœur ; il me serra dans ses bras, et, tandis que je fondois en larmes, il tâcha de me consoler dans les termes les plus affectueux. Le moment où j'écartai cette réserve déplacée, que je m'étois follement imposée envers le meilleur des hommes, fut aussi celui où il me rendit toute son amitié ; le souvenir de cette réconciliation me sera cher à jamais.

Revenus à nous-mêmes, nous re-

prîmes tranquillement nos places, et M. Villars sembloit attendre l'explication que je lui avois fait espérer. J'étois extrêmement embarrassée pour entamer ce récit; il vit ma confusion, et pour me l'épargner il me demanda, avec le ton d'une aimable plaisanterie, si je voulois le laisser *deviner* encore. J'y consentis par mon silence.

« Je vous parlois tantôt, si je ne me trompe, du regret que vous devez avoir eu à quitter ceux qui vous ont fait à Londres un accueil si distingué; il me sembloit naturel que vous fussiez affligée de ne pas les revoir, et de ne pas pouvoir répondre, suivant vos desirs, à leur amitié. De telles réflexions sont propres à faire impression sur un cœur aussi sensible que celui de mon Evelina. — Vous ne me dites rien, ma chère: — voulez-vous que je vous nomme ceux que je crois mériter le plus vos regrets»?

Je gardai toujours le silence, et il continua.

« Parmi les personnes dont parle votre journal de Londres, il n'en est point qui paroisse dans un jour plus avantageux que mylord Orville; peut-être....».

« Je sais, monsieur, où vous en vou-

lez venir, et j'ai craint long-temps que ce ne fût là l'objet de vos soupçons; mais je vous proteste que vous êtes dans l'erreur : je hais ce lord Orville; il est le dernier pour qui je serois prévenue ».

Je m'arrêtai; M. Villars me fixa avec un air de surprise qui me fit rougir. « Vous haïssez mylord Orville »! répéta-t-il.

Et sans chercher d'autre réponse, je tirai de mon porte-feuille la lettre que je lui remis. « Tenez, monsieur, voyez combien les écrits de cet homme diffèrent de son langage ».

Il la lut et relut plus d'une fois avant que de parler; puis il ajouta : « Je suis tellement étonné, que je ne sais pas ce que je lis. Quand avez-vous reçu cette lettre »?

Je le lui dis, et il la parcourut encore une fois. « Il n'y a qu'une seule excuse à alléguer en faveur du lord; il faut qu'il ait été pris de vin, lorsqu'il a écrit cette singulière lettre ».

« Mylord Orville pris de vin! lui, capable d'un excès! — Mais oui, monsieur, il n'y a rien que je ne croie de lui ».

« Je ne puis concevoir qu'un homme dont la conduite a été marquée au coin de la plus grande délicatesse; qu'un

homme qui, dans toutes les occasions, a montré les sentimens les plus estimables, ait pu se résoudre à insulter aussi ouvertement et aussi insolemment une jeune fille pleine de modestie. Mais, ma chère, vous eussiez dû mettre cette lettre sous enveloppe, et la lui renvoyer sur le champ. Un tel ressentiment auroit été digne de votre caractère, et l'auroit mis en état de justifier le sien. Je suis sûr qu'en relisant son billet le lendemain, il en auroit été honteux, et auroit reconnu sa faute ».

En effet, ma chère Marie, pourquoi cette idée ne m'est-elle pas venue? Une pareille démarche auroit pu me valoir les excuses de mylord Orville, et m'épargner des humiliations, qui toutes retomboient à sa charge. Il est vrai qu'en adoptant la conjecture de M. Villars, le lord auroit eu de la peine à se rétablir dans la haute opinion que j'avois eu la foiblesse de prendre de lui, puisque l'aveu de son intempérance l'auroit mis, à mes yeux, au niveau du commun des hommes; mais du moins mon orgueil auroit été satisfait.

Supposé que mylord Orville m'ait écrit effectivement dans un instant où il n'étoit pas le maître de toute sa raison,

dois-je être encore sensible à son offense, tandis que j'ai pour moi l'approbation d'un vieillard respectable, qui ne connoît le vice et ses excès que par ouï-dire? Sa bonté et les éloges qu'il a bien voulu me donner, me rendent le courage et me consolent infiniment. « Votre indignation, me dit-il, est une preuve de votre vertu; vous vous êtes représenté Orville comme un homme sans défaut : tout sembloit annoncer son mérite, et vous avez cru que son caractère répondoit à ce que les apparences en promettoient. Innocente et sans fraude, pouviez-vous prévoir ses artifices? Vos espérances ont été trompées, et vous en avez été d'autant plus affligée, que vous vous attendiez peu à une pareille révolution ».

Ces paroles resteront gravées dans mon esprit, elles me serviront de consolation et d'encouragement. La conversation que je viens d'avoir avec M. Villars, m'a sans doute beaucoup affectée; mais elle contribuera à dissiper mes chagrins. La réserve est l'ennemie du repos; et dans quelque faute que je puisse tomber à l'avenir, je ne me permettrai plus de dissimuler. Je voue à ma chère Marie et au digne M. Villars une confiance sans bornes.

Quoique je me sente actuellement soulagée, il s'en faut pourtant que je sois telle que je devrois être. J'ai mis bien du temps à écrire cette lettre; dans peu vous en recevrez, j'espère, de plus gaies.

Adieu, ma douce amie; je vous prie sur-tout de laisser ignorer nos secrets à madame votre mère. Elle veut du bien à mylord Orville, et ce n'est point par moi qu'elle doit apprendre combien peu il mérite l'honneur qu'elle lui fait.

LETTRE LXI.

Continuation de la précédente.

Bristol, le 28 août.

Vous serez surprise, ma chère Marie, de me trouver à l'endroit d'où je date ma lettre: mais j'ai été bien malade; et M. Villars, qui croyoit entrevoir du danger, a insisté pour que j'accompagnasse madame Selwyn à Bristol; il a même prié cette dame d'accélérer son voyage.

Nous avons fait la route à petites journées, et j'ai été moins fatiguée que je ne

le craignois. Nous sommes dans un pays délicieux ; les plus beaux environs, un air pur et un temps favorable, contribueront à me rendre la santé : je me sens déjà beaucoup mieux, relativement aux indispositions du corps, s'entend.

Je ne puis vous exprimer avec quel regret je me suis séparée du respectable M. Villars. Ce n'étoit plus le voyage de Howard-Grove : alors j'étois tout entière à mes espérances ; je pleurois, et j'étois contente ; je m'inquiétois de le quitter, et je pressois en même temps mon départ. Les circonstances ne sont plus les mêmes aujourd'hui ; nulle sensation agréable ne se mêloit à mes soucis ; plus d'espérances, plus d'attentes. Je quittois ce que j'avois de plus cher au monde, et cela, pour un motif qui, j'ose le dire, m'intéresse peu, pour le rétablissement de ma santé. Encore si c'eût été pour aller voir ma douce Marie et sa mère, j'aurois eu moins de peine à me séparer de lui.

Madame Selwyn a pour moi mille attentions obligeantes ; c'est une femme adroite : mais on seroit tenté d'accuser son intelligence d'être un peu trop *mâle*. Il est fâcheux que ses manières méritent

la même épithète : en tâchant d'acquérir la solidité de l'autre sexe, elle a perdu toute la douceur du nôtre. Cependant, comme je n'ai ni le talent ni le courage d'argumenter avec elle, je n'ai pas à me plaindre d'elle personnellement : son exemple me prouve de plus en plus combien la douceur est une qualité indispensable pour les femmes ; celles qui en manquent m'embarrassent preque plus que la société des hommes. M. Villars n'aime pas trop madame Selwyn, et il a désapprouvé plus d'une fois son penchant à la satire ; je crois même qu'il ne m'a laissé partir avec elle qu'à contre-cœur, et qu'il y a été déterminé par la seule idée que l'usage des eaux de Bristol me feroit du bien. Madame Clinton est aussi avec moi ; de sorte que je suis on ne peut pas mieux soignée.

Je continuerai à vous écrire avec autant d'exactitude que si vous étiez ma seule correspondante. Je donnerai peut-être moins d'étendue à mes lettres ; mais vous savez que je dois partager mon temps entre vous et M. Villars. Il s'attend à recevoir de mes nouvelles dans le plus grand détail, et rien n'est plus juste que de le contenter ; mon devoir m'y oblige, et ma chère miss Mirvan m'ex-

cusera volontiers, si je suis un peu moins exacte avec elle, pour l'être d'autant plus avec un ami respectable auquel j'appartiens en entier.

LETTRE LXII.

ÉVELINA à M. VILLARS.

A Bristol, le 12 septembre.

LA première quinzaine que j'ai passée aux eaux s'est écoulée dans la plus parfaite tranquillité. Je me flattois de continuer d'y jouir d'un repos constant; mais déjà je vois mes espérances trompées, et il est très-probable que le calme sera suivi d'un orage furieux.

Nous étions sorties un matin, madame Selwyn et moi, pour nous rendre à la fontaine, lorsque nous rencontrâmes trois jeunes gens, excessivement bruyans, qui ne sembloient être ici que pour tuer le temps, et qui en étoient d'autant plus importuns. Ils eurent la hardiesse de se mettre sur notre passage, pour nous examiner de près; je devins sur-tout l'objet de leur impertinente cu-

riosité ; l'un d'eux s'avisa de me regarder sous le chapeau, pendant que les autres se parloient à l'oreille. Madame Selwyn, choquée de cette impolitesse, prit un air sérieux, et leur dit : « Messieurs, vous plaît-il de passer, ou du moins de nous laisser continuer notre chemin »?

« Très-volontiers, madame, si c'est pour vous seule que vous demandez cette liberté ».

« Pour moi, et pour mademoiselle aussi, si vous le voulez bien ; du moins je vous le conseillerois, ne fût-ce que pour épargner à mon domestique la peine de vous apprendre à vivre ».

Ce ton imposant les frappa d'abord ; puis ils s'en moquèrent. L'un d'eux riposta qu'il seroit charmé que le drôle commençât ses leçons, pour qu'il pût avoir le plaisir de le jeter dans la rivière ; un autre s'approcha de moi avec une effronterie sans égale, et me dit : « Par ma foi, je crois vous connoître, — et je ne me trompe point : n'ai-je pas eu l'honneur de vous voir au Panthéon » ?

Je le reconnus alors pour ce même personnage qui m'avoit tant tourmentée dans l'assemblée dont il parloit. Je lui fis une révérence, sans ajouter d'autre ré-

ponse. Ils me saluèrent tous assez cavalièrement; et après avoir fait quelques mauvaises excuses à madame Selwyn, ils se rangèrent pour nous laisser passer, mais en demandant la permission de nous accompagner.

«Et où vous êtes-vous cachée, madame, pendant tout ce temps»? poursuivit celui qui m'avoit déjà adressé la parole : «savez-vous bien que j'ai été un siècle à vous chercher? Je ne vous ai trouvée nulle part, et personne n'a pu me donner de vos nouvelles, personne n'a pu me dire ce que vous étiez devenue. Dans quelle prison vous a-t-on claquemurée? Chaque soir j'ai couru deux ou trois endroits publics, dans l'espérance de vous revoir. Avez-vous été à la campagne»?

«Oui, mylord».

«D'aussi bonne heure ! et pourquoi du moins n'avoir pas attendu la fête du roi»?

«Je n'ai rien de commun avec cette fête».

«Tant mieux, ma foi, pour toutes les femmes qui devoient en être. Etes-vous déjà depuis quelque temps à Bristol»?

«Depuis une quinzaine de jours tout au plus».

« Comment, morbleu ! et je n'ai pas eu le bonheur de vous y rencontrer plutôt ; mais je joue de guignon depuis que je suis arrivé ici : comptez-vous encore d'y faire quelque séjour » ?

« La chose est incertaine, mylord ».

« Six semaines, pour le moins, j'espère ; car au diable les eaux si vous partez plutôt ».

Madame Selwyn, qui avoit écouté jusqu'ici la conversation avec impatience, l'interrompit alors : « Vous vous proposez donc, mylord, d'embellir le séjour d'un pays que vous avez quelque espérance d'habiter un jour » ?

« Mylord, cette dame vous en veut », reprit l'un de ses compagnons ; l'autre s'étoit absenté.

« Point du tout, répondit madame Selwyn : mais comme il seroit possible que mylord fît un jour le voyage dont il parle, il est juste qu'il pense à s'y préparer des plaisirs ».

Quelque dégoûtée que je fusse de ce lord, je désapprouvai pourtant la sortie de madame Selwyn ; mais vous la connoissez, monsieur, et vous savez qu'elle ne laisse échapper aucune occasion de donner carrière à son humeur satirique.

Le Lord. « Peu m'importe l'*endroit* que j'habiterai ; mais je suis moins facile sur la *société* que j'y trouverai : c'est pourquoi je souhaiterois que les objets qui m'ont charmé dans ce monde-ci, me suivissent dans l'autre pour ma consolation ».

Madame Selwyn. « Comment, mylord ! voudriez-vous dégrader votre demeure, en y admettant les habitans insipides des régions inférieures » ?

Le lord se retourna vers moi sans répondre. « Que ferez-vous aujourd'hui de votre soirée, madame » ?

« Je reste chez moi, mylord ».

« Et, à propos, où demeurez-vous » ?

« Les jeunes demoiselles ne demeurent *nulle part* », interrompit encore une fois madame Selwyn.

« Cette ridicule femme, me dit le lord à l'oreille, est-elle votre mère » ? (Quelles expressions, monsieur, pour une pareille question !)

« Non, mylord ».

« C'est donc votre tante » ?

« Non plus ».

« Qu'elle soit ce qu'elle voudra ; je desirerois qu'elle se mêlât de ses affaires. Une femme qui a passé la trentaine, que diable fait-elle au monde ? elle n'y est

plus qu'un meuble d'embarras. — Irez-vous à l'assemblée » ?

« Je ne crois pas, mylord ».

« Et comment faites-vous donc pour passer votre temps » ?

« D'une façon, s'écria madame Selwyn, qui vous paroîtra singulière. Mademoiselle *lit* ».

« Ha ! ha ! reprit le compagnon du lord, vous voilà tombé entre bonnes mains ».

Le Lord. « Vous auriez plus beau jeu, madame, avec mon ami Coverley; car je vous promets qu'avec moi vous ne gagnerez pas grand'chose ».

« *Madame Selwyn.* « Avec vous, mylord; point du tout, je n'en ai pas la vanité. Ce que j'en dis-là, n'est absolument que par manière de conversation, sans que j'y cherche malice; ce seroit avoir une petite idée de vous, mylord, que de vous croire sensible à la critique ».

Le Lord. « En vérité, madame, vous ne sauriez mieux faire que de tourner vos épigrammes contre M. Coverley. Vous trouverez là votre homme : avec moins de modestie, je parie qu'il auroit été un bel-esprit ».

M. Coverley. « Tranquillisez-vous,

mylord ; s'il plaît à madame de réserver toutes ses faveurs pour vous, pourquoi voulez-vous me les faire partager par force » ?

Madame Selwyn. « Ne craignez rien, messieurs ; je ne suis point une femme romanesque, et il n'est point question ici de faveurs, ni pour l'un ni pour l'autre ».

Le lord continua à m'interroger : « Avez-vous été malade depuis que je vous ai vue » ?

« Oui, mylord ».

« Je l'aurois deviné ; vous avez mauvais visage, et c'est vraisemblablement la raison pour laquelle j'ai eu tant de peine à vous retrouver ».

Madame Selwyn. « Voilà une découverte, mylord, qui ne me semble pas un chef-d'œuvre de galanterie ; il y auroit eu moyen, je crois, de l'annoncer d'une manière un tant soit peu plus polie ».

Le Lord. « Au diable ! si j'y résiste : cette femme ne me passe pas un seul mot. Allons, Coverley, entreprenez-la, je vous en prie ».

Celui-ci s'en excusa ; et le lord m'ayant demandé si j'avois coutume de venir tous les matins à la fontaine, je lui répondis

que non. Nous y étions précisément arrivés, et je pus enfin terminer cet entretien, si toutefois il est permis d'appeler ainsi une suite de questions sans liaison et sans intérêt.

J'échappai aux importunités de ce gentilhomme, graces à madame Selwyn, qui avoit joint une nombreuse société de dames : deux d'entr'elles me ramenèrent. Le lord eut la curiosité de nous suivre de loin jusqu'à la porte de nos appartemens.

Madame Selwyn étoit impatiente de savoir par quel hasard j'avois fait la connoissance d'un homme dont les manières annonçoient un libertin déterminé ; je ne fus point en état de la satisfaire, puisque j'ignore même le nom du lord. Elle continua ses recherches d'un autre côté, et nous recueillîmes, dans l'après-dînée, des informations détaillées, par le canal du sieur Ridgeway, notre apothicaire.

Comme cet inconnu se distingue particulièrement par la hauteur de sa taille, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à le dépeindre. M. Ridgeway nous rapporta qu'il s'appeloit mylord Merton ; que, parvenu depuis peu à ce titre, il avoit déjà dissipé plus de la moitié de sa fortune ; qu'au reste, grand amateur du

sexe, il passoit pour un homme de mauvaises mœurs, peu vu dans la société d'honnêtes femmes, et n'ayant d'autre amusement que le jeu et les courses de chevaux.

« Eh bien ! miss Anville, me dit madame Selwyn, n'ai-je pas lieu d'être contente de l'avoir traité un peu rudement ? Laissez-moi le soin de le tenir en respect ».

« Oh ! madame, répondit le sieur Ridgeway, vous pouvez le voir sans danger, il va se mettre dans la réforme ».

« Prétendez-vous dire par-là qu'il va se marier » ?

« A-peu-près, madame ; du moins on croit que le mariage se fera bientôt. Il a été depuis long-temps sur le tapis ; mais les parens de la demoiselle n'y ont pas voulu consentir avant qu'elle fût majeure : le frère sur-tout s'y est vivement opposé ; aujourd'hui cependant, que sa sœur est maîtresse de ses volontés, il prend le parti de se tenir tranquille. La prétendue est jolie, et elle sera puissamment riche dans la suite. Nous l'attendons tous les jours aux eaux ».

« Comment l'appelez-vous », demanda madame Selwyn ?

« Larpent; lady Louise Larpent, sœur de mylord Orville »!

« Orville »! répétai-je avec un mouvement de surprise.

« Oui, madame; mylord arrive avec elle, à ce qu'on m'a écrit. Ils logeront à Clifton-Hill, chez madame Beaumont, une de leurs parentes ».

Mylord arrive avec elle! Oh! si vous saviez quelle émotion me donnèrent ces paroles! Quel étrange événement, mon cher monsieur! faut-il justement qu'il choisisse ce moment-ci pour venir à Bristol! Il est impossible que je puisse l'éviter, madame Selwyn étant liée avec madame Beaumont. Peu s'en est fallu même que mylord Orville et moi n'eussions logé ensemble: madame Beaumont a offert sa maison à madame Selwyn, et celle-ci n'a décliné cette politesse qu'à cause de l'éloignement où nous eussions été des fontaines ».

Que je crains la première entrevue! — Puissé-je quitter Bristol avant son son arrivée! sa présence me fera trembler. Ah! si ses yeux étoient d'accord avec cette cruelle lettre, comment pourrois-je supporter sa vue! Si j'avois, selon votre idée, renvoyé le billet, je serois bien plus à mon aise; il sauroit du moins

de quelle manière j'envisage sa conduite : mais aujourd'hui il jugera mes sentimens d'après la contenance que je garderai ; et qui me répond qu'il l'interprétera dans son vrai sens ? Mon indignation sera peut-être taxée de confusion, et ma réserve d'embarras. D'ailleurs, mon cher monsieur, se peut-il que je mette entièrement de côté les égards que j'ai eus pour lui, que j'oublie tout-à-fait le plaisir que je trouvois autrefois à le voir !

Il est naturel qu'à notre entrevue, le souvenir de la lettre sera la première chose qui nous frappera l'un et l'autre ; le lord cherchera peut-être à lire dans mes yeux ce que j'en pense. Oh ! puissent-ils lui exprimer combien je déteste l'insolence et la vanité ! il verroit alors combien il s'est trompé, s'il a cru flatter par là mon caractère.

Il fut un temps où j'aurois été révoltée de la seule idée qu'un homme tel que Merton dût appartenir à mylord Orville : cependant j'ai appris avec quelque plaisir que celui-ci a désapprouvé le mariage projeté.

Qu'un homme d'un caractère aussi dissolu puisse être le choix de la sœur de mylord Orville, c'est ce que j'ai de

la peine à comprendre ! N'est-il pas également inconcevable qu'à la veille de son mariage, ce libertin pense encore à faire sa cour à d'autres femmes ? Dans quel monde nous vivons ! qu'il est corrompu, dégénéré ! Aurois-je tort, si j'y renonçois pour toujours ? Si je trouve que le cœur de mylord Orville a conduit sa plume, je me persuaderai que, de tous les hommes, il n'y en a qu'un vraiment vertueux, et que cet homme unique réside à Berry-Hill.

LETTRE LXIII.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

Bristol, le 16 septembre.

OH ! mon cher monsieur, mylord Orville est toujours le même, toujours tel qu'il me parut quand je le vis pour la première fois, le plus aimable des hommes ; et votre heureuse Evelina reprenant tout d'un coup sa tranquillité et son assiette précédente, a fait sa paix avec elle-même. Le monde recommence à avoir des attraits pour elle ; — elle ne voit

voit plus dans l'avenir des jours destinés à s'écouler dans l'affliction, dans le doute et dans le soupçon; — son courage lui inspire de nouvelles espérances, elle se flatte encore de trouver des gens de bien : — quoiqu'elle soit pourtant persuadée, autant que jamais, qu'il y auroit de la folie à attendre de la *perfection* parmi des êtres d'un *second ordre*.

Votre conjecture étoit juste : oui, sa lettre fut écrite dans un moment de délire, je n'en doute plus. — Mais mylord Orville seroit-il capable d'intempérance !

J'accompagnois ce matin madame Selwyn à Clifton-Hill, chez madame Beaumont. J'étois triste en chemin, et il me fallut beaucoup de temps pour achever cette promenade : l'agitation de mon esprit me fit sentir, plus que de coutume, le déclin de mes forces. Je rappelai tout mon courage, résolue d'écarter ce qui auroit pu donner à mylord Orville une fausse idée de l'abattement où j'étois. Heureusement nous trouvâmes madame Beaumont seule. Les visites se firent attendre, et ce ne fut qu'après une heure d'intervalle que nous vîmes arriver un phaéton. Le cavalier

et la dame qui en étoient descendus, entrèrent familièrement dans la salle, sans être annoncés. Je reconnus d'abord mylord Merton : il étoit botté, et tenoit un fouet à la main. Après avoir fait une espèce de révérence à madame Beaumont, il se tourna vers moi. Sa surprise étoit facile à démêler ; mais il fit semblant de ne pas me remarquer. Sans doute qu'il vouloit s'instruire auparavant par quel hasard je me trouvois dans cette maison, où ma présence ne le mettoit pas trop à son aise. Il approcha une chaise de la fenêtre, et y resta assis sans dire le mot à personne.

En attendant, la jeune demoiselle sautilloit à travers la chambre ; et en passant elle salua légèrement madame Beaumont, en lui demandant : « Comment va-t-il, madame » ? Puis, sans faire la moindre attention à nous autres, elle se jeta nonchalamment sur un sofa, protestant, d'un ton de voix affecté et doucereux, qu'elle étoit fatiguée à mourir. « En vérité, madame, les chemins sont insupportables, — une poussière à vous crever les yeux, — avec cela une chaleur des plus incommodes : — je suis hâlée à ne pas pouvoir me montrer d'un siècle. Aussi, mylord, ne sortirai-je plus

avec vous ; vous ne savez pas choisir vos promenades ».

Mylord Merton. « Sur mon honneur, je n'en connois pas de plus belle en Angleterre ; c'est au soleil que vous devez vous en prendre, et non à moi ».

Madame Selwyn. « Mylord a raison de rejeter la faute sur le soleil, qui, par les avantages sans nombre qu'il nous donne, rachète suffisamment ces sortes de petits inconvéniens : le défaut que vous lui trouvez ne lui fera rien perdre dans notre estime ».

Cette attaque n'amusa nullement mylord Merton, et je crois que madame Selwyn la lui auroit épargnée, s'il se fût montré un peu plus honnête envers nous.

Madame Beaumont. « Avez-vous rencontré votre frère, lady Louise » ?

Lady Louise. « Non, madame : est-il sorti ce matin » ?

J'appris alors ce que j'avois déjà soupçonné, c'est-à-dire que cette lady Louise est la sœur de mylord Orville. Quelle différence entre la sœur et le frère ! quelque ressemblance, à la vérité, dans les traits ; mais nulle dans les manières. « Oui, reprit madame Beaumont ; je crois même qu'il vous cherchoit ».

Lady Louise. « Ah ! c'est que mylord a couru la poste encore, et nous pouvons l'avoir rencontré sans nous en être apperçus. Il n'y a pas de plaisir en cabriolet avec ce Merton ; il va d'une vîtesse effroyable, et j'en ai chaque fois des vertiges. Aussi n'ai-je pas manqué de le quereller d'importance toute la matinée. Vous n'avez pas d'idée, madame, comme je l'ai grondé ; n'est-il pas vrai, mylord » ?

Elle accompagna cette question d'un sourire expressif.

Mylord Merton. « Vous avez été, comme toujours, la douceur même ».

Lady Louise. « Oh, fi donc ! mylord, cela ne s'appelle pas dire sa pensée : ne sais-je pas que vous me soupçonnez d'être méchante » ?

Mylord Merton. « Non assurément ; comment pouvez-vous avoir de telles idées » ?

Madame Selwyn se levoit pour quitter, quand madame Beaumont lui proposa une promenade au jardin. « Je l'accepterois volontiers, répondit-elle, si je ne craignois pas que miss Anville fût trop fatiguée ».

A ces mots, lady Louise, qui appuyoit la tête sur son bras, se releva pour me

regarder; et après m'avoir examinée avec la curiosité la plus indiscrète, elle reprit sa première posture sans avoir prononcé une parole.

Je dis à madame Beaumont que la promenade ne me gênoit nullement, et je la priai même de permettre que je l'y accompagnasse. Elle y invita aussi lady Louise; mais celle-ci s'en excusa. « Bon Dieu! madame, je ne saurois faire un pas; cette chaleur est tuante, et je suis déjà très-fatiguée: d'ailleurs, je n'aurois pas le temps de m'habiller. Avons-nous du monde aujourd'hui »?

« Personne, à moins que mylord Merton ne veuille rester. — Oui, madame, dit mylord. — Il ne mérite guère qu'on lui fasse l'honneur de l'inviter: vous ne savez pas, madame, le tour qu'il m'a joué. Nous avons rencontré le phaéton de M. Lovel, et mylord s'est avisé de m'engager dans une espèce de course; notre cabriolet fendoit l'air. Je vous ai promis, petit monstre, que je vous en punirois; comptez du moins que vous m'avez mené pour la dernière fois ».

Nous descendîmes, et leur laissâmes tout le loisir de vider leur querelle.

Nous étions à peine entrées dans le jardin, lorsque j'apperçus à quelque

distance mylord Orville, qui descendoit de cheval. Sa vue me rendit tout mon trouble ; cependant je fis un effort pour ne le pas faire paroître ; mon visage ne devoit lui exprimer que du ressentiment. Il s'approcha de nous avec sa politesse ordinaire. Je me détournai pour éviter ce premier abord, et il alloit demander à madame Beaumont des nouvelles de sa sœur, lorsqu'en me reconnoissant il s'écria : « Miss Anville ! » et aussi-tôt il me complimenta, non d'un air vain ou effronté, non de l'air d'un homme qui a des reproches à se faire, mais avec un visage serein, gai, et j'ose dire charmant, avec un sourire gracieux, avec des yeux rayonnans de joie. Nul souvenir fâcheux ne sembloit alarmer sa conscience ; la lettre sembloit oubliée, et dans cette entrevue il n'y eut que moi qui sentis de l'inquiétude.

Ah ! si vous aviez vu, monsieur, avec quelle politesse il se présenta ! avec quelle douceur il me fixa, lorsqu'il me reconnut ! Tout étoit enchanteur en lui, jusqu'au son de sa voix. Il se félicitoit, disoit-il, de sa bonne fortune ; il se flattoit que je ferois quelque sejour à Bristol ; mais il espéroit que je n'y étois pas pour des raisons de santé ; car, dans

ce cas, ajouta-t-il, sa satisfaction se convertiroit en crainte.

Flattée de ces propos, et charmée d'ailleurs de retrouver mylord Orville tel que je l'avois connu autrefois, je n'oubliai pourtant point le ressentiment que je lui devois, ni le sujet qui y avoit donné lieu. Je crois même, monsieur, que si vous eussiez été témoin de ma conduite, elle ne vous auroit point déplu. Je ne quittois point mon air sévère et réservé; mes yeux fuyoient ceux du lord, et je ne lui répondis qu'en peu de mots.

Il est naturel qu'un pareil changement doit l'avoir frappé; et je pense qu'il ne l'aura pas remarqué sans se rappeler, et se repentir en même-temps, des sujets de plainte qu'il m'a donnés, car il est impossible qu'il ait oublié entièrement qu'il m'a offensée.

Je rompis la conversation dès que je pus le faire avec décence, et je fis observer à madame Selwyn que nous serions rendus fort tard chez nous. On rebroussa chemin, et mylord Orville ne dit plus rien. Il aura été surpris de mon empressement à partir, et il ne s'y attendoit sûrement pas. A dire vrai, je regrettois déjà d'avoir reçu ses politesses

d'une manière si froide, quoique d'un autre côté je fusse dans la nécessité de lui montrer un peu d'humeur.

En prenant congé je ne pus m'empêcher de remarquer que mylord Orville étoit devenu tout aussi sérieux que moi ; ses sourires et sa belle-humeur avoient fait place à une gravité vraiment imposante.

« Je crains, dit madame Beaumont, que mademoiselle ne soit pas en état de continuer la marche, sans se reposer auparavant ».

Mylord Orville. « Si un phaéton n'épouvante pas ces dames, et qu'elles veuillent bien se fier à moi, je ferai atteler dans l'instant, et j'aurai l'honneur de les ramener ».

Madame Selwyn. « Vous êtes bien bon, mylord ; mais mon testament n'est pas encore fait, et sans cette précaution je ne risquerai pas de monter en cabriolet avec un jeune homme ».

Madame Beaumont. « Tranquillisez-vous là-dessus, je réponds de la prudence de mylord ».

Madame Selwyn. « Et qu'en pensez-vous, miss Anville » ?

Je répondis que j'aurois préféré d'aller à pied ; — mais voyant combien ce

brusque refus choquoit mylord Orville, je crus devoir ajouter — que je serois fâchée qu'il prît cette peine.

Ce correctif fut d'un grand effet, et le lord, reprenant toute sa gaîté, répéta son offre de si bonne grace et avec tant d'instance, qu'il n'y eut pas moyen de le refuser : depuis ce moment, mon cher monsieur, ma froideur et ma réserve disparurent insensiblement. Ne m'en veuillez point de mal ; j'avois pris la résolution de tenir ferme, je m'en étois fait même une loi ; mais lorsque j'arrangeai ce plan, je ne pensois qu'à la lettre, et je ne pensois pas à mylord Orville. D'ailleurs le ressentiment ne doit-il pas cesser, lorsque l'offense n'existe plus ? Cependant soyez bien sûr, monsieur, que si le lord avoit soutenu son caractère, tel qu'il l'a déployé dans cette détestable lettre, votre Evelina ne se seroit pas dégradée au point de souffrir patiemment des traitemens dont elle auroit eu à rougir devant vous.

Nous nous arrêtâmes dans le jardin jusqu'à ce qu'on vînt nous avertir que la voiture étoit prête. En partant, madame Beaumont invita de nouveau madame Selwyn d'accepter des chambres dans sa maison ; mais les mêmes raisons sub-

sistant toujours, cette offre fut déclinée.

Mylord Orville mena sa chaise fort lentement et avec tant de précaution, qu'il auroit été ridicule d'être inquiet. Je n'entrai pour rien dans la conversation, madame Selwyn eut soin d'y fournir deux personnes. Le lord parla peu, mais son grand sens et sa politesse raffinée donnent à tout ce qu'il dit un assaisonnement délicieux. Madame Selwyn elle même ne put s'empêcher de lui faire compliment de ses procédés honnêtes. « Avouez, mylord, lui dit-elle, lorsque nous fûmes arrivés chez nous; avouez que si quelque personne de votre connoissance vous avoit vu, vous eussiez été bien confus ».

« Je ne vois pas trop pourquoi, madame; à moins que ce ne fût par compassion de l'envie que j'aurois pu leur inspirer ».

« Non, mylord, vous eussiez eu à rougir de ce que, dans ce siècle téméraire, vous soyez seul assez sage pour mener prudemment un cabriolet, tandis que vous aviez des femmes avec vous ».

« Oh! lorsque le cocher a peur lui-même, les dames n'ont rien à craindre de son étourderie; je suis persuadé que

vous n'étiez pas à beaucoup près aussi inquiètes pour votre sûreté que je ne l'ai été pour celle de mon cœur ». Et en même temps il mit pied à terre, nous présenta le bras; et, remontant en chaise, il partit comme un éclair.

Madame Selwyn trouve qu'il doit y avoir de l'erreur dans la naissance de ce jeune homme, et qu'à coup sûr il appartient encore au siècle passé. Il lui paroît beaucoup trop poli pour celui-ci.

Eh bien! ne croyez-vous pas que, dans ces conjonctures, je puisse laisser tomber ma rancune sans risquer d'être blâmée? Vous-même, me désapprouveriez-vous? Ah! si vous aviez vu combien sa conduite étoit respectueuse, vous seriez le premier à me conseiller de ne plus lui vouloir du mal.

LETTRE LXIV.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

Bristol, le 19 septembre.

HIER matin madame Selwyn et moi nous fûmes invitées, *par cartes*, à dîner chez madame Beaumont; nous

acceptâmes, et nous revenons dans ce moment de Clifton-Hill.

Il faut que je commence par vous tracer le caractère de cette dame; je me servirai des pinceaux satiriques de notre amie Selwyn : voici le tableau qu'elle en fait.

Madame Beaumont est à la lettre ce qu'on pourroit appeler *une superstitieuse de cour*. Née d'une famille ancienne et illustre, elle s'est fait un systême particulier de morale; la *naissance* et la *vertu* sont chez elle des termes synonymes. Elle a des qualités louables, mais qui ont leur source plutôt dans sa vanité que dans ses principes; car elle se pique d'être de trop bonne famille pour commettre une action indigne d'elle et des ancêtres dont elle a le rang à soutenir. Par un hasard heureux, elle s'est mis en tête que l'affabilité est de toutes les vertus celle qui fait le plus d'honneur aux gens de qualité; de sorte que ce même orgueil, sur lequel la plupart des grands appuient leur arrogance, est précisément ce qui rend son commerce facile. Mais sa politesse est trop compassée et trop mécanique pour qu'elle puisse faire plaisir. Si elle me témoigne quelques égards, je dois cet honneur à un pur

accident, dont le souvenir ne la flatte peut-être pas trop; j'eus l'occasion un jour de lui céder à Southampton des chambres dont elle avoit besoin, et l'on m'a dit depuis qu'elle n'auroit point accepté ce service, si elle n'avoit pas cru que j'étois noble : je suppose qu'elle fut inconsolable lorsqu'elle découvrit sa méprise; cependant son attention scrupuleuse à garder toute espèce de décorum, l'a engagée à me combler de bontés. Elle se trompe si elle s'imagine que je mets beaucoup de prix à ses honnêtetés; car je suis convaincue que je ne les dois ni à son attachement, ni à la reconnoissance, mais uniquement aux obligations qu'elle a eu le malheur de contracter envers une personne dont le nom ne se trouve pas dans l'almanach de la cour.

Ce portrait est entièrement de madame Selwyn, et vous y reconnoîtrez son penchant invincible pour la satire.

Madame Beaumont nous fit un accueil très-gracieux; mais elle me déconcerta par ses questions sur ma famille. Elle me demanda entr'autres, si j'appartenois aux Anvilles qui résident dans les provinces du nord de l'Angleterre? s'il

n'existoit pas une famille de mon nom dans le Lincolnshire, &c.?

La conversation roula ensuite sur le mariage projeté de mylord Merton. Madame Beaumont en parla avec beaucoup de circonspection, mais ce qu'elle en dit montroit assez qu'elle désapprouve le choix de lady Louise. Mylord Orville est en grande faveur chez elle; elle l'appelle, d'après une expression empruntée des Contes de Marmontel, *un jeune homme comme il y en a peu.*

Cet entretien fut interrompu fort mal-à-propos par M. Lovel. Je suis fâchée de le retrouver à Bristol. Il salua respectueusement madame Beaumont, mais sa politesse ne s'étendit pas jusqu'à nous.

Un moment après parut lady Louise Larpent; ses manières étoient toujours les mêmes; elle salua légèrement la seule madame Beaumont, et ne tarda pas à prendre sa place sur le sofa, d'où elle promena ses grands yeux langoureux dans le salon, sans daigner fixer personne.

M. Lovel s'approcha d'elle à force de courbettes, et lui demanda des nouvelles de sa santé.

« Ah! vous voilà, monsieur, je ne

vous avois pas vu; y a-t-il long-temps que vous êtes ici»?

«Depuis cinq minutes, qui, par votre absence, m'ont déjà duré cinq heures».

«Savez-vous bien que je suis très-fâchée contre vous, et que je ne vous parlerai pas de toute la journée»?

«Le ciel me préserve que vous poussiez votre ressentiment aussi loin; dans une telle situation, une journée seroit pour moi un siècle. Mais en quoi ai-je donc eu le malheur de vous déplaire»?

«Oh! vous m'avez fait mourir de frayeur l'autre jour. Comment avez-vous osé être assez cruel pour courir contre le cabriolet de mylord Merton»?

«Sur mon honneur, madame, vous me faites injure. Je ne fus pas le maître de retenir mes chevaux, et j'ai souffert plus que vous, par la seule idée de vous alarmer».

Mylord Merton entra dans ce moment, et s'avançant vers sa future, il lui demanda d'un ton fort nonchalant comment elle se portoit?

«Mal, répondit lady Louise, j'ai été assommée de maux de tête toute la matinée».

«J'en suis au désespoir; mais vous devriez consulter un médecin, madame».

«Je suis excédée des consultes. M. Ridgeway est venu me voir encore tantôt, mais ses remèdes ne sont bons à rien. Personne ne sait ce qui me manque, et en attendant je dessèche de langueur».

«Vous êtes, madame, d'une constitution très-délicate», dit M. Lovel.

«Oui, certes, je suis tout *nerf*».

«Je suis bien aise du moins que vous n'ayez pas été ce matin à la promenade. Coverley m'a fait trotter encore en furieux, il a une couple de chevaux des plus fringans qu'on puisse trouver».

«Et pourquoi ne nous avoir pas amené M. Coverley? c'est un drôle de corps que j'aime prodigieusement».

«Il devoit être ici avant moi, et je suppose qu'il ne se fera pas long-temps attendre». Au milieu de cette frivole conversation, mylord Orville entra dans la salle. Comme il se distinguoit de ceux qui étoient arrivés avant lui! comme il les effaçoit tous! Après avoir rendu ses devoirs à madame Beaumont et à madame Selwyn, il vint me joindre.

«J'espère, me dit-il, que les fatigues de lundi matin n'ont point incommodé miss Anville» : puis, se tournant vers lady Louise, qui parut surprise de ce que son frère m'adressoit la parole, il

ajouta : « Vous permettrez, ma sœur, que je vous présente miss Anville ».

Lady Louise fit semblant de se lever de son sofa, et me dit froidement qu'elle seroit charmée d'avoir l'honneur de faire ma connoissance, et aussi-tôt elle chûchota quelques mots à l'oreille de mylord Merton. Quant à moi, je fus également confuse, et de la politesse inattendue de mylord Orville, et de la manière désobligeante dont sa sœur y répondit. — Quel contraste ! et comment ne l'apperçoit-elle pas, puisque tout le monde admire les manières aisées et polies de son frère !

La conduite de lady Louise l'avoit choqué ; il la quitta sans lui parler, et il continua à m'entretenir jusqu'à ce qu'on avertît que le dîner étoit servi. Ne devois-je pas lui tenir compte de son attention ? Oui, sans doute, et tous mes projets de vengeance furent oubliés.

A l'instant où nous allions nous mettre à table, M. Coverley survint encore : il fit, tout d'une haleine, un millier d'excuses de ce qu'il arrivoit si tard, et il allégua pour raison un petit accident. Il avoit eu le malheur de renverser et de briser son phaéton. A ce récit, lady Louise jeta un grand cri, et protesta

que de sa vie elle ne monteroit plus en chaise.

Mylord Merton. « Ce n'est du moins pas à Coverley qu'il faudroit vous confier, car il ne sait pas mener. »

M. Coverley. « Je gage mille guinées que je vous tiens tête quand vous voudrez ».

Mylord Merton. « Va ! fixez le jour, et nous choisirons nos juges ».

M. Coverley. « Le plutôt sera le mieux; demain, si cela vous fait plaisir, pourvu que mon cabriolet puisse être réparé dans cet intervalle ».

Madame Selwyn. « Voilà une entreprise digne d'occuper des gens de qualité, qui ne savent que faire de leur temps ».

Lady Louise. « Vous m'inquiétez, messieurs, avec vos propos ».

Madame Beaumont. « Tranquillisez-vous, lady; ils y penseront une seconde fois, jusqu'ici ils plaisantent ».

Lady Louise. « La seule idée d'un tel projet me fait frissonner; j'en tremble de peur, et j'ai perdu tout mon appétit ».

Mylord Orville. « Laissons donc là cette matière, et parlons d'autre chose ».

Lady Louise. « Pardonnez, mon frère, je ne lâche pas prise avant que mylord

m'ait promis qu'il renoncera à cette partie ; c'est le seul moyen de m'épargner une bonne maladie ».

Mylord Orville. « Il ne sera pas si difficile d'ajuster ce différend ; et si ces messieurs ne sont pas d'humeur à se désister de leur gageure, ils peuvent la faire dépendre de quelque autre entreprise moins dangereuse. C'est une complaisance qu'ils doivent aux dames ».

Cette proposition fut généralement appuyée, et mylord Merton, aussi bien que M. Coverley, y acquiescèrent : on convint que ce débat seroit finalement ajusté après le dîné.

« Me voilà de nouveau, reprit madame Selwyn, brouillée avec les phaétons, quoique mylord Orville m'en ait presque fait revenir le goût ».

« Mylord Orville ! s'écria M. Coverley : eh, bon Dieu ! il est plus prudent, plus timide qu'une vieille femme ; je me fais fort de devancer son phaéton avec une charrette ».

Cette turlupinade divertit d'autant plus la société, que M. Coverley y joue le rôle de plaisant.

« Peut-être, repartit madame Selwyn, M. Coverley ignore-t-il pour quelle raison mylord Orville est si prudent ».

« Pas, que je sache : seroit-il permis de savoir cette raison particulière » ?

« Volontiers, et elle vous paroîtra en effet très-particulière ; c'est que les amis du lord Orville sont jaloux de le conserver encore ».

Celui-ci remercia madame Selwyn de ce compliment ; mais M. Coverley n'en parut pas satisfait. « Point de tricherie, s'écria-t-il en s'adressant à mylord Merton. Vous avez déjà cherché l'autre jour à me mettre madame à dos ; auriez-vous réussi à me rendre ce service aujourd'hui » ?

« Je vous félicite de tout mon cœur de la préférence, dit lord Merton ».

La conversation tomba ensuite sur la bonne chère, et ce sujet fut discuté à fond avec la plus grande sagacité. Si mylord Merton, MM. Lovel et Coverley, ne m'avoient pas été connus par leurs titres, je les aurois pris certainement pour des cuisiniers de profession, tant ils étalèrent d'érudition dans un art qui doit avoir absorbé une grande partie de leurs études, à en juger par les progrès qu'ils y ont faits. Il seroit difficile de décider si ces messieurs appartiennent à la classe des gloutons ou des épicuriens, car ils sont également gourmands et voraces, et

ils savent vider indifféremment tous les plats. Leurs propos m'ennuyèrent beaucoup; mylord Orville n'en fut pas moins dégoûté, et je compris aisément à son maintien que nos sentimens étoient parfaitement d'accord sur cet article.

Après le dîné, les dames se retirèrent dans l'appartement de madame Beaumont, où nous passâmes une heure assez triste : notre hôtesse étoit sérieuse, madame Selwyn ne se donna pas la peine de parler, et lady Louise avoit des vapeurs qu'elle nous communiqua à toutes, jusqu'à ce que nos cavaliers vinrent nous joindre et nous rapporter un peu de gaîté.

Instruite par une ancienne expression de M. Lovel, que je suis une *fille de rien*, j'eus la modestie de me retirer dans une croisée, pour n'être à charge à personne. Mylord Merton, M. Coverley et M. Lovel passèrent plusieurs fois devant moi sans faire semblant de me voir; tous leurs soins furent réservés pour lady Louise, qu'ils ne quittèrent pas d'un instant. J'étois piquée sur-tout de l'incivilité de M. Lovel, que je pouvois compter au nombre de mes connoissances; il est vrai qu'il me déplaît souverainement par sa fatuité, mais l'air

de mépris dont il me traitoit, ne laissa pas que de me faire de la peine. Il est si dur d'être *méprisé*, même par des gens qui nous sont indifférens ! D'un autre côté, je fus bien aise d'échapper à mylord Merton ; la moindre attention de sa part m'auroit attiré la colère de lady Louise. Quant à M. Coverley, je l'abandonnois volontiers à lui-même ; un tel personnage n'est pas fait pour inspirer le moindre intérêt ; mais relativement à l'ensemble de cette société, je me trouvois un peu humiliée du rôle subalterne que j'y jouois.

J'eus lieu de me féliciter du retour de mylord Orville qui s'étoit absenté : me voyant ainsi isolée, il n'eut rien de plus pressé que de m'adresser la parole ; il approcha même une chaise, et demeura à côté de moi.

Il s'informa particulièrement de ma santé, et si les eaux de Bristol me faisoient du bien. « Je ne pensois pas, ajouta-t-il, en vous quittant à Londres, qu'une indisposition vous amèneroit sitôt ici. Je ne devrois pas me réjouir de vous avoir revue ; — mais que voulez-vous, madame, pourrois-je m'en empêcher » ?

Ensuite il me demanda des nouvelles

de la famille Mirvan, et il fit sur-tout l'éloge de madame Mirvan, à qui il rend toute la justice qui lui est due. Elle est, dit-il, d'un commerce doux et aimable, un vrai modèle de femme.

« Et sa fille, repris-je, est, à tous égards, digne d'une telle mère; je ne saurois mieux la louer ».

« J'en suis ravi, elles sont dignes de briller l'une par l'autre ».

Mylord Orville commença aussi à me parler des beautés des environs de Clifton; mais nous fûmes interrompus par les nouveaux débats qu'excitoit l'affaire du pari. Les deux champions n'étoient pas d'accord sur le genre de combat qui devoit décider la querelle. Mylord Orville proposa qu'on le fixât à la pluralité des voix; et aussi-tôt on les recueillit. Madame Selwyn fut d'avis que le prix devoit être adjugé à celui qui réciteroit la plus longue ode d'Horace; madame Beaumont se déclara pour celui qui feroit la révérence la plus élégante, et moi j'accordai la palme à celui qui seroit le plus heureux à faire un impromptu. Lady Louise ne jugea pas à propos de donner son suffrage, et on fut obligé de s'en passer. M. Lovel trouva qu'il seroit plus court de terminer l'affaire en tirant à la

courte-paille. Cette idée me parut plate et absurde; mais j'ai su depuis que les plus fortes gageures se décident actuellement à Londres de la même manière. Quelle pitié! ne diroit-on pas que les richesses ne sont d'aucune utilité réelle, puisque ceux qui les possèdent en font un usage aussi vil?

Il nous restoit encore à écouter l'opinion de mylord Orville, et la curiosité avec laquelle on l'attendit, montra le cas qu'on en faisoit. Voici de quelle manière il prononça, à la grande surprise de toute la société : « Il faudroit, dit-il, que le gagnant partageât son butin avec un honnête homme nécessiteux : qu'on en produise un de chaque côté, et le prix retombera à celui qui, au jugement de deux arbitres, aura fait le meilleur choix ».

Cet arrêt ferma la bouche à tout le monde, et je crois qu'il n'y eut personne qui ne fût honteux d'avoir suivi un projet dont l'extravagance étoit manifeste. Pour moi, je fus touchée de la noblesse des sentimens de mylord Orville : son jugement étoit une belle leçon pour les jeunes prodigues qui avoient mis cette gageure sur le tapis.

Il y eut un moment de silence et de réflexion

réflexion, et ce fut M. Coverley qui l'interrompit. Il trouva que mylord Orville avoit toujours une singulière façon d'envisager les choses. L'incorrigible lord Merton ajouta que si on goûtoit ce plan, il proposeroit son gros suisse pour être de moitié avec lui. Enfin on renonça à la partie, ou du moins on la remit à une autre occasion.

La conversation prit ensuite une tournure différente, mais je ne m'en occupai guère, mylord Orville ayant renoué la nôtre : « D'où vient, miss Anville, que vous êtes si pensive » ?

« Je suis fâchée, mylord, d'être du nombre de ceux qui ont encouru votre censure ».

« Ma censure ! vous m'étonnez, madame ».

« Oui, mylord, et j'ai honte de la mériter ; j'ai donné ma voix comme une étourdie, et la vôtre me prouve qu'il auroit été bien plus louable de la tourner au profit de l'humanité ».

« Vous prenez la chose au sérieux, et je serois presque tenté de croire que votre réflexion enveloppe un reproche de ma propre conduite ».

« Comment donc, mylord » ?

« En effet, qui de nous deux auroit

tort, celui qui saisit à propos l'esprit de la société, ou bien l'autre qui y prend un ton déplacé»?

«On vous rend plus de justice, mylord».

« Au fond, je me flatte que mon opinion, madame, ne différoit pas de la vôtre; seulement, vous vous êtes prêtée à la gaîté qui prévaloit dans la compagnie, et j'aurois mauvaise grace d'en être formalisé, puisqu'au contraire je suis persuadé que mon sérieux y étoit de trop; d'ailleurs, je ne me le serois point permis, si mes liaisons actuelles avec mylord Merton ne m'autorisoient à le veiller de près».

Ce compliment me réconcilia avec moi-même, et mylord Orville continua à m'entretenir jusqu'à ce qu'on m'annonça le carrosse de madame Selwyn: je partis avec elle.

Chemin faisant, cette dame me surprit beaucoup en me demandant si je croyois ma santé assez bien rétablie pour suspendre ma cure, madame Beaumont l'ayant sollicitée avec instance de passer une huitaine de jours à Clifton? Cette pauvre femme, ajouta-t-elle, est si pressée de s'acquitter en plein de sa dette, que je suis tentée d'accepter sa

proposition, ne fût-ce que par compassion. D'ailleurs, on est toujours sûr de trouver du monde chez elle; et tant de sots et de fats qui s'y assemblent fournissent du moins matière à railler; cela m'amuse.

L'état actuel de ma santé ne m'astreignant plus au voisinage de la fontaine, je fus dans la nécessité de me soumettre à la volonté de madame Selwyn, et dès demain nous comptons nous établir à Clifton-Hill.

Cet arrangement ne me convient pas trop, et quoique je sois sensible aux attentions obligeantes de mylord Orville, il m'en coûtera pourtant de vivre avec tant d'autres créatures qui se croient autorisées à me traiter avec l'indifférence la plus marquée. D'ailleurs, il est possible que je doive les politesses du lord à une généreuse pitié que lui inspire ma situation actuelle; et qui sait s'il tiendra bon pendant toute une semaine!

Depuis mon départ de Berry-Hill, j'ai souvent desiré d'avoir madame Mirvan avec moi. Ce n'est pas que j'aie à me plaindre de madame Selwyn; elle a des égards pour moi, et nous sommes ensemble sur un pied familier. J'avoue cependant qu'avec un petit effort elle

pourroit m'être quelquefois plus utile, sur-tout en société; mais elle y est ordinairement trop occupée d'elle-même, pour penser à moi, ou pour chercher à me mettre en avant. N'allez pas croire au reste, monsieur, que mon intention soit de blâmer madame Selwyn; ce seroit mal reconnoître l'amitié qu'elle a pour moi.

Allons! il faut prendre son parti; mais j'éprouve tous les jours que sans naissance et sans fortune on réussit difficilement à se faire remarquer.

LETTRE LXV.

*Suite de la lettre d'*ÉVELINA.

Clifton-Hill, le 20 septembre.

ME voici, mon cher monsieur, logée sous le même toit avec mylord Orville; sans cette dernière circonstance ma situation seroit des plus fâcheuses, et vous en conviendrez lorsque je vous aurai dit sur quel mauvais pied je vis ici.

Madame Selwyn m'a demandé aujourd'hui depuis quand j'étois liée avec ce

maître fat de Lovel. Je lui ai raconté de quelle manière j'avais fait sa connoissance. Elle m'a dit alors que dans ce cas elle n'étoit pas surprise de ce qu'il me portoit rancune; qu'hier, pendant que je m'entretenois avec mylord Orville, lady Louise s'étant informée qui j'étois, il lui avoit répondu qu'il n'en étoit pas trop sûr lui-même; que tout ce qu'il savoit, c'est que je paroissois être une *demoiselle de compagnie;* que j'avois fait une première apparition à Londres au printemps passé, à la suite de miss Mirvan, jeune dame de la province de Kent.

Il est dur, monsieur, d'être en butte aux insinuations impertinentes d'un homme qui cherche à me rendre toutes sortes de mauvais services. L'épithète de *demoiselle de compagnie* achèvera de me mettre en considération chez lady Louise. Madame Selwyn me conseilla *de faire ma cour* à M. Lovel: « Cet homme, dit-elle, quoique méchant, est à la mode, et peut vous faire du tort dans le grand monde ». — Et que m'importe! je me détesterois si j'étois capable d'une pareille bassesse; pourrois-je flatter celui que je méprise?

Madame Beaumont nous a reçues avec

beaucoup de politesse, et mylord Orville en particulier n'a rien oublié pour nous faire l'accueil le plus gracieux. Lady Louise, au contraire, ne s'est mise en frais de rien, selon sa coutume.

Nous avons eu du monde presque toute la journée, et je me suis assez bien amusée. On a fait la partie après le thé; mylord Orville qui n'aime pas les cartes, et moi qui ne les connois pas, nous n'avons pas joué; j'en ai été dédommagée par une conversation agréable.

Je commence à remarquer que je ne suis plus avec lui aussi timide que je l'étois autrefois; son honnêteté et sa douceur me rendent insensiblement ma gaîté naturelle, et quand il me parle à présent, je ne me sens pas plus gênée qu'il ne l'est lui-même : ce qui me donne sur-tout cette assurance, c'est la persuasion que j'ai de n'avoir rien perdu dans son esprit; ses yeux me disent même que j'y ai gagné.

Il m'a dit qu'à sa grande satisfaction, l'affaire de la gageure venoit enfin d'être décidée; les parieurs sont convenus de baisser la somme jusqu'à cent guinées, et le prix sera disputé dans une course entre deux vieilles femmes âgées pour

le moins de quatre-vingts ans, mais bien portantes d'ailleurs.

Je témoignai au lord mon étonnement de cette fureur de dépenser des sommes considérables d'une manière si frivole : « Hélas ! madame, si vous aviez une plus grande pratique du monde, vous sauriez que l'habitude l'emporte presque toujours sur la raison ; il suffit qu'une folie soit à la mode pour qu'elle passe impunément : l'esprit s'accoutume peu à peu aux absurdités les plus révoltantes, si elles sont souvent répétées ».

« J'espérois que la proposition généreuse que vous fîtes hier auroit produit un meilleur effet ».

« Oh! je ne m'y attendois pas, et qui sait même si, en récompense de mon conseil, je ne serai pas chansonné encore par M. Coverley. En attendant, je suis bien aise de lui avoir dit rondement mon sentiment ; je hais trop ces sortes de gageures pour ne pas les combattre » ?

Mylord Orville m'ayant donné la main pour me conduire à table, sa sœur lui dit qu'elle avoit cru qu'il soupoit en ville. Il lui répondit, en me regardant poliment, qu'il avoit d'autres engagemens, et il resta avec nous.

23 septembre.

J'ai passé trois beaux jours qui ne m'ont rien laissé à desirer, si j'en excepté, monsieur, la satisfaction de vivre avec vous. Mon séjour à Clifton-Hill est beaucoup plus agréable que je n'osois l'espérer. Mylord Orville m'honore toujours d'une attention non-interrompue, et c'est son bon cœur seul qui la lui dicte, sans que le caprice ou l'orgueil y soient mêlés pour quelque chose. C'est, sans doute, à l'abandon total auquel me condamne tout le reste de notre société, que je dois cette complaisance soutenue, et par cette raison j'y compte pour aussi-long-temps que j'en aurai besoin. Non-seulement je suis mieux à mon aise en présence du lord, mais même je deviens gaie avec lui : tel est l'effet de la vraie politesse ; elle bannit toute gêne et toute contrainte. A la promenade, c'est lui qui m'accompagne et qui me donne le bras. Quelquefois nous nous occupons d'une lecture, et alors il me fait remarquer les endroits les plus saillans, consulte mon opinion et me fait part de la sienne. A table, il est assis à côté de moi, et, graces à une infinité de petits égards qu'il a pour moi, j'ou-

blie la supériorité que s'arroge le reste des convives. Enfin ces quatre jours que j'ai passés avec lui dans la même maison, ont établi entre nous un certain degré d'intimité sociale, qui n'auroit peut-être jamais existé si j'avois continué de voir mylord Orville sur le pied d'une connoissance ordinaire. Madame Selwyn, la seule amie que j'aie ici, est trop jalouse de briller dans la conversation, pour que ses soins puissent s'étendre jusqu'à moi; le lord me considère donc comme une étrangère délaissée, qui a droit de prétendre à son appui et à ses bons offices; et s'il lui est arrivé de prendre de moi une idée défavorable, je crois maintenant avoir réussi à l'effacer entièrement. Il se peut que je me flatte; mais son air content, ses attentions, son desir de m'obliger, tout concourt à me persuader que je ne me trompe point. En un mot, ces quatre jours heureux sont faits pour réparer des mois de souci et d'inquiétude.

LETTRE LXVI.

*Continuation de la lettre d'*EVELINA.

Clifton-Hill, le 24 septembre.

Je suis descendue aujourd'hui de bonne heure, et comme on déjeûne tard ici, j'ai eu le loisir de faire ma promenade du matin, selon l'ancienne coutume que j'ai contractée à Berry-Hill. Je traversai le jardin et je n'eus pas plutôt fermé la porte derrière moi, que je vis un homme dont je crus reconnoître la physionomie, et en effet c'étoit l'infortuné M. Macartney. Surprise de cette rencontre, je m'arrêtai pour lui laisser le temps de me joindre; il étoit encore en habit de deuil, mais sa santé paroît avoir gagné le dessus, quoique je lui aie trouvé cet air mélancolique qui me frappa la première fois que je le vis.

Il me dit qu'il n'étoit arrivé que depuis hier à Bristol, qu'il n'avoit eu rien de plus pressé que de me rendre ses devoirs.

«Saviez-vous donc que j'étois à Clifton»?

«Oui, madame, je viens de Berry-Hill, où j'ai appris la fâcheuse nouvelle

que votre santé vous avoit obligée d'aller aux eaux».

« Et qui peut vous engager, monsieur, à prendre tant de peine »?

« Oh! madame, y a-t-il une peine qui puisse égaler le desir que j'avois de venir vous faire mes remercîmens »?

Je m'informai ensuite de madame Duval et de la famille de Snow-Hill; il me dit qu'il les avoit laissés bien portans, et que madame Duval se proposoit de retourner bientôt à Paris. Je félicitai aussi M. Macartney sur l'amélioration visible de sa santé: « C'est vous, madame, me répondit-il, qui devez vous en faire compliment; car si j'existe encore, j'en suis redevable à vos seules bontés». Il ajouta que ses affaires étoient à présent sur un meilleur pied, et qu'il espéroit qu'à l'aide du temps et de la raison, il parviendroit à supporter son sort avec plus de résignation. « L'intérêt généreux, poursuivit-il, que vous avez pris à mon affliction, m'étoit garant que vous apprendriez avec quelque plaisir le changement de ma situation: il est juste que vous en soyez instruite. Peu après votre départ je reçus des nouvelles de Paris; mon ami quitta cette capitale d'abord après la réception de ma lettre, et vola vers moi

pour me consoler et pour m'assister. J'ai accepté ses secours ; oui, j'ai été capable de cet effort, et mon premier devoir est de m'acquitter envers celle qui, par ses bienfaits, m'a soutenu dans le malheur. Voici, madame (et il me présenta un rouleau de papier), voici la seule partie de mes obligations qui puisse être acquittée ; je vous en ai de plus essentielles, mais elles ne peuvent être payées que par ma reconnoissance, et à ce prix je consens volontiers à rester votre débiteur pour toute la vie».

Je lui témoignai combien je prenois de part à ce retour de sa fortune ; mais je le priai en même temps de me laisser le plaisir d'être de ses amies, et de me dispenser par conséquent de recevoir le remboursement de mes avances, avant que ses affaires fussent entièrement rétablies.

Pendant que nous discutions ce point, j'entendis la voix de mylord Orville, qui demanda au jardinier s'il ne m'avoit pas vue ? J'ouvris la porte, et le lord, étonné de me trouver là, me dit avec une espèce de vivacité : « Êtes-vous sortie seule, miss Anville ? Le déjeûné est servi depuis long-temps, et on vous a cherchée de tous côtés dans le jardin».

« Vous êtes bien bon, mylord ; mais

j'espère qu'on ne m'a point attenduè».

« Comment, madame, croyez-vous qu'on puisse déjeûner à son aise, quand on craint que vous vous soyez enfuie; mais venez, de grace, on croiroit sans cela que vous m'avez fait déserter aussi par attraction ».

« Je suis à vous dans l'instant ». Puis me tournant vers M. Macartney, je lui souhaitai le bonjour.

Il me suivit son rouleau à la main: « Non, lui dis-je, ce sera pour une autre fois ».

« Pourrai-je donc avoir l'honneur de vous revoir encore »?

Je n'osai pas inviter un étranger chez madame Beaumont, et je n'eus pas non plus assez de présence d'esprit pour lui faire mes excuses; ainsi ne sachant comment le refuser, je lui proposai que s'il se promenoit demain de ce côté à la même heure, je pourrois bien l'y rencontrer.

M. Macartney nous ayant quittés, j'observai que mylord Orville changeoit de visage; il ne m'offrit point son bras, et marchoit tristement à côté de moi sans parler. Je me doutai d'abord de ce qui pouvoit avoir donné lieu à une altération aussi subite : auroit-il pris ombrage, me disois-je, de cet entretien matineux? quoi! s'il s'imaginoit que cette

entrevue d'aujourd'hui étoit concertée; et que c'est dans ce dessein que je suis sortie de si bonne heure? Tourmentée par cette idée; je résolus de me prévaloir de la liberté à laquelle ses procédés obligeans m'ont accoutumée depuis que je loge ici; et comme il affectoit de ne pas me faire la moindre question sur cette aventure, je cherchai la première à amener une explication, en lui demandant hardiment s'il n'étoit pas surpris de m'avoir trouvée en conversation avec un étranger.

« Avec un étranger, répondit-il; seroit-il possible que cet homme vous fût inconnu »!

« Pas absolument, — si vous voulez; — seulement il se pourroit.... ».

« Pardonnez, je ne croirai jamais que miss Anville soit capable d'accorder un rendez-vous à un inconnu ».

« Que dites-vous là, mylord »?

« Il me semble du moins, si j'ai bien entendu, qu'il en étoit question ».

Cette parole me confondit, et je n'avois plus le courage d'achever ma justification: cependant mon silence n'auroit fait qu'augmenter ses soupçons, qu'il m'importoit trop d'écarter. Je repris donc: « En effet, mylord, vous êtes dans l'er-

reur; M. Macartney est en relation avec moi, — et je n'ai pu m'empêcher de le voir: —mais mon intention n'étoit pas...». — Je demeurai court une seconde fois.

« En vérité, je suis fâché, madame, de ce que, sans le vouloir, j'ai commis une indiscrétion. Si j'avois su que vous fussiez en affaires, je ne vous aurois pas suivie; je m'imaginois bonnement que vous étiez sortie pour prendre l'air ».

« Aussi, étoit-ce-là mon plan, et cette rencontre avec M. Macartney, est absolument l'ouvrage du hasard. Cela est si vrai, que je me passerai de le revoir demain, si vous me le conseillez ».

« Je n'ai point de conseil à donner là-dessus, et miss Anville doit savoir mieux que personne ce qu'il lui convient de faire : elle auroit tort de s'en rapporter, sur un point ausssi délicat, à l'arbitrage d'un tiers, qui n'est pas au fait de ses liaisons avec cet étranger ».

« Vous pourriez les connoître de plus près, mylord, si ce n'étoit pas abuser de votre attention ».

« J'ai toujours admiré la douceur de votre caractère; et l'offre que vous me faites de vouloir bien m'initier dans vos secrets, m'honore trop pour que je ne l'accepte pas avec empressement ».

Dans ce moment même, madame Selwyn ouvrit la porte du salon, et il fallut mettre fin à notre conversation. On me railla un peu sur mon goût pour les promenades solitaires; mais il ne fut pas question de ma longue absence.

Je me flattois que je pourrois reprendre mes confidences après le déjeûné; mais nous fûmes interrompus par une visite de MM. Merton et Coverley, toujours fort intrigués l'un et l'autre de leur course de vieilles. Ils sont venus demander à madame Beaumont son jardin pour leur servir de champ clos: elle y a consenti, et ce spectacle singulier se donnera mardi prochain.

Nous avons été importunés par d'autres visites, et, dans toute la matinée, il ne m'est pas resté un quart-d'heure pour m'expliquer avec mylord Orville. J'en étois d'autant plus fâchée, que je le savois engagé en ville pour ce soir: ainsi, ne voyant point d'apparence de pouvoir lui parler avant le moment fixé du rendez-vous, je me décidai, plutôt que d'encourir sa censure, à manquer de parole à M. Macartney.

Mais, en pesant la situation du pauvre Ecossais, ses malheurs, sa tristesse, et sur-tout l'idée qu'il a de ce qu'il appelle

ses obligations envers moi, je ne pus me résoudre à violer ma promesse, de peur de lui donner une marque de mépris; car tout homme qui languit dans la misère, n'est que trop enclin à soupçonner qu'il inspire ce sentiment. Un billet me parut propre à me tirer d'embarras et à sauver ma délicatesse. Voici les lignes que j'écrivis à M. Macartney, et que je lui fis tenir par le domestique de madame Selwyn :

« MONSIEUR,

» Il m'est survenu des empêchemens qui dérangent ma promenade de demain matin. Ne vous donnez donc pas la peine de venir me trouver à Clifton; mais n'oubliez pas que je compte encore sur le plaisir de vous revoir avant que vous quittiez Bristol.

» Je suis, monsieur,

Votre très-humble servante,

ÉVELINA ANVILLE ».

Je recommandai au domestique de rendre cette lettre en mains propres, et je rentrai.

Les visites s'étant retirées, et les dames

étant allées faire leur toilette, je me trouvai seule avec mylord Orville; dès qu'il vit que je me préparois à suivre madame Selwyn, il me retint en disant: « Miss Anville excusera-t-elle mon impatience, si je lui rappelle la promesse qu'elle a eu la bonté de me faire ce matin »?

Avant que j'eusse le temps de répondre, les domestiques entrèrent pour couvrir la table. Mylord Orville se retira dans une croisée; et pendant que je me consultois sur les ouvertures qu'il me demandoit, je m'arrêtai à l'idée que je n'avois aucun droit de révéler les secrets de M. Macartney : il étoit clair qu'en me justifiant d'une imprudence, j'allois en commettre une seconde.

Pour ne point agir avec trop de précipitation, je crus qu'il ne me restoit d'autre parti à prendre que de quitter la chambre : j'alléguai donc pour prétexte les soins de la toilette, et je sortis brusquement. Ma retraite aura peut-être déplu à mylord Orville; mais que devois-je faire? Le hasard veut toujours que je me trouve dans des situations si neuves, les moindres difficultés me paroissent d'abord si embarrassantes, qu'en vérité je sais rarement quelle conduite tenir.

Nous nous étions assemblés vers l'heure du dîner, quand le valet de madame Selwyn vint me rapporter ma lettre, en m'annonçant qu'il n'avoit pu découvrir M. Macartney, mais que les facteurs de la poste lui avoient promis de me l'envoyer dès qu'ils le trouveroient.

J'étois confuse de la publicité de ce message; mylord Orville me fixa avec attention, et son regard significatif n'étoit guère propre à me tranquilliser. Il ne me dit rien à table, et moi-même je n'eus pas le courage de parler. Je me levai dès que je le pus, et j'allai m'enfermer dans ma chambre : madame Selwyn m'y suivit, et à force de questions, elle parvint à savoir tous les détails de mes liaisons avec M. Macartney. Cet aveu étoit nécessaire pour excuser la lettre; mais mon récit n'obtint point l'approbation de madame Selwyn. Elle traita cette affaire de romanesque, et jugea le pauvre Macartney avec la dernière rigueur; à l'en croire, cet homme n'est qu'un aventurier et un imposteur.

Je ne sais plus où j'en suis, et je me perds dans ces réflexions. Comment m'y prendrai-je pour satisfaire mylord Orville? Ne seroit-ce pas une lâcheté, une trahison, de divulguer l'histoire des mal-

heurs de M. Macartney ? Il s'est fié à moi, il compte sur ma discrétion ; il m'a recommandé le secret comme une chose sacrée ! — Mais, d'un autre côté, comment écarter les soupçons de mylord Orville ? comment pallier ces entrevues, qui, à ses yeux, ont tout l'air d'un mystère, d'une intrigue peut-être ? Il est devenu sérieux : j'ai promis de le satisfaire. — Voilà des motifs qui m'autorisent suffisamment à lui accorder la confiance qu'il attend de moi.

Verrai-je ensuite, ou non, M. Macartney demain matin ? c'est une autre question que je n'ai pas l'esprit de résoudre. Que ne puis-je, monsieur, vous demander vos directions, et m'épargner ainsi des faux pas ?

Mais non, — je ne trahirai point monsieur Macartney, je ne manquerai point à ce que je lui dois : mon honneur y est intéressé, et je tiendrai ferme. Sans doute que je serois bien-aise si je pouvois contenter mylord Orville ; mais cette complaisance ne s'accorderoit pas avec le repos de ma conscience. Je suis sûre, monsieur, que j'aurai votre suffrage, j'y attache le plus grand prix, et je laisse ensuite au temps le soin de me justifier.

Me voici plus tranquille, plus d'ac-

cord avec moi-même ; mais je ne finirai pas encore ma lettre avant que tout ceci soit tiré au clair.

Le 25 septembre.

Je me suis levée de grand matin, et après avoir ruminé différens plans, après avoir été long-temps en suspens si je verrois M. Macartney, ou si je lui manquerois de parole, j'ai arrêté enfin que je serois exacte au rendez-vous, mais qu'en même temps cette entrevue seroit aussi courte que possible, et décidément la dernière.

Tel fut le résultat de mes délibérations ; mais je n'étois pas encore sûre de mon fait, et je ne traversai le jardin qu'en tremblant. Jugez de mon émotion, lorsqu'en ouvrant la porte le premier objet qui frappa ma vue fut mylord Orville. Il étoit décontenancé lui-même, et il me dit en balbutiant : « Pardonnez, madame, — je ne m'attendois pas, — je ne pouvois pas m'imaginer — que je vous rencontrerois ici d'aussi bonne heure ; — si je m'en étois douté, je n'y serois point venu ». Et, après m'avoir saluée fort à la hâte, il passa outre.

Sans savoir ce que je faisois, je voulus

le rappeler; le mot de mylord m'échappa même involontairement : il se retourna, et me demanda si je desirois de lui parler ? Je ne pus lui répondre ; j'étois comme suffoquée, et je ne me soutenois qu'en m'appuyant contre la porte du jardin.

Mylord Orville reprit bientôt toute sa dignité. « Je conviens, me dit-il, que j'ai tort de me trouver ici dans ce moment : j'aurois de la peine à me disculper, je sais que vous êtes en droit de m'accuser d'une curiosité indiscrète ; il ne me reste qu'à vous faire mes excuses et à me retirer ». Il disparut, en effet, comme un éclair.

Je demeurai immobile comme une statue. Mon premier mouvement fut de faire un aveu formel à mylord Orville de tout ce que ma conduite sembloit avoir de mystérieux : mais j'abandonnai aussitôt ce projet ; quelque flatteur qu'il fût pour ma vanité, un plus noble orgueil m'inspira la résolution de garder religieusement le secret de M. Macartney ; je me décidai même à éviter toute explication, à moins que je n'en fusse pressée singulièrement.

Mylord Orville avoit repris le chemin de la maison : avant que d'entrer, il se

tourna encore de mon côté ; mais s'étant apperçu que je le suivois des yeux, il ferma la porte, et je ne le vis plus.

Convenez, mon cher monsieur, que j'étois là dans une situation désagréable : être soupçonnée par mylord Orville de menées secrètes ! cette idée me déchiroit le cœur. Je n'étois pas dans une assiette à attendre M. Macartney, et tout aussi peu disposée à garder mon poste, pour ainsi dire, sous les yeux du lord. Il fallut donc penser à revenir sur mes pas, et je me traînai lentement le long d'une allée. Je suppose qu'Orville me vit arriver des fenêtres du salon : il courut vers moi, et, en m'offrant son bras, il me demanda si j'étois indisposée.

Je lui répondis par un *non*, prononcé avec toute la fermeté dont j'étois capable : je ne laissai pas d'être sensible à son attention ; je ne m'y étois point attendue.

« Mais du moins vous accepterez mon bras ; — oui, madame, vous ne sauriez vous en dispenser ; — j'aurai l'honneur de vous accompagner ». Et sans autres cérémonies, il s'empara de ma main ; je dirai presque par force. J'étois trop surprise, et trop peu accoutumée à des instances aussi pressantes de la part de

mylord Orville pour lui résister, et nous retournâmes ensemble au logis. Il insista pour que je prisse un verre d'eau; mais je le remerciai, et je l'assurai que je me trouvois parfaitement bien.

J'étois décidée à ne point me départir du systême que j'avois adopté la veille, ainsi il n'étoit plus question de compromettre monsieur Macartney; mais il m'importoit également de me rétablir dans l'esprit de mylord Orville, et son silence, son air pensif me décourageoient.

Ma situation devenoit toujours plus pénible, et je compris que je n'avois d'autre choix à faire que de monter dans ma chambre et d'y attendre l'heure du déjeûné; car je craignois qu'en restant plus long-temps avec le lord, je n'eusse l'air de l'inviter à me faire des questions, et une pareille avance me paroissoit des plus déplacées.

Comme j'étois sur le point de prendre le chemin de la porte, il s'avança vers moi et me demanda si je partois? Je lui dis que oui, et en même temps je restois. « Peut-être, reprit-il, pour retourner au.... mais, pardon »! Il ne me fut pas difficile d'achever la phrase; l'air confus et embarrassé d'Orville nommoit assez distinctement

distinctement le *jardin :* ainsi, pour le désabuser, je lui annonçai que je me retirois dans ma chambre. Je serois sortie tout de bon, si le lord ne m'avoit retenue : ma réponse l'avoit convaincu que je comprenois son allusion, et craignant apparemment qu'elle ne m'eût déplu, il chercha à corriger ce qu'elle pouvoit avoir de choquant, et me dit avec un sourire forcé : « Je ne sais quel mauvais génie me pousse ce matin; je n'agis et je ne parle qu'à contre-sens; je suis honteux de moi-même, et j'ose à peine, madame, implorer mon pardon ».

« Votre pardon, mylord! parlez-vous sérieusement »?

« Pouvez-vous en douter? mais s'il m'est permis d'être mon propre juge, je lis déjà dans les yeux de miss Anville qu'elle me fait grace ».

« Je ne vous comprends pas, mylord; tout pardon suppose une offense, et je ne sache pas que vous m'en ayez fait ».

« Vous êtes la bonté même; mais je n'attendois pas moins d'une douceur qui est au-dessus de toute comparaison; ne m'accuserez-vous pas d'être un persécuteur, si je profite de vos dispositions favorables pour vous rappeler encore

une fois la promesse que vous daignâtes me faire hier » ?

« Point du tout, je serai même charmée d'acquitter la dette que j'ai contractée envers vous ».

« Vous ne me devez rien, madame; il est question seulement de contenter ma curiosité, qui, j'en conviens, est vivement excitée ».

Nous prîmes des siéges, et après une courte pause, je rassemblai tout mon courage, et je poursuivis en ces termes :

« Vous allez croire peut-être, mylord, que je suis une fille inconséquente et capricieuse, si je vous avoue que j'ai lieu de regretter la promesse que je vous ai faite; je dois même vous prier de ne pas trouver mauvais que je ne l'accomplisse point à la lettre. Je me suis précipitée, sans savoir ce que je disois, sans réfléchir à quoi je m'engageois ».

Le lord gardoit un profond silence, et m'écoutoit attentivement; ainsi je continuai : « Si vous pouviez savoir, mylord, les circonstances de mes relations avec M. Macartney, je suis sûre que vous approuveriez ma réserve. Cet étranger est d'une famille honnête, et il s'est trouvé dans le malheur; c'est tout ce que j'en puis dire : cependant s'il étoit

informé que vous vous intéressiez à ses affaires, je ne crois point qu'il vous en fît un mystère. Voulez-vous que je lui en parle ?

« Point du tout, ce ne sont point ses affaires qui me tiennent à cœur; je n'en suis pas curieux le moins du monde ».

« Je ne vous ai donc point compris, mylord ».

« Pouvez-vous imaginer, madame, que je m'intéresse aux affaires d'un homme qui m'est absolument inconnu »?

Le ton froid et sérieux dont il me fit cette question, m'humilioit un peu; mais il adoucit avec sa délicatesse ordinaire ce qu'elle pouvoit avoir de trop piquant :- « Je ne prétends pas, ajouta-t-il, parler avec indifférence de quelqu'un qui a l'honneur d'être de vos amis; loin de-là, il suffit de porter ce titre pour m'inspirer un véritable intérêt. Seulement vous conviendrez, madame, que j'ai lieu d'être surpris, qu'au moment où je me flattois d'être honoré de votre confiance, vous me la retiriez. Mais je n'en respecte pas moins vos raisons, et je m'y soumets aveuglément ».

Peu s'en fallut que je n'eusse succombé à la tentation de révéler au lord tout ce qu'il auroit voulu savoir; je suis bien aise

pourtant d'avoir été mieux sur mes gardes; car, outre le tort réel que j'aurois eu à me reprocher, il n'auroit pas manqué de me blâmer lui-même de mon inconséquence. Cette réflexion décida aussi ma réponse : « Jugez-en vous-même, lui dis-je; la promesse que je vous ai faite, quoique volontaire, étoit imprudente et peu réfléchie; cependant si elle me regardoit seule, je ne balancerois pas un moment à la remplir; mais l'étranger dont il s'agiroit de divulguer les secrets.... ».

« Excusez, si je vous interromps, madame; qu'il me soit permis de vous assurer que les affaires de cet étranger n'excitent ma curiosité qu'autant qu'elles ont rapport aux démarches d'hier matin... ». Il s'arrêta; mais c'étoit en dire assez, je pense.

« Si ce n'est que cela, répliquai-je, vous serez satisfait. M. Macartney avoit à me parler en particulier.... et je n'ai osé prendre la liberté de le faire venir ici ».

« Et pourquoi non ? Madame Beaumont n'auroit-elle pas... ».

« Je craignois d'abuser de sa complaisance, et j'ai promis à M. Macartney une seconde entrevue, tout aussi légèrement

que je vous promis ensuite de vous confier ses secrets ».

« Et ce rendez-vous a-t-il eu lieu »?

« Non, mylord, je me suis retirée avant qu'il fût arrivé ».

Nous nous regardâmes tous deux sans rien dire; mais, comme je voulois prévenir des réflexions qui ne pouvoient que tourner à mon désavantage, je repris hardiment : « Jamais jeune personne n'eut plus besoin que moi du conseil de ses amis; je suis neuve dans le monde, et peu accoutumée à agir par moi-même; mes intentions ne sont point mauvaises, et cependant je fais des fautes à chaque instant. Jusqu'ici j'ai joui du bonheur d'avoir pour ami un homme très-capable de me diriger et de me conduire; aujourd'hui il est trop éloigné de moi pour que je pusse recourir à lui dans les occasions où ses avis me seroient nécessaires, et ici je n'ai personne à qui je puisse m'adresser.

« Veuille le ciel, s'écria Orville avec le ton le plus affectueux, et d'un air où il ne restoit plus la moindre trace de froideur, veuille le ciel que je sois en état de remplacer dignement l'ami de miss Anville »!

« Vous me faites trop d'honneur, my-

lord; cependant j'ose espérer que votre candeur.... je dirai même votre indulgence, me passera mes petites fautes en faveur de mon inexpérience. Puis-je m'en flatter »?

« Si vous le pouvez! Et puis-je à mon tour espérer que vous oublierez avec quelle mauvaise grace je me suis rendu à vos raisons! M'est-il permis de sceller ma paix (il pressa ma main contre ses lèvres)? Oui, reprit-il, je la regarde comme conclue, et nous voici les meilleurs amis du monde ».

Je n'eus le temps que de retirer ma main; on ouvrit la porte, et les dames entrèrent pour déjeûner.

J'ai été pendant toute cette journée la plus heureuse des filles. — Être réconciliée avec mylord Orville, et avoir suivi fermement le plan que je m'étois proposé.... pouvois-je espérer davantage? Le lord aussi a été d'une gaîté charmante; il a redoublé d'attentions et d'égards pour moi. Cependant je ne voudrois pas que cette scène fût à recommencer: combien la crainte d'être mal dans son esprit ne m'a-t-elle pas fait souffrir!

Mais que pensera le pauvre M. Macartney? Au milieu de ma joie, je re-

grète d'avoir été dans la nécessité de lui manquer de parole.

Adieu, mon très-cher monsieur.

LETTRE LXVII.

M. Villars à Évelina.

Berry-Hill, 28 septembre.

Retiré des embarras du monde, insensible à ses plaisirs et à ses peines, je ne connois depuis long-temps d'autres satisfactions et d'autres soucis, que ceux qui ont rapport à mon Evelina.... à celle qui est la source de tout mon bonheur sur la terre. Il est donc singulier qu'une lettre, dans laquelle elle me dit être *la plus heureuse des filles*, qu'une telle lettre me mette dans des inquiétudes mortelles.

Hélas ! mon enfant, faut-il que le premier, que le plus précieux don du ciel, l'innocence, soit si sujette à s'aveugler sur les dangers qu'elle court.... si sujette à être trompée.... si peu capable de se défendre ! Faut-il d'ailleurs que nous vivions dans un monde où elle est si peu

connue, si peu respectée, et si souvent victime de la trahison !

Que n'êtes-vous ici !.... je pourrois discuter en détail avec vous une matière trop délicate pour être traitée par écrit; cependant elle est aussi trop intéressante, et la situation dans laquelle vous vous trouvez trop épineuse, pour souffrir le moindre délai. — Oui, mon Evelina, je ne crains pas de vous le dire, vous êtes dans une situation critique; il y va du repos de votre vie, et tout votre bonheur peut dépendre du moment présent.

Jusqu'ici je me suis abstenu de toucher un objet dont l'importance ne m'a cependant point échappé; j'entends l'état de votre cœur. Hélas ! il n'étoit pas nécessaire que vous m'en parlassiez; j'y ai vu clair, malgré le silence que j'ai gardé.

Je m'apperçois déjà depuis long-temps et avec regret de l'ascendant que mylord Orville a pris sur vous. Vous serez étonnée de m'entendre prononcer son nom, votre surprise augmentera à chaque ligne que vous allez lire : j'en suis fâché; mais quoiqu'il m'en coûte de faire de la peine à ma chère Evelina, je ne suis plus le maître de l'épargner.

Votre première entrevue avec mylord

Orville devoit être décisive. Un homme tel que vous me le dépeignez ne pouvoit manquer d'exciter votre admiration, et l'effet en devenoit d'autant plus dangereux, que le lord me semble se douter aussi peu du pouvoir qu'il a sur vous, que vous ne vous doutez vous-même de votre foiblesse ; de-là cette sécurité sur laquelle vous vous fondez ; de-là cette complaisance avec laquelle vous disculpez Orville.

A votre âge, ma chère, et avec votre vivacité, on néglige souvent d'être sur ses gardes, on ne réfléchit pas aux conséquences ; dès-lors l'imagination s'égare, et la voix de la raison n'est plus assez forte pour la tenir en bride. C'est votre cas, mon Evelina ; observez, je vous prie, la marche rapide que vous avez suivie. Vous voyez mylord Orville au bal, et il est *le plus aimable des hommes ;* vous le rencontrez une seconde fois, et *il a toutes les vertus.*

Ce n'est pas que je prétende attaquer le mérite de mylord Orville ; au contraire, à l'exception d'une seule circonstance, qui reste encore à éclaircir, je crois que c'est avec justice que vous avez pris une idée favorable de son caractère : seulement je remarquerai que

ce n'est ni le temps, ni une connoissance approfondie de ses bonnes qualités, qui lui ont gagné votre estime. Votre imagination ne s'est pas donné la patience de le mettre à la moindre épreuve, et c'est dans les premiers momens de sa fougue, qu'elle vous l'a représenté avec tant de perfections, tant d'excellentes qualités, qui ne pouvoient être découvertes qu'à la longue et dans une liaison intime.

Vous vous êtes flattée, en croyant que votre prévention étoit fondée sur une estime du mérite en général, sur un principe d'équité : votre cœur s'étoit déjà rendu avant que vous soupçonnassiez qu'il fût en danger.

J'ai été cent fois sur le point de vous faire sentir les risques que vous couriez; mais j'espérois toujours que cette même inexpérience, qui a donné lieu à votre méprise, y apporteroit aussi du remède à l'aide du temps et de l'absence : j'ai différé de dissiper votre illusion, parce que je m'attendois qu'elle contribueroit à vous tranquilliser, et parce qu'en vous laissant ignorer la force et le danger de votre attachement, je prévenois peut-être ce découragement, qui, aux yeux de la jeunesse, rend tout sacrifice im-

possible, pour peu qu'il paroisse difficile.

Telles ont été jusqu'ici les espérances dont je me suis flatté; mais aujourd'hui que vous avez revu mylord Orville, que vous êtes liée avec lui plus que jamais, il ne m'est plus permis ni de me taire, ni de feindre.

Ouvrez donc les yeux, mon enfant, sur les dangers qui vous environnent: cherchez à éviter les maux dont vous êtes menacée, — maux qu'un cœur tel que le vôtre redoute certainement, puisqu'ils lui préparent des remords cuisans et un repentir douloureux. Faites un effort pour retrouver vôtre repos, qui, je ne le vois que trop, hélas! n'est établi que sur la seule présence de mylord Orville. Cet effort sera pénible; mais croyez-en mon expérience, il est indispensable.

Il faut quitter le lord! — Sa vue est funeste, et sa société est le tombeau de votre tranquillité future. — Il m'en coûte, ma chère Evelina, de vous annoncer cette résolution sévère; mais j'en entrevois trop la nécessité pour balancer un instant.

Si nous pouvions faire fond sur la façon de penser de mylord Orville, si

nous pouvions croire qu'en rendant justice à vos vertus, il auroit assez de grandeur d'ame pour répondre aux sentimens qu'il vous a inspirés, alors je n'envierois point à mon Evelina la société d'un homme qu'elle estime et qu'elle admire; mais nous ne vivons pas dans un siècle où il faille s'en rapporter aux apparences, et il vaut mieux prévenir une démarche imprudente, que d'avoir ensuite à la regretter. Vous me dites que votre santé a beaucoup gagné; j'en suis fort aise, et vous aurez d'autant moins de difficulté à quitter Bristol. — Y consentirez-vous? Mon intention n'est cependant pas de brusquer votre départ: quelques jours après que vous aurez reçu cette lettre, voilà tout ce que je demande. J'écrirai à madame Selwyn, et lui dirai combien je souhaite votre retour. Madame Clinton aura soin de vous en route.

J'ai balancé long-temps avant que de me résoudre à exiger de vous une complaisance: sans doute vous y souscrirez avec peine, et j'aurois desiré de trouver le moyen de concilier à la fois votre bonheur et vos goûts; mais la chose m'a paru impossible, et j'ai dû prendre le parti le plus sûr: le temps nous appren-

dra s'il est aussi le plus efficace: osons l'espérer du moins.

Les bonnes nouvelles que vous me donnez de M. Macartney, m'ont fait plaisir. Adieu, mon cher enfant; que le ciel vous conserve et vous fortifie!

ARTHUR VILLARS.

LETTRE LXVIII.

ÉVELINA *à* M. VILLARS.

Clifton, 23 septembre.

J'AI encore passé deux jours heureux depuis ma dernière, mais j'y ai vécu trop dissipée, pour qu'ils puissent entrer dans le fil de mon journal.

La journée d'aujourd'hui a été moins tranquille. Elle étoit fixée pour l'importante décision de la gageure, et toute la maison en a été en rumeur. C'étoit à cinq heures du soir que la course devoit commencer. Mylord Merton, pour plus d'exactitude, vint dès le déjeûner, et ne nous quitta plus. Il se donna beaucoup de mouvement pour engager les

dames à s'intéresser au succès de son pari, et, en vrai joueur, il exigea qu'elles se déclarassent avant que d'avoir vu les champions. Lady Louise seule goûta sa proposition; madame Selwyn lui fit entendre qu'elle ne parioit jamais contre ceux à qui elle souhaite la victoire; et madame Beaumont ne voulut être d'aucun parti. Quant à moi, je fus passée sous silence, selon la coutume de mylord Merton : rien de plus marqué que la grossièreté avec laquelle il se conduit envers moi sous les yeux de lady Louise.

Pour vous prouver qu'il n'y a que la prudence de cette dame qui le tient en respect, je vous ferai part d'une anecdote qui ne date pas plus loin que d'aujourd'hui. J'étois restée ce matin dans la salle à visites, quand le hasard y a amené mylord Merton; il s'attendoit à y trouver sa future, et déjà il lui adressoit la parole; mais me voyant seule, il n'eut rien de plus pressé que de se tourner vers moi, en me demandant où tout le monde étoit allé? Je lui répondis brièvement que je n'en savois rien. Alors fermant la porte, il s'avança avec un air et une politesse bien différens de ses manières ordinaires, et me dit : « Que je suis aise, ma belle enfant, de pouvoir

vous parler enfin sans témoins ! J'en ai cherché l'occasion assez long-temps : mais on diroit qu'il y avoit un complot contre moi ; on ne m'a pas laissé une minute pour être à vous ». Il ajouta à l'audace de ce compliment, celle de saisir ma main.

Après avoir été en butte au mépris de cet homme, je devois naturellement être fort étonnée de son propos ; je le regardai fixement sans daigner lui répondre.

« Si vous n'étiez pas, continua-t-il, une petite cruelle, vous eussiez bien pu m'aider à trouver le moyen de vous voir plutôt : vous n'ignorez pas comment on m'épie ici ; lady Louise ne me quitte point des yeux, et me donne un joli avant-goût des plaisirs du ménage ; mais heureusement cela ne sera pas long ».

J'étois indignée, et cherchois à rompre cet entretien au plus vîte. Madame Beaumont qui est survenue m'a tirée d'embarras, et mylord Merton, sans se décontenancer, s'est adressé à elle en lui criant : « Bonjour, madame ; où est lady Louise ? vous voyez que je ne puis pas vivre un moment sans elle ». Il n'est guère possible de pousser l'effronterie plus loin.

M. Coverley est venu dîner ici, et vers cinq heures M. Lovel et quelques autres visites sont arrivés. La place marquée pour la course dans le jardin de madame Beaumont, étoit une allée de gravier de vingt verges de longueur. Les spectateurs étant assemblés, les deux vieilles, qu'on avoit choisies pour champions, parurent dans l'arène. Leur grand âge, le contraste ridicule de leur foiblesse et de l'exercice violent auquel on les destinoit, ne m'inspiroit que de la pitié. Mais ce sentiment n'a point prévalu chez le reste de la compagnie, qui assaillit ces pauvres femmes d'un grand éclat de rire. Le seul mylord Orville s'est distingué par un sérieux qui ne l'a pas quitté pendant tout le spectacle; il étoit aisé de voir combien il étoit mécontent de la conduite extravagante de son futur beau-frère.

Rien de plus absurde que l'agitation des deux parieurs : il y eut encore plusieurs gageures entre les spectateurs. De tout côté on se demandoit : « Pour qui êtes-vous ? pour quel parti tenez-vous » ? Mylord Merton et M. Coverley étoient excessivement gais et bruyans, graces aux rasades qu'ils avoient bues à leur bon succès. Ils firent entrer les

deux vieilles à grands cris dans la lice, et les encouragèrent par leurs promesses à s'évertuer.

Elles partirent au signal donné; mais s'étant heurtées l'une contre l'autre, elles se renversèrent toutes deux. Leurs patrons furent prompts à les relever, et après leur avoir donné quelques rafraîchissemens, ils les exhortèrent à continuer leur course. A quelques pas de là, celle des femmes qui appartenoit à M. Coverley, fit une chute terrible. J'étois sur le point d'aller à son secours, mais mylord Merton me retint. M. Coverley, pour qui cet accident sembloit être décisif, employa tous ses efforts pour remettre la vieille sur pied, mais elle étoit hors d'état de marcher davantage, et après quelques contestations, entremêlées des juremens de M. Coverley, la palme fut adjugée d'une voix unanime à mylord Merton.

Nous rentrâmes tous pour prendre le thé, et la soirée étant des plus belles, on proposa une promenade au jardin. Mylord Merton étoit plus tapajeur que jamais, et lady Louise, orgueilleuse de la victoire que son amant venoit de remporter; par contre, M. Coverley eut de la peine à cacher son chagrin.

Mylord Orville étoit toujours pensif et se promenoit seul : je m'attendois par conséquent à rester abandonnée à moi-même, mais je me trompois. Mylord Merton, étourdi par ses succès et par les rasades qu'il avoit avalées, s'oublia au point de recommencer ses importunités, malgré la présence de cette même lady Louise, qui, jusqu'ici, lui avoit fait négliger envers moi les règles de la simple politesse. Il s'attacha à moi seule, me tint toutes sortes de propos galans, et voulut de force s'emparer de mon bras, que je retirois en lui donnant des marques non équivoques de mon mécontentement. Mylord Orville nous observoit d'un air sérieux, et lady Louise nous lançoit des regards de colère et de mépris.

Je ne pus me résoudre à demeurer exposée aux insolences de mylord Merton, et pour lui échapper, je prétextai d'être fatiguée, et je repris le chemin de la maison. Il me suivit de près, et en me retenant par la main, il me dit qu'il étoit *le maître de cette journée*, et qu'il ne souffriroit jamais que je le quittasse.

« Il le faudra bien cependant, lui répondis-je ».

« Vous êtes, reprit-il, une charmante

petite créature, et jamais je ne vous vis si belle ».

Madame Selwyn jugea à propos de se mêler de la partie, et dit au lord : « Plus mademoiselle est belle, plus vous perdez par le contraste ; ainsi vous ferez bien de vous tenir à l'écart ».

M. Coverley. « En effet il n'est pas juste, mylord, que, dans une même journée, vous ayez à votre disposition l'élite des vieilles femmes et la fleur des jeunes demoiselles ».

M. Lovel. « *La fleur des jeunes demoiselles !* Voilà une façon de s'exprimer qui ne me paroît pas des plus heureuses, et qui en tout cas n'est pas un compliment pour lady Louise. Je vous félicite si elle vous passe une faute qu'on pourroit bien appeler un solécisme en politesse ».

Madame Selwyn. « Et comment croirez-vous, monsieur, que ces autres dames appelleront la bévue que vous venez de commettre vous-même dans ce moment » ? M. Lovel esquiva la réponse.

M. Coverley. « Lady Louise sait le fond qu'elle doit faire sur mon attachement ; mais est-ce ma faute si je suis malheureux en épigrammes ? Je ne

crois pas avoir trouvé jamais une bonne pointe ».

J'étois toujoûrs à me débattre contre mylord Merton, et je demandai sérieusement qu'on me délivrât de lui. Madame Selwyn lui répéta avec ses plaisanteries ordinaires, de se retirer sur-le-champ; madame Beaumont ne fut pas moins scandalisée de ses mauvaises manières, et lui conseilla de songer à faire sa paix avec sa belle, et de cesser de m'importuner. Lady Louise déclara que sa paix étoit toute faite, puisqu'elle étoit fort aise d'être quitte d'un importun; elle ajouta qu'elle renonçoit à lui, et pour le punir elle prit le bras de son frère et le pria de la conduire.

« Que n'ai-je aussi un frère, m'écriai-je, qui puisse me venger des traitemens que je souffre »! Cette exclamation étoit involontaire, et l'effet de la peur que m'inspiroit l'état honteux où je voyois ce Merton. Mylord Orville, qui y fit attention, quitta sa sœur pour me demander si je voulois lui faire l'honneur de l'adopter pour frère, et sans attendre ma réponse il renvoya mylord Merton; et en me présentant à lady Louise, il ajouta qu'il auroit soin de *ses deux sœurs*; il nous donna le bras à l'une et à l'autre,

et nous ramena à la maison. Mylord Merton étoit trop peu sûr de ses jambes pour s'opposer à notre départ.

Dès que nous fûmes rentrés, je remerciai Orville par une révérence respectueuse. Lady Louise, choquée des égards que m'avoit montrés son frère, et piquée d'ailleurs des procédés de mylord Merton, se mordoit les lèvres en silence, et se promenoit fièrement dans la chambre d'un air excessivement mécontent. Mylord Orville lui proposa de passer dans la salle à visites : « Non, lui répondit-elle, je vais vous laisser avec votre prétendue sœur » ; et en même temps elle nous quitta pour monter l'escalier.

J'étois confondue de la grossièreté hautaine de cette sortie ; Orville lui-même en fut frappé, mais il eut assez de présence d'esprit pour donner un autre tour à la conversation : « Ai-je bien fait, me dit-il, de vous offrir tantôt mes services, ou dois-je m'accuser de ne pas m'être acquitté plutôt de ce devoir » ?

« Mylord, m'écriai-je avec une émotion dont je ne fus pas la maîtresse, c'est de vous seul que j'ai des politesses à attendre dans cette maison.... tout le

monde m'y traite avec hauteur, sinon avec mépris ».

J'étois fâchée de n'avoir pas mis plus de modération dans mes plaintes, qui, dans ce moment-ci, sembloient porter directement contre lady Louise. Ce fut aussi dans ce sens que mylord Orville les prit. « Ciel ! s'écria-t-il, est-il possible de refuser à votre douceur et à votre mérite, toute l'estime, toute l'admiration qui leur sont dues ! Je ne puis, je n'ose exprimer jusqu'où va mon indignation ».

« Je suis au désespoir, mylord, d'en être la cause ; mais j'ai besoin de protection, et jusqu'ici j'ai été peu accoutumée à souffrir des humiliations ».

« Ma chère miss Anville, permettez que je sois votre ami ; agréez-moi pour frère, et en cette qualité que j'aie droit à vous offrir mes services : dans toutes les occasions je serai fier de vous donner des preuves de mon attention et de mon respect ».

La compagnie rentra avant que j'eusse le temps de répondre. Comme je n'avois guère envie de revoir mylord Merton avant qu'il eût dormi, je me préparai à me retirer dans ma chambre. Orville, qui devina mon projet, me demanda si

je partois ? Je lui dis que je m'imaginois que c'est ce que j'avois de mieux à faire. « Si je dois vous parler *en frère*, me répliqua-t-il, je crois que vous avez raison ; mais voyez du moins que vous pouvez prendre confiance en moi, puisque je vous conseille contre mes propres intérêts ».

Je suis sortie ensuite pour vous écrire, monsieur. J'aurois à me plaindre infiniment de la grossièreté de ce Merton, si elle n'avoit servi à me confirmer l'estime que j'ai pour mylord Orville.

LETTRE LXIX.

*Suite de la lettre d'*EVELINA.

30 septembre.

J'AI à vous annoncer, monsieur, un étrange événement, qui ouvre un vaste champ à nos conjectures.

Nous fûmes hier au soir à l'assemblée. Mylord Orville avoit pris des billets pour tous ceux de notre société ; il me fit l'honneur de danser avec moi, et on en

fut surpris. Chaque jour est marqué d'une nouvelle preuve de sa politesse ; le lord saisit actuellement chaque occasion pour m'appeler son *amie* et sa *sœur*.

Mylord Merton avoit offert à lady Louise un billet, qui fut refusé avec dédain ; elle est toujours fort en colère contre son amant, et il n'a pu obtenir l'honneur d'une seule danse. Elle n'a pas quitté sa chaise de la soirée, elle n'a pas même daigné parler. La conduite de cette dame à mon égard est encore la même, également froide et impérieuse ; le mépris est peint dans ses yeux. Sans mylord Orville, mon séjour à Clifton seroit des plus tristes.

M. Coverley, M. Lovel et mylord Merton vinrent nous joindre dans la salle du bal ; le dernier avoit l'air d'un homme qui fait pénitence ; et il fut très-assidu auprès de lady Louise, mettant tout en usage pour l'appaiser, mais sans pouvoir y réussir.

Mylord Orville ouvrit le bal ; il dansa le menuet avec une jeune demoiselle qui s'attira d'autant plus d'attention, qu'elle paroissoit ici pour la première fois. Elle est jolie, d'une physionomie douce et intéressante.

Lady

Lady Louise fut curieuse de savoir qui elle étoit; M. Lovel lui rapporta qu'elle s'appeloit miss Belmont, et qu'elle avoit de grands biens; qu'elle se trouvoit aux eaux depuis hier.

Je fus frappée du nom que j'entendis prononcer, mais je le fus bien davantage quand j'appris que cette étrangère étoit *fille et héritière unique de sir John Belmont.* C'est du moins ce que M. Lovel assura positivement à madame Beaumont.

Vous jugez bien, monsieur, que cette découverte devoit être pour moi un coup de foudre; madame Selwyn, qui s'apperçut de mon trouble, vint d'abord vers moi, et me dit de me tranquilliser, qu'elle tâcheroit d'approfondir ce mystère.

Jusqu'ici je n'ai pas su que madame Selwyn étoit instruite de mes affaires; elle m'a avoué aujourd'hui qu'elle avoit très-bien connu ma mère, et qu'elle est au fait de toutes nos disgraces.

Elle a beaucoup questionné M. Lovel sur la jeune étrangère; et, selon les informations qu'il nous en a données, cette demoiselle arrive tout récemment d'un voyage qu'elle a fait avec sir John Belmont, qui est également de retour

à Londres; elle est logée chez une tante nommée madame Paterson, et on dit qu'elle est à la veille de faire un héritage considérable.

Je ne saurois vous dépeindre, monsieur, la sensation que ce récit produisit sur moi. Que veut dire tout ceci? Vous a-t on jamais parlé d'un second mariage de sir Belmont? Dois-je croire qu'il a adopté une étrangère, tandis qu'il rejette son enfant légitime? — Je ne sais que penser, et je me perds dans un abîme de réflexions plus effrayantes les unes que les autres.

Madame Selwyn a passé plus d'une heure dans ma chambre, pour délibérer avec moi. Elle me conseille de me rendre incessamment à Londres, d'y aller trouver mon père, et de lui demander une explication. J'ai trop de ressemblance, dit-elle, avec ma mère, pour que sir Belmont puisse balancer de me reconnoître dès qu'il m'aura vue. En attendant, je ne déciderai rien; je ne prétends agir que d'après vos directions.

Je ne vous parle point de la soirée d'hier : je ne suis occupée aujourd'hui que d'un seul objet, et il m'intéresse trop pour que je puisse penser à autre chose.

J'ai prié madame Selwyn de garder un secret absolu sur tout ceci ; elle me l'a promis, et je la crois trop raisonnable pour ne pas en sentir toute l'importance.

Mylord Orville doit s'être apperçu de mon trouble, mais je ne m'aviserai point de lui en dire la raison. Heureusement qu'il n'étoit pas avec nous lorsque M. Lovel nous donna ces informations.

Madame Selwyn me dit, que si vous approuvez le plan de mon voyage à Londres, elle consent à m'y accompagner. J'aurois voulu qu'elle m'eût épargné cette offre ; je préférois mille fois d'entreprendre cette course sous les auspices de madame Mirvan.

Adieu, mon très-cher monsieur, je suis sûre que vous ne tarderez pas à m'écrire. J'attends vos lettres avec la plus vive impatience.

LETTRE LXX.

*Continuation de la lettre d'*ÉVÉLINA.

1er octobre.

PRÉPAREZ-VOUS, mon cher monsieur, à entendre le récit d'un nouvel événement, qui va vous jeter dans la plus grande surprise.

Hier matin, après que je vous eus dépêché fort à la hâte ma lettre, on vint me proposer une promenade aux eaux. Madame Selwyn et mylord Orville étoient seuls de la partie : celui-ci me donna le bras en chemin ; sa conversation agréable dissipa un peu mes inquiétudes, et me rendit insensiblement le calme.

Je vis M. Macartney à la fontaine, je le saluai deux fois avant qu'il me parlât ; dès qu'il s'approcha de nous, je lui fis mes excuses d'avoir manqué au dernier rendez-vous. Je lui devois cette honnêteté, mais je me serois passée d'avoir mylord Orville pour témoin ; il nous mesuroit des yeux, et sembloit redoubler d'attention à chaque parole que je pro-

nonçois. En attendant j'étois trop convaincue de mes torts envers M. Macartney pour ne pas chercher à les réparer ; quelques mots de ma part suffirent pour nous raccommoder, et il parut même reconnoissant de la manière dont je me justifiai.

Il me pria de consentir à le voir demain, mais je ne fus plus assez imprudente pour m'exposer à de nouveaux embarras ; je lui répondis donc avec franchise, que pour le présent il ne dépendoit pas de moi de recevoir ses visites ; et afin qu'il ne s'offensât point de mon refus, je lui en alléguai la raison.

Pendant cette conversation, mylord Orville m'avoit observée avec une émotion qui se peignoit vivement sur sa physionomie. J'aurois desiré lui parler, mais je ne savois pas comment m'y prendre ; il me prévint en me demandant avec un sourire forcé, si M. Macartney ne se plaignoit point de ce que je lui avois manqué de parole l'autre jour.

« Non, en vérité, répondis-je ».

« Et comment avez-vous fait pour vous réconcilier ? Vous pouvez bien me le confier ; car, en qualité de votre frère, je suis autorisé à m'informer de ce qui vous regarde ».

« A la bonne heure, mylord; mais s'il s'agissoit d'affaires qui n'en valussent pas la peine »?

« N'importe ! je soutiendrai toujours mes droits; je les réclame même pour excuser la question que je vais vous faire : Quand comptez-vous revoir M. Macartney »?

« Je l'ignore, mylord ».

« Pensez-y bien du moins; je ne souffrirai pas que *ma sœur* ait des entrevues secrètes ».

« De grace, mylord, ne vous servez point de cette expression, elle me fait de la peine ».

« C'est ce que je ne cherche point; mais vous ne sauriez croire, madame, avec quelle chaleur je m'intéresse à tout ce qui vous concerne, et même à toutes vos actions ».

Ce propos, le plus singulier que mylord Orville m'ait encore tenu, termina pour cette fois notre conversation; je n'eus pas le courage de la poursuivre.

M. Macartney me pressa de nouveau d'accepter le paiement de ce que je lui ai avancé. Pendant qu'il me parloit, la jeune demoiselle, qui a paru hier à l'assemblée, vint à la fontaine avec une société nombreuse. A sa vue Mr. Macart-

ney pâlit, la voix lui manqua, et il ne savoit plus ce qu'il faisoit. Moi-même j'étois troublée par une foule d'idées confuses qui se présentèrent à mon esprit. D'où lui vient, pensois-je, une agitation aussi extraordinaire? — Nous nous retirâmes bientôt: je fis mes adieux à M. Macartney, mais il étoit trop enfoncé dans ses rêveries pour s'en appercevoir.

Avant que de retourner à Clifton, nous accompagnâmes madame Selwyn dans une boutique de libraire, où elle avoit des emplettes à faire; pendant qu'elle s'amusoit à parcourir quelques nouveautés, mylord Orville me demanda encore à quand j'avois remis M. Macartney.

« J'ignore, lui répondis-je, si je le reverrai; mais il est certain que je donnerois tout au monde pour avoir un moment d'entretien avec lui ». Je prononçai ces paroles avec une sincérité ingénue, et sans faire attention à la force des termes dont je me servois.

« Tout au monde, reprit mylord Orville; et c'est à moi que vous le dites »!

« Oui, mylord; et je ne craindrois pas de le répéter à quiconque voudra l'entendre ».

« Pardon, madame, je n'ai plus rien à répliquer ».

« Ne me jugez pas avec trop de rigueur, mylord. Je ne pèse pas toujours mes paroles, et celles qui viennent de m'échapper vous surprendroient moins, si vous pouviez savoir dans quelle incertitude pénible je me trouve à présent ».

« Et une entrevue avec M. Macartney pourroit vous tranquilliser »?

« Deux mots me suffiroient ».

« Que ne puis-je être digne d'en connoître l'importance »!

« Oh! mylord, s'il ne tenoit qu'à cette difficulté, elle seroit bientôt levée; soyez sûr que, s'il m'étoit permis de parler, je serois fière de prévenir toutes vos questions : mais il ne m'appartient point de révéler les secrets de M. Macartney; vous êtes trop juste pour l'exiger ».

« J'avoue que je ne sais pas trop ce que je dois penser de tout ceci : au milieu de cet air mystérieux, il règne une certaine franchise qui me rassure, et qui me fait espérer que vous n'avez rien à vous reprocher ». — Après un moment de silence, il ajouta : « Vous dites donc que cette entrevue est essentielle à votre repos »?

« Je ne dis pas cela, mylord, et je la

souhaite uniquement, parce que des raisons importantes la rendent nécessaire».

« Eh bien! vous verrez M. Macartney; — je vous en procurerai moi-même la facilité. Miss Anville, j'en suis convaincu, ne sauroit former que des souhaits légitimes. Je n'insisterai pas davantage; je m'en fierai à la pureté de ses intentions: sans être informé de ses motifs, je lui obéirai aveuglément, et je m'appliquerai à la servir au gré de ses desirs ». Puis il alla joindre madame Selwyn dans la boutique: mes remercîmens et ma reconnoissance le suivirent. Nous ne tardâmes pas à reprendre le chemin du logis.

Dès que le dîné fut desservi, mylord Orville sortit, et ne revint que vers l'heure du soupé. C'est là plus longue absence qu'il ait faite depuis que je suis à Clifton. Vous ne sauriez croire, mon cher monsieur, combien il me manquoit, et combien je m'apperçus alors que je dois à lui seul le bonheur dont je jouis dans la maison de madame Beaumont.

Comme j'ai la coutume de descendre toujours la dernière lorsqu'on va se mettre à table, mylord Orville attendit que je fusse seule pour me demander si demain je resterai chez moi.

Je lui répondis que je le croyois.

« Voulez-vous, dans ce cas, que je vous amène une visite » ?

« Vous, mylord » ?

« Oui, j'ai fait la connoissance de M. Macartney, et il m'a promis de venir me voir demain sur les trois heures ».

Quel homme que ce mylord Orville ! — Ne convenez-vous pas, monsieur, qu'il est la complaisance même ?

Nous avons eu du monde ce matin, mais le lord a choisi l'heure où les dames sont occupées à la toilette, et où la salle des visites est vide ordinairement. Madame Beaumont n'étoit cependant pas montée encore, quand on vint annoncer M. Macartney ; mylord Orville pria qu'on le fît entrer, et il s'excusa envers cette dame de la liberté avec laquelle il agissoit.

M. Macartney fut introduit ; il sentit, comme moi, avec quelque confusion, à qui sa visite s'adressoit : mylord Orville le reçut cependant comme une personne de sa connoissance, et il conversa avec lui sur ce pied, tant que madame Beaumont fut présente, et même un moment après qu'elle se fut retirée. Cette délicatesse m'épargna l'embarras que j'aurois éprouvé s'il nous avoit laissés immédiatement.

Je fis semblant d'être occupée d'une lecture, et mylord Orville remit en sortant un livre à M. Macartney, en le priant de le parcourir : il ajouta qu'il étoit obligé de répondre à une lettre qui ne souffroit point de délai, et il promit d'être incessamment de retour.

Il n'eut pas plutôt fermé la porte, que M. Macartney renouvela ses instances pour me faire accepter l'argent que je lui avois avancé. Des objets plus intéressans me firent passer cette offre entièrement sous silence. « De grace, lui demandai-je, connoissez-vous la jeune demoiselle que nous avons vue hier matin à la fontaine » ?

« Si je la connois ! que trop, hélas ! Et pourquoi, madame, me faites-vous cette question » ?

« Commencez, je vous supplie, monsieur, par satisfaire ma curiosité : qui est-elle » ?

« Je m'étois proposé d'en garder le secret ; mais je n'ai rien à refuser à miss Anville. Cette dame est — la fille de John Belmont — la fille de mon père » !

« Juste ciel » ! m'écriai-je en m'appuyant sur son bras. Vous êtes donc *mon frère*, aurois-je voulu ajouter ; mais

la voix me manqua, mon émotion me fit verser des larmes.

« Madame, que veut dire ceci ? d'où vient ce trouble extraordinaire » ?

Je lui tendis la main pour toute réponse : il parut extrêmement surpris, et parla avec reconnoissance des bontés que j'avois pour lui.

« Epargnez-vous, m'écriai-je en essuyant mes larmes; épargnez-vous cette erreur : vous avez des *droits* à tout ce que je puis faire pour vous ; notre situation a tant de rapport » !

Ici nous fûmes interrompus par madame Selwyn, et M. Macartney ne voyant plus d'apparence à renouer notre conversation, crut devoir prendre congé. Je suis sûre qu'il partit à regret, et sans contredit dans une incertitude cruelle.

Madame Selwyn réussit par ses questions à m'arracher l'aveu de ce qui venoit de se passer; cette femme est si pénétrante qu'il n'y a pas moyen de lui échapper !

Que pensez-vous, monsieur, de cet événement ? Aurois-je pu m'imaginer que les visites que je faisois avec tant de répugnance chez les Branghton, m'approcheroient d'un frère ? Je ne regret-

terai plus mon séjour ennuyeux à Londres, puisqu'il m'a conduite à une découverte qui peut devenir pour moi une source de satisfactions.

Dans ce moment, monsieur, je reçois votre lettre : — elle m'a déchiré le cœur. — Oui, c'en est fait, le charme est rompu ; je conviens que j'ai été dans l'erreur, que je me suis honteusement aveuglée. Depuis long-temps déjà l'état de mon cœur m'étoit une énigme ; j'ai craint de l'approfondir ; et dans le moment où je commençois à croire ma sûreté solidement établie, où j'espérois être à l'abri de toute crainte, où je me flattois qu'il me seroit permis de sentir et d'avouer librement l'estime que m'inspire mylord Orville, dans ce même moment, j'ouvre les yeux et je reconnois mon tort.

Sa vue m'est funeste, sa société est le tombeau de ma tranquillité future. O mylord Orville ! aurois-je cru qu'une amitié si chère à mon cœur, — si consolante dans mes disgraces, — qu'une amitié qui, à tous égards, m'honoroit tant, — ne serviroit qu'à empoisonner mon bonheur futur ! Faut-il que ma re-

connoissance, que vous avez si justement méritée, devienne fatale à mon repos ?

Oui, monsieur, je le quitterai : que ne puis-je partir sur l'heure, sans le revoir, sans m'exposer aux nouvelles secousses dont mon cœur est menacé ! Oh ! mylord Orville, vous vous doutez bien peu des maux dont vous êtes l'auteur ! vous ne soupçonnez point que dans l'instant où vos attentions me donnèrent du relief, j'en étois plus à plaindre ? — que, dans l'instant même où j'étois fière des marques distinguées de votre amitié, je devois vous redouter comme mon ennemi !

Vous vous êtes fié, monsieur, sur mon inexpérience, — et moi, hélas ! je comptois sur vos directions. Souvent, quand je me doutois de la foiblesse de mon cœur, l'idée que vous ne vous en apperceviez pas me rassuroit, me rendoit le courage, et me confirmoit dans mon erreur. Je n'en suis pas moins sensible aux motifs qui vous ont engagé à garder le silence.

Hélas ! pourquoi vous ai-je quitté ! pourquoi ai-je été chercher des dangers si peu proportionnés à mes forces !

Mais j'abandonnerai ce séjour, —

j'abandonnerai mylord Orville, — peut-être pour toujours ! — N'importe ! — vos conseils, vos bontés, pourront m'apprendre à retrouver le repos et le calme que j'ai perdus par mon imprudence. — Je me remets à vous seul, — et c'est de vous que j'attends les espérances que je puis former encore.

Plus je réfléchis à cette séparation, plus elle me paroît douloureuse. L'amitié de mylord Orville, — sa politesse, — la douceur de son commerce, — l'intérêt qu'il prend à mes affaires, — son attention à m'obliger, — il faudra renoncer à tout, abandonner tout.

Il ne saura pas que je le quitte, — je n'ose pas m'exposer à prendre congé de lui, — je m'enfuirai sans le voir; — et, fidelle à vos conseils, je veux éviter sa société, sa vue même.

Demain matin je me mets en route pour Berry-Hill. Madame Selwyn et madame Beaumont seront les seules personnes que j'informerai de mon départ. Aujourd'hui je reste enfermée dans ma chambre; c'est à mon obéissance à expier mes erreurs.

Pourrez-vous, mon très-cher et très-honoré monsieur, revoir votre Evelina, sans lui faire des reproches, sans être

fâché contre elle ? Hélas ! vous attendiez sans doute de meilleurs fruits de votre éducation ; mais soyez sûr du moins que votre élève reconnoît ses torts et qu'elle en rougit ; elle tremble de reparoître sous les yeux de son bienfaiteur, et cependant elle ne connoît d'autre soutien que vous ; elle compte encore sur vous. Mes fautes ne proviennent que de mon imprudence ; et tant que le cœur n'y a point de part, je puis encore espérer mon pardon.

LETTRE LXXI.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

Clifton, le 1er octobre.

Je n'ai le temps, mon cher monsieur, que de vous dire deux mots, et de rétracter la promesse renfermée dans ma lettre de ce matin. Mon départ a été différé ; madame Selwyn, à qui j'en ai fait l'ouverture, s'est hautement récriée contre ce projet, et elle m'a déclaré qu'il seroit trop ridicule de quitter Clifton-Hill, avant que d'avoir tiré au clair

la nouvelle de l'arrivée de sir John Belmont. Elle prétend que je dois attendre vos instructions ultérieures.

J'avoue que l'argument de madame Selwyn m'a paru sans réplique; je me suis rendue à ses instances, et je me flatte que vous ne me désapprouverez point, car c'est à regret que je consens à ce délai. En attendant, je verrai peu mylord Orville; je fuirai sa conversation et sa vue; je ne descendrai plus avant le déjeûner, je renoncerai à mes promenades du jardin, et à table je choisirai ma place à côté de madame Selwyn; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me conduire avec prudence, et pour vous épargner de nouveaux chagrins.

Adieu, mon très-cher monsieur, vos ordres décideront de mon départ.

LETTRE LXXII.

Continuation de la précédente.

2 octobre.

Je m'étois proposé de rester dans ma chambre et de ne plus revoir mylord

Orville ; mais puisqu'on a décidé que mon séjour à Clifton seroit encore prolongé, il a fallu changer de plan. Je n'ai donc pu m'empêcher de reprendre mon train de vie précédent, et de reparoître ce matin en société. J'étois préparée, et je suis descendue dans la ferme résolution d'éviter le lord autant qu'il seroit possible. J'ai assisté au déjeûner, mais j'étois tout occupée de votre lettre, et la présence d'Orville me confondoit autant que s'il avoit été instruit de ce que vous m'avez écrit.

Madame Beaumont me fit compliment sur mon rétablissement, car j'avois prétexté une indisposition : lady Louise ne me dit pas le mot ; mais mylord Orville, qui se doutoit bien peu des raisons de mon absence, s'informa de ma santé avec cette politesse qui le distingue toujours. Je lui répondis en peu de mots, et pour la première fois je cherchai une place loin de lui.

Je remarquai que ma réserve le surprit beaucoup, et qu'il fit ce qu'il put pour l'écarter ; mais je tins ferme, et au lieu de m'amuser à la lecture ou à la promenade après le déjeûner, je n'eus rien de plus pressé que de remonter dans ma chambre.

Madame Selwyn vint m'y annoncer que mylord Orville lui avoit proposé de me faire prendre l'air, et qu'il s'offroit de nous conduire en phaéton. Le ton malin dont elle me rendit ce message me fit rougir; elle ajouta qu'un tour de promenade *dans l'équipage de mylord Orville*, ne pouvoit manquer de me faire du bien. Il n'y a pas moyen d'échapper à la pénétration de cette femme; elle m'a déjà raillée souvent sur les assiduités du lord, et sur le plaisir avec lequel, hélas! je les reçois. Je déclinai totalement sa proposition.

« Votre complaisance, reprit-elle, m'est cependant nécessaire; car, à dire vrai, j'ai des affaires qui demandent ma présence aux eaux. Je vous proposerois bien de m'y accompagner.... mais.... puisque mylord Orville est refusé, je n'ai pas la présomption de croire que je serai plus heureuse ».

« Vous vous trompez, madame; s'il s'agit de vous y suivre seule, je suis à vos ordres ».

« Quelle étrange coquetterie! en vérité elle doit être innée à notre sexe; car ce n'est pas à Berry-Hill que vous pouvez l'avoir étudiée ».

Je m'habillai sans lui répondre.

«Je suppose pourtant, continua-t-elle, que mylord Orville sera des nôtres».

« Dans ce cas, madame, vous aurez un compagnon, et je resterai ».

« Irai-je donc lui dire que vous ne voulez pas de lui »?

« Gardez-vous-en bien, madame, — ou bien souffrez que je ne sorte pas avec vous ».

«Je ne vous comprends pas aujourd'hui, ma chère; on diroit que vous avez été prendre leçon chez lady Louise ».

Madame Selwyn me quitta, et revint aussi-tôt me dire qu'elle avoit informé mylord Orville qu'il ne me plaisoit point d'accepter son phaéton, et que, *pour varier,* je préférois une promenade tête-à-tête avec elle.

J'étois trop piquée de cette saillie pour la relever, et je pris le parti de descendre. Mylord Orville m'attendoit au bas de l'escalier; il s'informa d'un air inquiet de ma santé, et se mit en devoir de me donner la main. Je me détournai sans affectation, et j'entrai dans la salle. J'y trouvai madame Beaumont, et lady Louise qui s'entretenoit avec mylord Merton; ils se sont raccommodés, et le lord est rentré en faveur.

Je me plaçai, comme de coutume, dans une des croisées. Orville ne tarda pas à me joindre : « D'où vient, me dit-il, que miss Anville est si sérieuse » ?

« Non pas sérieuse, mylord, je dirois plutôt hébétée », et en même temps j'ouvris un livre qui se trouvoit là sous ma main.

« Irez-vous ce soir à l'assemblée » ?

« Non, mylord, assurément pas ».

« Je n'en serai donc pas non plus ; j'ai eu trop de plaisir à la dernière, pour être tenté d'en perdre le souvenir ».

Madame Selwyn étant de retour, toute la société fit partie de passer la soirée à l'assemblée ; il n'y a que moi qui ne fus point invitée ; mylord Orville refusa sous prétexte d'occupation.

Madame Selwyn étoit prête à s'en aller avec moi, mais elle ne put s'empêcher de me jouer une pièce de sa façon : « Mylord Orville, s'écria-t-elle, a-t-il obtenu la permission de nous suivre » ? Celui-ci lui répondit qu'il n'avoit pas eu la vanité de la demander, et nous sortîmes enfin.

Madame Selwyn me tourmenta en chemin d'une manière impitoyable. Elle me dit que puisque j'avois refusé d'admettre parmi nous un homme de si bonne so-

ciété, j'étois sûre apparemment de fournir seule à la conversation ; qu'ainsi elle espéroit que je m'évertuerois. Je fis de mon mieux pour être gaie ; mais les plaisanteries perpétuelles dont je fus accablée, me firent regretter plus d'une fois de m'être engagée dans cette promenade.

Nous nous rendîmes droit à la fontaine, et nous entrâmes dans l'une des salles, qui regorgeoit de monde : au moment où j'y mis les pieds, j'entendis s'élever un murmure confus ; *la voilà !* se disoit-on, et à ma grande confusion j'observai que tous les yeux étoient fixés sur moi. J'enfonçai mon chapeau pour être moins remarquée ; mais voyant que je continuois à demeurer l'objet de la curiosité générale, je suppliai madame Selwyn de hâter notre retour. Elle avoit lié conversation avec un cavalier de sa connoissance, et me répondit que si j'étois lasse de l'attendre, il ne tenoit qu'à moi d'accompagner les demoiselles Watkins, qui sortoient pour faire des emplettes dans une boutique de modes. Je connois ces demoiselles Watkins pour les avoir vues quelquefois chez madame Beaumont.

J'acceptai la proposition, et j'échap-

pai ainsi à la foule, mais je ne gagnai pas beaucoup au change. Nous n'avions pas fait dix pas, que nous nous vîmes poursuivies par une *bande* de jeunes gens, qui s'annonçoient assez incivilement; ils vinrent nous regarder en face, puis se retirèrent, et se permirent entr'eux des réflexions aussi absurdes qu'indiscrètes. « Oui, c'est elle, s'écria l'un, remarquez la *rougeur sur le front* — Sans doute, reprit un second, ce sont bien-là ses *yeux baissés*. — *La beauté siégeant sur son visage*, ajouta un troisième. — *Et son esprit?* — Ah! c'est-là le grand nœud; je parie qu'elle ne dira pas deux mots. — Pure timidité, mon ami, ne savez-vous pas *son air timide* »?

Tels furent les propos que nous essuyâmes en continuant tranquillement notre chemin, et en nous hâtant d'échapper aux traits de ces observateurs impertinens.

La pluie nous surprit, et ces messieurs s'empressèrent de nous offrir leurs bras : deux sur-tout se distinguèrent par leurs importunités envers moi; et dans un mouvement que je fis pour les éviter, j'eus la mal-adresse de me laisser tomber. Ils aidèrent à me relever; et pen-

dant qu'ils étoient occupés à me prodiguer leurs services, je vis devant moi — sir Clément Willoughby.

« Ciel ! s'écria-t-il avec sa vivacité ordinaire, — miss Anville ! — J'espère, madame, que vous ne vous êtes point fait mal ».

Je lui répondis que non. Les inconnus qui nous avoient suivies jusqu'ici se retirèrent pour laisser le champ libre à sir Clément. Il me supplia de lui donner le bras, et sur mon refus il s'informa qui étoient les cavaliers qui venoient de me quitter.

Je lui dis que je ne les avois jamais vus.

« Et cependant ils ont obtenu l'avantage de vous rendre leurs soins ? Oh ! miss Anville, est-ce donc pour moi seul que vous êtes cruelle » ?

« Rassurez-vous ; cet avantage, si c'en est un, n'étoit qu'usurpé ».

« Que ne suis-je donc venu plutôt ! J'arrive à Bristol ce matin même, et j'ai à peine eu le temps de m'informer de votre demeure ».

« Saviez-vous donc que j'étois aux eaux » ?

« Ah ! comme si j'étois le maître de vivre sans avoir de vos nouvelles ! donnez-moi

nez-moi votre indifférence, et je serai plus tranquille, et on ne me verra plus me repaître de vaines espérances, et courir de ville en ville pour n'y trouver que le désespoir ! Hélas ! puissiez-vous avoir une idée de ce que je souffre ; mais vos froideurs, la sérénité constante de votre ame vous rendent incapable de sentir mon trouble ».

La sérénité constante de mon ame ! Oh, que ne dit-il vrai !

« Mais, ajouta-t-il, quand même je n'eusse été conduit ici que *par hasard*, je n'aurois pas tardé à vous découvrir : la voix publique m'auroit appris que vous y êtes ».

« Et qu'ai-je de commun, je vous prie, avec la voix publique » ?

« Votre nom, madame, est le premier que j'ai entendu prononcer à Bristol, et encore cette distinction étoit-elle superflue : le portrait qu'on fait de vous ne peut convenir qu'à vous seule ».

Je protestai que je ne comprenois rien à ce langage ; et en attendant nous entrâmes dans une boutique, où les demoiselles Watkins examinèrent quelques marchandises. Sir Clément reprit sa conversation : « Je ne saurois vous exprimer ma joie de vous trouver en si bonne san-

té. On m'avoit fait craindre que vous ne fussiez indisposée ; mais jamais je ne vous vis plus fraîche et plus belle ».

L'arrivée de madame Selwyn me dispensa d'une réponse. Elle connoît sir Clément, et, à en juger par l'accueil qu'elle lui fit, il est fort dans ses bonnes graces.

« Savez-vous bien, miss, me dit-elle, que vous êtes en danger à Bristol ? Les femmes y sont en guerre ouverte avec vous : toute l'assemblée est en rumeur, et c'est vous, malgré votre air d'innocence, qui causez ces troubles. Soyez sur vos gardes, si vous voulez m'en croire ».

« Et de quoi s'agit-il, madame » ?

« Il y court des couplets, qu'on a lus publiquement en ma présence ; les beautés de Bristol y sont nommées, et c'est vous qui en êtes la Vénus, à qui on adjuge le prix ».

« Et n'avez-vous point vu ces couplets ? interrompit sir Clément ».

« En vérité, monsieur, je ne savois pas seulement qu'ils existassent.

Madame Selwyn. « N'allez pas du moins m'en attribuer l'invention ; c'est un honneur que je ne mérite point ».

Sir Clément. « J'ai copié dans mes

tablettes les quatrains où l'on parle de miss Anville, et j'aurai l'honneur de les lui présenter dès ce soir ».

Madame Selwyn. « Et pourquoi cette prédilection pour les quatrains où il est question de miss Anville ? la connoissiez-vous déjà » ?

Sir Clément. « Oui, madame, j'ai eu l'honneur de la voir souvent dans la maison du capitaine Mirvan ; que trop souvent », ajouta-t-il tout bas : et madame Selwyn s'étant détournée pour faire des emplettes, il poursuivit :

« J'ai mille choses à vous dire : m'est-il permis de savoir où vous logez » ?

« Chez madame Selwyn ».

« Est-il possible ! — le hasard me sert donc une fois. — Et depuis quand y êtes-vous » ?

« Depuis trois semaines, environ ».

« Que de peine j'ai eu à vous retrouver depuis votre retraite précipitée de Londres ! Cette virago de Duval m'a absolument refusé toute nouvelle. Ah ! miss Anville, si vous saviez combien j'ai souffert, combien de nuits j'ai passées dans des insomnies ; si vous connoissiez cette malheureuse incertitude dont j'ai été tourmenté sans cesse ; non, vous ne pourriez jamais, malgré toute votre ri

gneur, me recevoir avec cette indifférence glacée».

«Moi, que je vous reçusse autrement, monsieur! et à quel titre»?

«Et n'est-ce pas pour vous seule que j'arrive ici? Mon voyage pouvoit-il avoir d'autre but que le bonheur de vous revoir»?

«Que sais-je, monsieur; — il y a tant de gens qui font le voyage de Bristol».

«Cruelle! comme si vous ignoriez que je vous adore, que vous êtes l'amante souveraine de mon cœur, l'arbitre de ma destinée»!

Madame Selwyn étant revenue alors vers nous, sir Clément reprit son air dégagé, et lui demanda s'il auroit l'honneur de la voir à l'assemblée.

«Oui, sans doute, lui répondit-elle, nous y serons, et il ne tient qu'à vous de nous y apporter les couplets, si miss Anville peut patienter aussi long-temps».

Il me pria alors de l'accepter pour moitié; je le remerciai, en lui disant que je ne comptois pas de sortir.

«Comment, s'écria madame Selwyn! vous n'irez point à l'assemblée? peut-être avez-vous *aussi* des lettres à écrire»?

« Non, madame, pas une seule ».

« Et pourquoi donc voulez-vous garder la maison ? Est-ce pour *aider*, ou pour *embarrasser* ceux qui y restent » ?

« Ce n'est pas ce que je cherche, et si vous le trouvez bon, madame, je n'y resterai pas ».

« Je me flatte donc d'obtenir l'honneur de danser avec vous, répéta sir Clément ».

Je lui fis une légère inclination de tête ; la crainte des plaisanteries de madame Selwyn lui épargna un refus.

Nous retournâmes bientôt chez nous, accompagnées de sir Clément. Sa conversation avec madame Selwyn étoit réellement amusante ; mais je n'étois guère d'humeur à me divertir. Dans toutes les circonstances j'ai le malheur de paroître aux yeux de mylord Orville comme une étourdie, comme une capricieuse, sans principes et sans fermeté. Je l'évite à la vérité autant que je puis, je fais de mon mieux pour lui cacher mes foiblesses ; mais encore je ne saurois souffrir qu'il prenne une mauvaise opinion de moi : il ignore les raisons qui m'ont décidée à m'engager pour l'assemblée, ainsi il doit être surpris de ces variations éternelles.

Mylord Orville fut la première personne que nous vîmes dans le jardin ; il ne parut guère content de se rencontrer avec sir Clément, et j'observai qu'ils changèrent tous deux de visage.

Nous retrouvâmes dans la salle la même compagnie que nous y avions laissée le matin ; madame Selwyn présenta sir Clément à madame Beaumont ; il connoissoit déjà lady Louise et mylord Merton. La conversation roula sur des lieux communs ; le beau temps, les étrangers des eaux, les nouvelles du jour, occupèrent tous les esprits : sir Clément seul affecta de me parler en particulier.

Quelle différence entre mylord Orville et lui ! L'un se distingue par la douceur de ses manières, par la délicatesse de sa conduite, par un air respectueux, qui, au milieu des propos les plus flatteurs, me laisse toujours à mon aise : l'autre me *surcharge* d'une politesse *outrée* ; ses attentions trop marquées deviennent embarrassantes, et il y attache un air d'importance qui n'échappe à personne. On diroit que cette publicité lui plaît, car il prend soin d'écarter tous ceux qui seroient tentés de me parler.

Lorsqu'il fut parti, mylord Orville s'approcha avec un sourire malin ;

« Miss Anville me permet-elle d'*usurper* la place de sir Clément ? — Dois-je penser.... ».

« Une visite aussi indifférente ne vaut pas la peine, mylord, que vous y pensiez du tout ».

« Pardonnez, madame ; rien de ce qui vous concerne ne m'est indifférent ».

Il ne me dit plus rien jusqu'à ce que les dames se fussent retirées pour faire leur toilette ; alors il me pria de lui accorder un moment d'entretien. « Je tremble, madame, d'avoir eu le malheur de vous déplaire ; je serois au désespoir d'avoir un tel reproche à me faire ; si je l'ai mérité, soyez sûre du moins que c'est involontairement.

« Non, mylord, vous êtes sans contredit à l'abri de tout reproche ».

« Vous soupirez (en me prenant la main) ; puissé-je du moins partager vos chagrins, quelle qu'en soit la source ! avec quel empressement je m'appliquerois à les soulager ! confiez-les-moi, chère miss Anville ; souvenez-vous que vous êtes ma sœur d'adoption ; dites-moi, je vous supplie, mon aimable amie, si je suis en état de vous rendre service ».

« Non, mylord, je vous remercie ».

« Quoi ! je ne puis donc vous être bon à rien ! Peut-être souhaiteriez-vous revoir M. Macartney » ?

Je répondis encore par un *non*.

« A vous dire vrai, ce n'est pas là proprement ce qui m'inquiète. J'ai un doute plus essentiel ; — mais il m'en coûte de vous en parler, car il n'est pas impossible que mes conjectures ne vous fassent de la peine ».

« Vous êtes pressée pour le moment ; je ne veux point vous retenir ; peut-être aujourd'hui aurai-je l'occasion de m'expliquer plus clairement : — seulement souffrez que je me permette une question ? — Saviez-vous ce matin, en allant à Bristol, qui vous y rencontreriez » ?

« Moi, mylord » ?

« Pardon, mille pardons de ma curiosité indiscrète. — Laissons-là ma question, n'en parlons plus ».

En effet je sortis, et je me hâtai de gagner ma chambre. C'est ce sir Willoughby qui lui fait ombrage ; il m'eût été aisé de détruire les soupçons du lord ; mais je me suis imposé la loi, une fois pour toutes, de l'éviter, de le fuir, autant que possible. J'aurois desiré cependant de lui annoncer l'engagement que j'avois pris pour l'assemblée, puis-

qu'il sembloit compter sur moi ce soir.

Je ne descendis qu'à l'heure du dîner, après que tout le monde fut déjà assemblé. Orville fut étonné de me voir parée, et moi-même j'en étois honteuse. « N'ai-je pas compris, demanda madame Beaumont, que miss Anville ne sortiroit pas aujourd'hui » ?

« Oui, répondit madame Selwyn, c'étoit son plan ce matin ; mais il y a dans cette assemblée une espèce de pouvoir magique, auquel on ne résiste pas ».

Lord Orville ne put s'empêcher de témoigner sa surprise. On se mit à table ; il m'en coûta d'abandonner mon ancienne place à côté du lord ; les efforts que je fis pour l'éviter, le déconcertèrent visiblement ; cependant j'ai tenu ferme, et je suis demeurée fidelle à la promesse que je vous ai donnée dans ma lettre d'hier.

Après le dîner, nous passâmes tous dans la salle à visites, où il me fut impossible d'échapper à mylord Orville : « Vous allez donc tout de bon, me dit-il, à l'assemblée ? — Et danserez-vous aussi » ?

« Je l'ignore, mylord ».

« Si je ne craignois que vous ne fussiez ennuyée d'avoir deux fois de suite le

même cavalier, j'aurois l'honneur de vous demander votre main; les lettres que j'ai à écrire peuvent être remises jusqu'à demain».

« Si je dois danser nécessairement, je suis déjà à moitié engagée ».

« Et avec qui, si j'ose le savoir »?

« Avec sir Clément Willoughby ».

Ce nom lui ferma la bouche ; il parut mécontent, et ne me parla plus de toute l'après-dînée. — Ah ! monsieur, je n'étois pas non plus dans une assiette bien agréable.

Sir Clément ne manqua pas d'arriver de très-bonne heure pour nous conduire à l'assemblée, et d'abord en entrant il renouvela ses importunités ; il s'assit à côté de moi, et ne cessa de m'accabler de ses fadeurs.

Mylord Orville ne desserra point les dents ; il me fixa d'un air sérieux et pensif, et il baissa les yeux aussi souvent que je tournois les miens sur lui.

Sir Clément sortit de sa poche un papier plié qu'il me présenta, en ajoutant d'une voix basse : « Voici, aimable miss Anville, un foible portrait de celle que j'adore : vous trouverez ces couplets bien au-dessous du sujet ; mais, tels qu'ils sont, je porte encore envie à

l'heureux mortel qui a osé risquer cet essai».

« Nous verrons cela, lui répondis-je, une autre fois». Je craignois que mylord Orville ne s'apperçût que j'acceptois de sir Clément un écrit, offert aussi mystérieusement. Mais ce sir Clément est un homme dont on ne vient pas aisément à bout, et il suffit qu'il se soit mis un projet en tête, pour qu'on ne réussisse point à lui faire lâcher prise.

«Non, continua-t-il, serrez ce papier au plus vîte pendant que lady Louise n'y est point (elle étoit sortie avec madame Selwyn), et sur-tout prenez soin qu'il lui reste caché».

Je l'assurai que mon intention n'étoit pas de lui montrer les couplets.

«Vous ne sauriez donc mieux faire, madame, que de les accepter tout de suite. J'aimerois bien à les lire haut; mais vous trouverez qu'ils doivent n'être connus ici que de vous et de madame Selwyn».

Voyant donc que mes refus seroient inutiles, je reçus les couplets. Un papier présenté avec un certain mystère, notre entretien soutenu, pour ainsi dire, à l'oreille, fournissoient matière à des remarques.

Sir Clément me pressa de parcourir les quatrains, et il ajouta qu'il n'avoit pas osé les produire publiquement, par la raison que lady Louise n'y étoit pas des mieux traitées. Cette circonstance m'embarrasse, et je m'expose à des ressentimens de la part de cette dame, si jamais ces couplets parviennent jusqu'à elle.

Je vous en remets ci-joint une copie (1), mon cher; c'est un panégyrique outré de mes prétendues perfections, et il y auroit de la vanité à faire parade d'éloges que je ne dois pas mériter.

Je n'avois pas encore eu le temps de serrer ce beau morceau de poésie, quand les dames revinrent. Madame Selwyn eut la curiosité de me demander ce que je tenois là. Je lui dis que ce n'étoit *rien*; et j'empochai au plus vîte mon papier.

« Rien, reprit-elle, et *un rien* peut

---

(1) Anville, que les graces recherchent, s'avance enfin d'une démarche modeste et d'un air timide; les yeux baissés, la rougeur sur le front, et la beauté siégeant sur son visage.

Anville ne doit ses attraits qu'à elle-même, et ses vertus qu'à la noblesse de son ame; cependant, ignorant le pouvoir de ses charmes, elle frappe sans art, et blesse sans le savoir.

vous faire rougir ». Je ne sus que répondre : un soupir échappé à mylord Orville produisit sur moi une impression que je n'ai pas le courage de vous dépeindre.

Mylord Merton présenta la main à lady Louise, et ils montèrent en voiture avec madame Beaumont. Madame Selwyn se servit de l'équipage de sir Clément, et il m'y fallut prendre place aussi.

Je ne parlai point en chemin : mais nous ne fûmes pas plutôt arrivés à l'assemblée, que sir Clément sut me faire rompre mon silence. Il me demanda d'abord à danser ; je m'en excusai en le priant de chercher une autre moitié : il s'en défendit, protestant qu'il étoit très-aise de pouvoir rester tranquille avec moi, puisque également il avoit mille choses à me dire.

Là-dessus, il se mit à me conter tout ce qu'il prétendoit avoir souffert de mon absence, ses alarmes après mon départ de Londres, les difficultés inouies qu'il avoit eues à me découvrir ; avantage qu'il n'avoit pu se procurer qu'en sacrifiant encore une semaine au capitaine Mirvan.

« Howard-Grove, continua-t-il, qui m'avoit paru un paradis terrestre, n'étoit

plus qu'un séjour lugubre ; ses environs n'étoient plus les mêmes : les promenades que j'avois trouvées si délicieuses, ne m'offroient plus le moindre attrait ; lady Howard, que j'avois prise pour une respectable vieille d'une humeur agréable, rentroit à présent dans la classe ordinaire des femmes de son âge : madame Mirvan, qui ci-devant me sembloit être un meuble de campagne assez supportable, me devenoit maintenant si insipide, qu'à peine pouvois-je m'empêcher de dormir dans sa société ; et sa fille aussi, que j'avois crue assez gentille et d'une bonne pâte, ne fut plus capable de m'inspirer le moindre intérêt : enfin le capitaine, que j'avois toujours regardé comme un rustre, n'étoit plus à mes yeux qu'un sauvage ».

« Eh ! monsieur, m'écriai-je, dans quels termes parlez-vous de mes meilleurs amis » ?

« Pardon, madame, mais le contraste de ces deux visites étoit trop frappant ».

Il me demanda ensuite ce que je pensois de l'auteur des couplets ?

« C'est quelqu'un, lui dis-je, qui a envie de se jouer de moi, ou qui lui-même n'est pas dans son bon sens ».

Là-dessus il me fit force complimens,

auxquels je ne crus échapper qu'en lui proposant une danse. « J'espérois, reprit-il, que l'auteur se trahiroit par ses yeux ; mais cet indice n'est pas sûr avec vous, madame, puisque vous attirez également tous les regards. Sans contredit vous serez en état de deviner l'auteur des couplets ».

Je lui répétois que je n'en savois rien du tout. Entre nous cependant, mon cher monsieur, mes soupçons tombent sur M. Macartney ; il n'y a que lui qui soit capable de parler de moi avec tant de prévention ; d'ailleurs je crois avoir reconnu la tournure de ses vers.

Sir Clément me fit encore un millier de questions au sujet de mylord Orville ; depuis quand il étoit à Bristol ? — Depuis quand je demeurois à Clifton ? — Si le lord sortoit le matin en cabriolet ? — Si j'avois jamais eu le courage de me promener dans ces sortes de voitures ? Cet interrogatoire fut poussé avez la hardiesse et l'indiscrétion qui sont propres à sir Clément.

J'étois déjà ennuyée du bal, et j'attendois avec impatience le moment où je pourrois me retirer : heureusement lady Louise prévint mon desir ; elle se pique de quitter les assemblées la pre-

mière, et nous partîmes d'assez bonne heure.

Mylord Orville nous reçut avec un sérieux glacé : pas une seule de ces distinctions flatteuses dont je me suis tant louée ; pas la moindre marque d'une simple politesse : lady Louise elle-même n'auroit pu me faire un accueil plus froid. Sir Clément, qui resta à souper, se plaça à côté de moi, sans que mylord Orville cherchât à l'en détourner ; jusqu'ici cependant il avoit toujours ambitionné d'être mon voisin à table.

Cette petite circonstance m'affecta beaucoup ; j'ai tâché cependant d'en être *bien aise ;* l'oubli et l'indifférence, voilà ce que je dois demander pour me réconcilier avec moi-même. Mais, hélas ! — déchoir de la sorte dans son estime ! — perdre tout d'un coup son amitié ! cette idée me perçoit le cœur ; je ne sus quelle contenance garder, et malgré tous mes efforts je ne pus retenir quelques larmes qui se glissèrent le long de mes joues. Lord Orville ne s'en apperçut pas, et je réussis à me remettre assez pour tenir ferme jusqu'à la fin du repas. Dès que sir Clément fut parti je me retirai, sans oser risquer de rencontrer les yeux d'Orville.

J'ai passé la nuit à vous écrire ; j'étois trop sûre de ne pas dormir, pour penser à me coucher. Dites-moi, mon cher monsieur, s'il est possible que vous approuvez ma conduite, — que vous autorisez mon changement, — que j'ai raison de fuir mylord Orville et d'éviter ses égards ? — Dites-le-moi, je vous en prie, et je me consolerai d'un tel sacrifice au milieu de mes regrets ; car, je ne le déguise point, jamais je ne cesserai de regretter son amitié ; — je l'ai perdue ; — je l'ai foulée aux pieds. — N'importe, ces liaisons honorables n'étoient pas faites pour moi, et m'exposoient à des dangers inévitables.

D'après les conseils que vous m'avez donnés, monsieur, je ne pense plus qu'à me gouverner avec toute la sagesse possible ; j'ai à combattre la foiblesse de mon cœur, et les afflictions auxquelles je suis souvent en proie ; mais j'espère de les vaincre : si je succombe, je ne serai du moins pas coupable par ma faute. Le desir de bien faire contient en moi toute autre passion, en tant qu'elle pourroit influer sur ma conduite. Et ne le dois-je pas, moi qui suis votre fille, formée par vos soins ? Oh ! mon père et mon ami, je dois l'avouer, mes senti-

mens sont en opposition avec mon devoir; et tandis que je fais des efforts pour me réconcilier avec moi-même, j'éprouve de plus en plus que mon repos, mes espérances, mon bonheur, — sont évanouis.

Vous seul, monsieur, pouvez calmer mon esprit agité; vous ne refuserez point votre compassion à des foiblesses qui vous sont étrangères, et ne sais-je pas qu'en désapprouvant l'affliction, vous vous plaisez à consoler l'affligé?

LETTRE LXXIII.

M. Villars à Evelina.

Berry-Hill, 3 octobre.

Vos dernières nouvelles, mon cher enfant, sont effectivement des plus étranges. Qu'une fille avouée de sir John Belmont ait paru à Bristol, tandis que mon Evélina y demeure sous le nom déguisé d'Anville, c'est un problême que je ne suis pas capable de résoudre. Quoi qu'il en soit, je me suis attendu à quelque événement extraordinaire au retour de

votre père ; le sens mystérieux de sa lettre à lady Howard m'y a en quelque sorte préparé.

J'ignore qui peut être la jeune personne dont vous parlez ; mais il n'est pas moins sûr qu'elle usurpe une place qui vous appartient à juste titre. Je n'ai jamais entendu parler d'un second mariage de sir Belmont ; supposé même qu'il ait existé, il restera toujours vrai que miss Evelyn a été sa première épouse ; et par conséquent l'enfant né de ce mariage est incontestablement en droit de porter le nom de Belmont.

Ou je suis mal informé des circonstances de cette affaire, ou il s'y est glissé une insigne fourberie ; il faut approfondir ce qui en est.

Quelle que soit ma répugnance à me porter à des extrêmes, je sens cependant que nos recherches deviennent nécessaires ; nous devons essayer de rétablir la réputation de votre mère, ou bien risquer de lui porter le dernier coup.

L'apparition d'une fille de sir John Belmont ne sauroit manquer de faire revivre le souvenir des aventures de miss Evelyn. Le public demandera quelle est la mère de l'enfant qu'on produit aujour-

d'hui, et si votre père refuse alors d'avouer la seule épouse légitime que je lui ai connue, votre naissance en recevra une tache contre laquelle nous réclamerions en vain l'honneur, la vérité et l'innocence; cette tache couvriroit d'infamie la mémoire respectable de votre mère, et vous exposeroit à l'odieux d'un titre honteux, que toutes vos bonnes qualités ne rachèteroient que difficilement.

Non, ma chère, je ne souffrirai point qu'on insulte impunément aux cendres de votre mère; son caractère vertueux sera justifié aux yeux de l'univers; son mariage sera reconnu, et sa fille portera le nom auquel elle a des droits incontestables.

J'avoue que madame Mirvan conduiroit cette affaire avec plus de délicatesse que madame Selwyn, mais nous n'avons point de temps à perdre; car plus cette fourberie s'accréditera, plus nous aurons de peine à la confondre. Je vous conseille donc de partir de Clifton le plutôt possible; votre activité facilitera nos recherches.

Ne vous laissez point accabler, mon enfant, à trop de tristesse, et tâchez de vaincre votre timidité naturelle. Sans

doute que je plains votre situation ; l'entrevue à laquelle vous êtes appelée est importante et solemnelle ; mais aussi je me flatte d'un succès complet. Je vous envoie une lettre que votre infortunée mère écrivit sur son lit de mort à sir Belmont ; je l'ai réservée pour quelque grande occasion, et c'est l'instant d'en faire usage : madame Clinton doit être du voyage ; elle a soigné votre mère dans sa dernière maladie, et son témoignage peut vous être utile. Enfin sir Belmont pourra-t-il résister à la ressemblance frappante de vos traits ? Cette seule circonstance devroit le désarmer et dissiper tous ses doutes.

Recevez, mon Evelina, dans ce moment auguste où vous allez vous jeter entre les bras de votre père légitime, recevez les prières, les vœux et les bénédictions de celui qui l'a été jusqu'ici par adoption ! Puissiez-vous, mon enfant, conserver toute l'excellence de votre caractère, dans le changement de situation qui vous attend ! Pensez à rester humble dans l'élévation à laquelle j'espère de vous voir parvenir ; que vos manières, votre langage, toute votre conduite prouvent l'égalité d'ame, et les sentimens de reconnoissance qui de-

vroient toujours nous accompagner dans la prospérité ; ils y ajoutent un nouveau lustre. Puisse votre vie n'être souillée d'aucune tache ! puissiez-vous rester fidelle à cette franchise ingénue, à cette simplicité de mœurs, cette aimable sincérité que j'ai admirées jusqu'ici en vous ! Puissiez-vous être au-dessus de la vanité et de l'orgueil, et faire consister toute votre grandeur à faire du bien !

ARTHUR VILLARS.

LETTRE LXXIV.

(Renfermée dans la précédente.)

Lady BELMONT *à Sir* JOHN BELMONT.

DANS la ferme persuasion que l'heure d'angoisse qui s'approche mettra fin à mes souffrances, je veux encore une fois parler à sir John Belmont, en faveur de l'enfant qui, s'il survit à sa mère, sera chargé de lui présenter ces lignes.

Mais en quels termes, homme cruel ! l'infortunée Caroline vous écrira-t-elle

avec quelque espérance de succès? Sourd à la voix de la compassion, — aux remords de la conscience, — infidelle aux liens de l'honneur, — dites, Belmont, quelles sont les expressions que je puis employer, sans craindre d'être rebutée?

Vous donnerai-je le tendre nom de mon époux? — hélas! vous le désavouez. — Vous appellerai-je le père de mon enfant? — eh! vous le condamnez à l'infamie! — Vous nommerai-je mon amant qui m'a gardé la foi d'un mariage forcé? — c'est vous-même qui me trahissez. — Vous donnerai-je enfin le titre d'un ami dont j'attendois des secours? — non, car c'est vous qui m'avez plongée dans la misère, et qui avez causé ma ruine.

Malheureuse que je suis! que me reste-t-il à faire pour toucher un cœur fermé à l'équité, aux remords, à la pitié! Y a-t-il un moyen que je n'aie éprouvé? Y a-t-il une ressource que je n'aie tentée? J'ai tout employé; l'amertume des reproches, la force de mes prières, tout a été inutile.

Vingt fois déjà la plume m'est tombée des mains, et je me suis dit dans mon désespoir que je n'avois rien à espérer de

vous. — Mais la tendresse maternelle, la tendresse d'une mère qui tremble pour le sort de l'enfant auquel elle va donner le jour; — voilà ce qui me rend le courage.

Peut-être, quand je ne serai plus, quand la coupe de mes maux sera remplie, quand la mort aura tiré le voile sur ma triste mémoire, quand vous n'aurez plus à craindre mes reproches, quand vous n'aurez plus à redouter mon témoignage et ma vue, — alors peut-être votre cœur s'ouvrira à la voix de la justice, aux cris de la nature.

Belmont! ne leur résistez point, ne rejetez point l'enfant, comme vous avez rejeté la mère. Peut-être regretterez-vous un jour, quand il n'en sera plus temps, les maux dont vous êtes l'auteur; peut-être vous repentirez-vous trop tard, hélas! d'avoir persécuté, d'avoir perdu une infortunée! — peut-être l'avenir vous rappellera-t-il les intrigues que vous avez employées pour me tromper, les angoisses et les peines qui me suivent dans le tombeau! — Oh! Belmont, cette idée désarme tout mon ressentiment! que deviendrez-vous quand vous jetterez un œil repentant sur votre conduite passée!

Ecoutez donc la prière solemnelle de

l'infortunée

l'infortunée Caroline, la dernière qu'elle ose vous adresser.

Lorsque le temps sera venu où vous gémirez sur vos erreurs (et ce temps viendra tôt ou tard); lorsque vous aurez reconnu vos torts et la noirceur de vos trahisons; lorsque votre cœur déchiré voudra expier ses crimes, — alors je lui en offre encore les moyens; lisez ici les conditions sous lesquelles je signe votre pardon.

Belmont! je suis ton épouse, tu le sais! — Hâte-toi donc de justifier aux yeux de l'univers une réputation que tu as flétrie; reçois dans tes bras l'enfant infortuné qui te présentera cette requête de sa mère.

J'ai trouvé un ami auquel je suis redevable du peu de consolation, du peu de tranquillité dont je jouis encore. Cet homme, le plus estimable et le plus digne des mortels, m'a donné sa promesse, qu'à ce prix seul il vous délivrera le gage de notre malheureux amour.

Ah! si tu retrouves un jour dans cette innocente créature les traits de l'infortunée Caroline; — si l'enfant te retraçoit le souvenir de la mère, Belmont! par cette raison seule tu le réprouveras peut-être! — Cher objet de mon amour,

cher enfant pour qui je sens déjà toute l'étendue de la tendresse maternelle, garde-toi bien de ressembler à ta mère! La mort t'enlève un de tes parens, et la haine te feroit perdre celui qui te reste.

Je dois finir, les forces m'abandonnent, et je sens le poids des idées terribles qui m'accablent. Adieu — pour toujours.

Mais dans ces derniers adieux, — qui ne te seront présentés qu'après que la fougue de tes passions sera passée, — qu'après que toutes mes douleurs seront descendues avec moi dans le tombeau, — oublierai-je d'ajouter une parole consolante pour cet homme jadis si cher, qui puisse le soutenir dans les afflictions qui l'attendent? Non, Belmont, tu sauras que ma compassion l'emporte de beaucoup sur mon ressentiment; — je prierai pour toi dans mon heure dernière, et le souvenir de l'amour que je te portois autrefois, effacera celui des maux que tu m'as faits. Encore une fois, adieu.

CAROLINE BELMONT.



LETTRE LXXV.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Clifton, le 3 octobre.

En ouvrant mes volets ce matin, je vis mylord Orville qui se promenoit déjà dans le jardin : je ne descendis cependant point avant l'heure du déjeûner ; il me reçut avec une froideur digne de lady Louise.

Madame Beaumont, lady Louise et madame Selwyn lièrent leur conversation ordinaire, à laquelle votre Evelina ne prit aucune part ; négligée, tranquille et rêveuse, elle demeura à l'écart, comme un être qui ne tient à rien et dont personne ne se met en peine.

Peu contente de ma situation, impatientée de me voir négligée de la sorte, je me retirai le plutôt possible. En sortant je trouvai dans mon passage, sir Clément Willoughby, qui me pressa instamment de rentrer avec lui. Je n'y consentis qu'à regret, mais je devois m'y résoudre si je ne voulois continuer à

rester seule avec lui dans l'antichambre, car il me retint de force. J'étois cependant un peu honteuse d'avoir l'air de m'attribuer ainsi sa visite; ses assiduités ne le font que trop soupçonner déjà.

Il passa plus de deux heures avec nous, et il affecta pendant tout ce temps de m'entretenir en particulier; peut-être n'en aurois-je pas encore été débarrassée, si madame Beaumont n'avoit proposé un tour en voiture. Lady Louise accepta, et madame Selwyn dit qu'elle seroit charmée d'être de la partie, pourvu que mylord Orville ou sir Clément s'en missent aussi: un simple trio de femmes, ajouta-t-elle, lui sembloit trop insipide.

Sir Clément, toujours attentif à faire sa cour à madame Selwyn, demanda la permission d'accompagner les dames: mylord Orville s'en excusa, et moi je montai dans ma chambre, d'où je ne suis descendue que pour dîner. J'évite autant que je puis la présence du lord; sa froideur m'est insupportable, quoique je l'y aie autorisé par ma propre conduite.

Sir Clément fut encore des nôtres à dîner; il joue son rôle à merveille, et il a réussi à gagner entièrement les bonnes

graces de madame Beaumont, qui n'est pas d'ailleurs d'un commerce aisé.

Je me suis mortellement ennuyée pendant toute la journée; il m'a fallu supporter à la fois, et les importunités indiscrètes de sir Clément, et le silence révoltant de mylord Orville. L'un ne m'a pas quittée un instant, l'autre ne m'a pas dit un seul mot; le premier faisoit naître les occasions de m'entretenir, l'autre les fuyoit avec soin.

Je commence à croire, mon cher monsieur, que le changement trop subit dans ma conduite envers le lord étoit déplacé. A tout prendre, il ne m'a donné nul sujet de mécontentement; et le motif de cette altération étant uniquement à ma charge, je n'aurois pas dû m'astreindre à une réserve que je ne puis pallier par aucune raison légitime: d'ailleurs, il étoit naturel que l'affectation avec laquelle j'évite sa société, fît un mauvais effet.

Hélas! monsieur, mes réflexions viennent toujours trop tard: il faut avouer que je paie bien cher le peu d'expérience que j'acquiers, et je prévois qu'il m'en coûtera encore beaucoup avant que j'arrive à ce point de prudence dont le sage se sert pour régler sa conduite présente et pour prévenir des embarras éloignés.

Le 4 octobre.

Hier matin, tout le monde sortit en voiture, et je restai seule au logis avec madame Selwyn : je m'étois arrêtée un moment dans sa chambre, mais je m'en suis éclipsée au plus vîte. Je crains la conversation de cette dame ; elle prend plaisir à me plaisanter impitoyablement, soit sur mon sérieux, soit sur le compte de mylord Orville.

En sortant de chez elle, je me suis rendue dans le jardin, où j'ai passé une grosse heure ; j'étois assise dans un berceau au bout de la grande allée, absorbée dans mes conjectures sur l'avenir, quand tout-à-coup je fus interrompue par sir Clément Willoughby.

Je l'attendois peu, et il a su certainement que j'étois dans le jardin, car il ne vient guère s'y promener seul. Dès que je le vis arriver, je me préparai à m'en aller ; mais il me cria de loin : « Arrêtez, la plus aimable des femmes, j'ai un mot à vous dire » ; et il n'eut rien de plus pressé que de s'asseoir à côté de moi.

« Et pouvez-vous, continua-t-il, me refuser une légère faveur, quand j'achète si cher la douceur de vous voir ?

Pas plus tard qu'hier encore, n'ai-je pas souffert le plus cruel martyre »?

« Vous, sir Clément »?

« Oui, belle inhumaine, n'ai-je pas consenti à être claquemuré dans une voiture ! pendant toute une mortelle matinée, avec trois des plus ennuyeuses femmes de l'Angleterre »?

« En vérité, monsieur, ces dames vous ont une grande obligation ».

« Oh ! elles ne s'en doutent pas; elles ont une trop haute idée de leur mérite pour croire qu'elles aient des égards à observer. Heureusement on les en dispense ».

« Ces dames ne pensent assurément pas que vous les traitez si mal ».

« J'en suis bien sûr aussi, et leur amour-propre m'en répond.—Mais être arraché de la société de miss Anville, pour s'enfermer avec des femmes comme celles-là, en vérité c'est une situation digne de pitié, et tout le monde m'en plaindroit, excepté vous, madame ».

« Quelque fâcheuse que vous présentiez cette situation, je ne vois pas que vous ayez été tant à plaindre, et, aux yeux de bien du monde, elle auroit paru plutôt digne d'envie que de compassion ».

« *Le monde* pense sur ce sujet à-peu-près comme moi : on se moque de madame Beaumont, on tourne lady Louise en ridicule, et l'on déteste madame Selwyn ».

« Vous êtes, monsieur, un juge sévère, et vos décisions sont tranchantes ».

« Accusez-en vous-même, mon ange, si vos perfections ne servent qu'à faire ressortir leurs défauts. Je vous proteste que pendant toute cette course j'ai cru marcher à pas de tortue. Le sot orgueil de madame Beaumont, et le respect qu'elle se fait porter, sont insupportables, assommans : à en juger par son air de gravité, l'on auroit dit qu'elle se promenoit en voiture pour la première fois de sa vie ; — je souhaite du moins que ce soit pour la dernière.—Croyez-moi, madame, si je n'étois obligé de la ménager pour avoir l'entrée de sa maison, je la fuirois comme la peste. Madame Selwyn, à la vérité, tâcha de faire diversion au cérémonial, mais la méchanceté de sa langue ». —

« Comment, monsieur, vous vous récriez contre ce défaut » ?

« Oui, madame, malgré votre reproche, je le trouve choquant, sur-tout pour une femme. Madame Selwyn, j'en

conviens, a de l'esprit, elle a plus de connoissances que la moitié de son sexe ensemble ; mais elle court perpétuellement après la satire, et ce penchant met tous ceux qui vivent avec elle mal à leur aise ; d'ailleurs, à force de parler, elle ennuie, et les plus jolies choses deviennent insipides dans sa bouche. Quant à lady Louise, c'est une petite langoureuse, qui ne sauroit entrer en considération : — si elle valoit la peine d'être jugée sérieusement, je dirois qu'elle est un composé d'affectation, d'impertinence et de vanité ».

« Vous me surprenez, monsieur ; pouvez-vous en bonne conscience entretenir une aussi mauvaise idée de ces dames, et leur prodiguer tant d'attentions, tant de politesses » ?

« Des politesses ! — eh ! mon ange, je serois homme à me mettre à genoux devant elles, à les adorer, pour me procurer la félicité de vous voir ! Rappelez-vous ma déférence pour le brutal capitaine Mirvan, et pour le gendarme qui se fait nommer madame Duval. S'il pouvoit exister une créature assez horrible pour réunir tous les défauts de ces différens caractères, — une créature qui rassemblât la fierté de madame Beau-

mont, la brutalité du capitaine Mirvan, la présomption de madame Selwyn, l'affectation de lady Louise, et la bassesse de madame Duval; — ce monstre même recevroit encore mes hommages, si, par cette condescendance, je savois gagner un mot, un seul regard de mon adorée miss Anville ».

« Vous vous trompez, monsieur, si vous vous imaginez qu'une telle duplicité puisse vous servir de recommandation chez moi; d'ailleurs, je saisis cette occasion pour vous prier de m'épargner un pareil langage à l'avenir ».

« Oh! miss, votre froideur, vos reproches me percent le cœur : traitez-moi avec moins de rigueur, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez; — vous gouvernerez, vous dirigerez toutes mes actions, vous ferez de moi un tout autre homme, je n'aurai de desirs que les vôtres, accordez-moi du moins votre pitié, si vous êtes décidée à me refuser vos bontés ».

« Encore une fois, monsieur, finissez ces discours; ils me déplaisent trop pour qu'ils puissent jamais faire fortune chez moi. Jusqu'ici vous n'avez que trop bien réussi à me tourmenter, et je vous préviens que si vous ne changez entiè-

rement de langage et de conduite à mon égard, vous me chasserez par-tout où vous serez ».

Je m'étois levée, résolue de m'en aller; mais sir Clément me retenant toujours se jeta à mes pieds, et s'écria du ton le plus passionné: « Qu'osez-vous dire, miss! est-il possible que vous poussiez votre froideur mortelle, jusqu'à me défendre le moindre rayon d'espérance »?

« J'ignore, monsieur, de quelles espérances vous parlez; ai-je jamais prétendu vous en donner »?

« Ah! vous me mettez hors de moi-même, et je ne puis endurer plus long-temps votre mépris. Modérez cette extrême cruauté, si vous ne voulez me réduire au désespoir: dites du moins, belle inexorable, dites du moins que mon état vous fait pitié.... ».

Dans ce même moment un malheureux hasard conduisit mylord Orville devant le berceau où nous étions assis. Sa vue fut pour moi un coup de foudre; il pâlit lui-même et parut interdit. Il se disposa à retourner sur ses pas, mais je l'appelai à mon secours, et j'exhortai sévèrement sir Clément à lâcher ma main; celui-ci se leva, mais il me retenoit toujours, et le lord, peu attentif à

mes cris, continua son chemin, jusqu'à ce qu'il m'entendît appeler une seconde fois. Alors il revint vers nous, en disant à sir Clément d'un grand sang-froid : « J'espère, monsieur, que vous ne retenez pas miss Anville malgré elle ».

« En tout cas, mylord, riposta celui-ci, je puis me passer de l'honneur de votre entremise ».

En attendant, je m'étois débarrassée de ses mains et je me sauvai au plus vîte. Mes craintes se tournèrent alors vers les suites que cette rencontre pouvoit avoir, et j'appréhendai fortement que l'orgueil humilié de sir Clément ne le portât à provoquer mylord Orville. Je crus devoir recourir à madame Selwyn, et, en me précipitant dans sa chambre, je la priai d'une manière à peine intelligible de vouloir bien faire un tour du côté du berceau. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer quelques soupçons, et elle partit avec la vîtesse de l'éclair.

Je vous laisse à juger dans quelle impatience j'attendis son retour ; à peine pus-je résister à la tentation de la suivre : elle revint enfin, et me rapporta un entretien des plus intéressans, dont j'avois été l'objet. Je vais vous en faire part, monsieur ; mais j'omettrai les commen-

taires et les saillies dont madame Selwyn assaisonna son récit ; votre imagination les suppléera aisément.

Madame Selwyn trouva les deux cavaliers assis tranquillement dans le berceau, et s'appercevant qu'ils étoient engagés dans une conversation assez sérieuse, elle s'arrêta à quelque distance. Voici ce qu'elle m'en a communiqué.

Sir Clément avoit dit au lord qu'une certaine question qu'il lui avoit faite le surprenoit. « Mais, a-t-il continué, je n'y répondrai point, à moins que mylord Orville ne souffre que j'en propose une à mon tour ».

« Volontiers, monsieur ».

« Vous me demandez quelles sont mes intentions ; — et croyez-vous, mylord, que je sois moins curieux de connoître les vôtres » ?

« Je n'en ai montré aucune ».

« Et à quoi donc faut-il attribuer votre desir de savoir les miennes » ?

« A l'intérêt sincère que je prends au bien-être de miss Anville ».

« Un tel intérêt est noble et digne des plus grands éloges ; mais à moins que d'être son père, — son frère, — ou son amant » .... —

« Je vous entends, sir Clément, et je

conviens que je n'ai point les droits que donnent ces différens titres de famille, pour me permettre des recherches sur ce qui regarde miss Anville : cependant j'avoue en même temps que je ne desire rien de plus que de lui rendre service et de la voir heureuse. M'excuserez-vous donc si je prends la liberté de répéter ma question » ?

« Oui, pourvu que vous me permettiez de vous répéter qu'elle me paroît des plus singulières ».

« Soit : mais la situation de cette demoiselle me semble l'être tout autant ; elle est fort jeune, sans expérience, et abandonnée à sa propre direction. Je croirois qu'elle ne s'apperçoit pas des dangers qu'elle court, et je ne vous dissimule pas, monsieur, que je me sens une vocation pour les lui faire remarquer ».

« Je ne vous comprends pas trop, mylord ; mais j'espère du moins que votre dessein n'est pas de la prévenir contre moi ».

« J'ignore, monsieur, ce qu'elle pense de vous ; j'ignore quelles sont vos intentions à son égard. Peut-être, si j'étois mieux instruit de vos sentimens réciproques, me verriez-vous moins offi-

cieux; mais je n'ai pas la présomption de demander dans quels termes ».

« Vous savez, mylord, que je ne suis pas assez vain non plus pour vous dire que *je joue à jeu sûr;* cependant avec un peu de persévérance ». —

« Vous êtes donc résolu à persévérer ».

« Oui, décidément, mylord ».

« Dans ce cas, souffrez, monsieur, que je vous parle avec franchise. Cette jeune demoiselle, quoique abandonnée à elle-même, et en quelque sorte sans protection, ne manque pas absolument d'amis : elle est parfaitement bien élevée, et on voit qu'elle a vécu en bonne société; sa vertu et son esprit feroient honneur à tous les rangs, même aux plus élevés, et une telle personne n'est pas faite pour être amusée. On connoît vos principes, sir Clément; excusez ce petit reproche ».

« Oh! ce sont ses propres affaires; elle a trop de jugement pour avoir besoin d'être conseillée ».

« Je ne lui dispute point un jugement sain et solide; mais son âge et l'ingénuité de son caractère ne la mettent pas assez en garde contre de certains soupçons qui me paroissent très-fondés ».

« Mylord, vos éloges m'inspirent quelque défiance sur votre désintéressement. Il n'y a personne au monde que je craindrois pour rival autant que vous : mais qu'il me soit permis de vous dire que vous m'avez furieusement trompé dans cette affaire ».

« Monsieur, de grace, qu'entendez-vous par là » ?

« Souvenez-vous, mylord, que lorsque nous parlâmes pour la première fois de miss Anville, vous vous êtes exprimé à son sujet dans des termes qui s'accordent peu avec votre panégyrique actuel; il vous plut alors de l'appeler *une fille simple, sans esprit*, et je ne puis guère m'imaginer que vous aviez d'elle une si haute idée ».

« Il est vrai qu'au premier abord je n'ai point rendu justice à son mérite; mais j'ignorois alors combien elle étoit novice. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose, et j'ai eu occasion de me convaincre, que ce qu'il pouvoit y avoir de singulier dans sa conduite étoit uniquement l'effet de son inexpérience, de sa timidité et d'une vie trop retirée; car je lui trouve des connoissances, de la sensibilité et beaucoup d'intelligence. Elle ne ressemble pas à la plupart de nos jeu-

nes femmes, qu'on connoît à fond au bout d'une demi-heure. Les bonnes qualités de miss Anville sont cachées par sa modestie et sa timidité ; il faut du temps et des encouragemens pour les faire paroître dans tout leur jour. Joignez à cela que sa beauté ne frappe pas *des coups de surprise ;* elle gagne le cœur petit à petit, et s'en empare comme par enchantement.

» Halte-là, mylord ; il n'en faut pas davantage pour expliquer l'intérêt que vous prenez à son bien-être ».

» Je ne me cache point de l'amitié et de l'estime que j'ai pour elle ; mais soyez persuadé, monsieur, que si j'avois laissé voir à miss Anville d'autres sentimens que ceux de l'amitié la plus désintéressée, je vous aurois épargné notre conversation. Mais, puisque vous ne jugez pas à propos de me faire connoître vos intentions, nous ne pousserons pas cette matière plus loin ».

« A dire vrai, je ne les connois pas trop moi-même. Miss Anville est une très-aimable personne, et si j'étois homme à me marier, elle seroit, de toutes les femmes du monde, celle dont je voudrois faire mon épouse. Mais je doute que votre philosophie même puisse me

conseiller de prendre des engagemens de cette nature, avec une fille d'une naissance obscure, qui n'a d'autre dot que ses beaux yeux; et qui probablement est dans la dépendance.

» Nous ne discuterons pas davantage là-dessus, et puisque nous sommes tous deux maîtres de notre volonté, nous agirons chacun selon notre bon plaisir ».

Madame Selwyn craignant d'être surprise, et voyant d'ailleurs que mes soupçons étoient mal fondés, quitta son poste et vint me rendre compte de ce qu'elle avoit entendu.

Quel homme que ce sir Clément! quel cœur volage! que de ruses, que d'artifices! En attendant il se trompe lourdement, car cette fille si pauvre et obscure, loin d'ambitionner l'honneur de son alliance, la rejettera haut la main, à présent et jamais.

Quant à mylord Orville; — mais n'en parlons pas. — Vous me direz vous-même, monsieur, ce que vous en pensez, si sa conduite n'est pas celle d'un parfait galant homme, si j'ai tort de l'admirer.

J'étois un peu confuse de reparoître en présence des deux parties, après le débat singulier dont j'avois été l'objet :

je ne pus cependant me dispenser décemment de dîner avec eux. Sir Clément fut distrait et mal à son aise pendant le repas : son esprit étoit visiblement à la torture : il me veilloit de près, il épioit également mylord Orville. Je le traitai sans le moindre ménagement, étant décidée d'éviter à l'avenir toute conversation avec lui ; je suis trop irritée pour souffrir plus long-temps ses insultantes assiduités.

Je n'eus pas une seule fois le courage de rencontrer les yeux de mylord Orville : sa vue, et le souvenir de ce qui s'étoit passé, me tint pour ainsi dire en respect ; je redoutois sa sagacité : je n'ai pas quitté madame Selwyn du reste de la journée.

Adieu, mon cher monsieur ; j'attends demain des lettres de votre part ; elles décideront, je pense, de mon départ, soit pour Berry-Hill, ou pour Londres.

LETTRE LXXVI.

*Continuation de la lettre d'*ÉVELINA.

6 octobre.

MA lettre d'aujourd'hui sera vraisemblablement la dernière que vous recevrez de Clifton ; je l'écris dans une agitation qui me permet à peine de conduire ma plume.

Je suis descendue assez tard ce matin, et malgré cette précaution, mylord Orville étoit encore seul dans la salle. J'étois un peu décontenancée de me trouver tête-à-tête avec lui, après avoir évité si long-temps une pareille entrevue. Je fus sur le point de quitter d'abord la chambre ; mais le lord me retint. « Si je vous incommode, dit-il, je suis prêt à me retirer ».

« Non, mylord, je n'étois pas venue pour rester ».

« Je m'étois flatté cependant que vous m'accorderiez un moment d'entretien ».

Je revins sur mes pas, presque involontairement; et il ajouta, après une courte pause: « Vous êtes bien bonne, miss, d'avoir égard à mes prières; depuis long-temps déjà je cherche l'occasion de vous parler ».

Je ne lui répondis rien, et il poursuivit: « Vous m'avez permis, madame, d'oser prétendre à votre amitié, — de m'intéresser à ce qui vous regarde, — de vous appeler du tendre nom de sœur. J'ai reconnu cet honneur comme je le devois; mais j'ignore par quel étrange accident j'ai eu le malheur de m'en rendre indigne. Tout est changé depuis quelques jours; vous me fuyez, — ma présence vous est à charge, vous évitez avec soin ma conversation ».

Cette imputation, faite d'un ton très-sérieux, me fit d'autant plus de peine, qu'elle étoit fondée: j'en fus honteuse; mais je ne répondis pas encore.

« J'espère, continua le lord, que vous ne me condamnerez point sans m'entendre. Si j'ai eu le malheur de vous déplaire, dites-moi *comment*; je ne desire rien de plus que de réparer ma faute, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter mon pardon »

« Mylord, vous poussez la politesse

trop loin : non, vous n'êtes coupable de rien, je n'ai pas idée d'avoir été offensée par vous, et s'il est question d'excuses, je vous en dois plutôt que je n'en attends de votre part ».

« Vous êtes la douceur et la bonté même, et je me flatte qu'il me sera permis de vous redemander des titres qu'il m'importé tant de conserver. Mais, toujours occupé de l'idée inquiétante de vous avoir déplu, j'espère, madame, que, sans être indiscret, j'oserai vous supplier de ne pas me laisser ignorer ce qui peut avoir causé un changement si subit et si pénible pour moi ».

« En vérité, mylord, — cela n'est pas si aisé, — je ne le puis ».

« Je rougis d'être aussi pressant; mais il est peut-être nécessaire que je sois tiré d'erreur, et c'est de vous seule, madame, que j'attends une explication. D'ailleurs, l'*époque* de ce changement me fait craindre; — me permettrez-vous de vous faire part de mes conjectures »? —

« Et pourquoi non, mylord »?

« Dites-moi donc, — et pardonnez en même temps une question de la dernière conséquence; — sir Clément Willoughby n'entre-t-il pas pour quel-

que chose dans cette révolution » ?

« Pour rien du tout, mylord », répondis-je d'un ton ferme.

« Mille et mille remercîmens ! vous me soulagez d'un grand fardeau ; — mais, de grace, encore un mot : — N'est-ce pas à sir Clément que je dois attribuer une partie de la réserve que vous vous êtes imposée à mon égard ? car, si j'ai bien calculé, elle date du jour même de son arrivée aux eaux ».

« N'attribuez rien à sir Clément ; il ne sauroit avoir la moindre influence sur ma conduite ».

« Puis-je donc espérer que vous me rendrez cette même confiance et ces mêmes bontés, dont vous m'aviez honorée avant son arrivée » ?

Pour mon bonheur madame Beaumont vint nous interrompre ; — je ne savois plus que répondre : nous déjeûnâmes ensemble.

Mylord Orville fut de la meilleure humeur possible, jamais je ne le vis plus gai et plus aimable. Bientôt après sir Clément se fit annoncer ; il venoit, disoit-il, rendre ses devoirs à madame Beaumont. Je me retirai dans ma chambre, où je donnai un libre cours à mes réflexions ; j'y trouvai des motifs de con-

solation et de nouvelles alarmes; c'est dans cet état que je reçus votre chère lettre.

Ah! monsieur, que je suis touchée des vœux et des prières que vous faites pour Evélina! que je suis reconnoissante des bénédictions que vous répandez sur moi! — Je *dois vous quitter pour me jeter entre les bras de mon père légitime!* O vous, qui avez été le guide, l'ami et le protecteur de ma jeunesse, vous qui avez eu soin de mon enfance, qui avez formé mon esprit, qui m'avez conservé la vie! — c'est vous seul que mon cœur avoue pour père, c'est à vous seul que je jure une obéissance, une gratitude, une tendresse éternelle!

J'augure assez mal de l'entrevue à laquelle je suis appelée; mais quelle que soit l'importance de cet objet, je suis entièrement occupée dans ce moment d'un incident dont je dois vous rendre compte incessamment.

Je n'ai pas manqué d'informer madame Selwyn du contenu de votre lettre. Elle me parut bien aise de vous voir de son avis, et elle fixa d'abord notre départ à demain matin. La chaise de poste fut arrêtée pour une heure après minuit.

Elle me dit ensuite de faire ma malle pendant qu'elle s'amuseroit à conter

quelques

quelques sornettes à madame Beaumont, pour la préparer à notre départ.

En allant dîner je retrouvai mylord Orville de tout aussi bonne humeur qu'auparavant; il s'assit à côté de moi, plaisantant sur mon goût pour la retraite, et il auroit été en droit de me répéter ce qu'il m'a dit dernièrement, *qu'il perdoit ses peines à me divertir.* En effet, l'entreprise eût été difficile: j'étois triste et abattue; l'idée d'une entrevue solemnelle, — celle d'une séparation douloureuse, —pesoit trop à mon cœur, pour que je fusse maîtresse de mon esprit. Je regrettai même l'espèce d'explication que j'avois eue avec mylord Orville; pourquoi falloit-il que nous quittassions l'un et l'autre le ton réservé que nous semblions nous être imposé.

Il fut question pendant le repas de notre voyage à Londres, et cette nouvelle parut consterner mylord Orville. Un nuage épais se répandit sur sa physionomie, et il devint presque aussi pensif et aussi tranquille que moi.

Madame Selwyn, occupée de ses préparatifs, se retira en sortant de table, et me pria de lui rassembler quelques livres qu'elle avoit laissés dans la salle à visites. Je m'y rendis pour les chercher,

mais quelle fut ma surprise de voir que mylord Orville m'y avoit suivie. Il tira la porte après lui, et en s'approchant de moi d'un air inquiet, il me dit : « Est-il vrai, miss Anville, que vous partez » ?

« Je crois que oui, mylord ».

« Faut-il que je vous perde si subitement, au moment où j'y pensois le moins » !

« La perte n'est pas grande, mylord ».

« Se peut-il, miss, que vous doutiez de ma bonne-foi » !

« Je ne comprends pas », répondis-je en continuant à chercher, ce que madame Selwyn a fait de ses livres. —

« Ah ! si j'osois me flatter que vous me permissiez de vous prouver jusqu'où va la sincérité de mes intentions » !

« Permettez, mylord, que j'aille trouver madame Selwyn ».

« Quoi ! vous me quittez (et il me retint en même temps par la main) sans me donner la plus légère espérance de vous revoir ? Enseignez-moi du moins, ma trop aimable amie, à supporter votre absence avec un courage digne de celui que vous montrez vous-même ».

« De grace, mylord, laissez-moi ».

« Oui, s'écria-t-il en se jetant à ge-

noux, oui, je vous laisserai, si vous le voulez ainsi ».

« Que faites-vous, mylord? au nom du ciel, levez-vous. Mylord Orville à mes genoux! Non, je ne vous croyois pas assez barbare pour vous jouer de moi ».

« Me jouer de vous! ah! que j'en suis éloigné! Non, miss; je vous estime, je vous admire, je vous respecte plus que personne au monde. Vous êtes l'amie que mon cœur s'est choisie, et à laquelle il rapporte tout son bonheur. Vous êtes la plus aimable et la plus parfaite des femmes, et vous m'êtes mille fois plus chère que mes paroles ne sauroient l'exprimer ».

Je n'entreprendrai point de vous décrire, monsieur, ce que je sentis dans ce moment; je respirois à peine, je doutois presque si j'étois en vie, tout mon sang se glaça dans mes veines, et je n'eus plus la force de me soutenir. Mylord Orville se releva en sursaut; il approcha un fauteuil, et j'y tombai presque sans connoissance.

Nous restâmes plusieurs minutes sans parler. Mylord Orville me voyant cependant un peu revenue, rompit le silence; il me demanda pardon en bégayant

de sa vivacité. Je voulus m'en aller ; mais il me retint par force.

Essaierai-je de tracer la scène qui suivit ? comment vous la rendre, quoiqu'elle soit gravée profondément dans mon cœur ? Mais les discours d'Orville, ses protestations, étoient trop flatteurs, pour que je ne prenne pas plaisir à les répéter. J'avois cherché plusieurs fois à quitter la chambre, il s'y opposa avec opiniâtreté ; — en un mot, monsieur, je ne pus tenir contre ses instances réitérées, — et il réussit à m'arracher le secret le plus sacré de mon cœur.

Je ne sais depuis quand nous étions ensemble, mais madame Selwyn, impatientée apparemment de ma trop longue absence, vint me chercher, et, en ouvrant la porte, elle trouva.... mylord Orville à mes genoux. Jugez, monsieur, de ma honte et de mon trouble ! Orville fut déconcerté autant que moi ; il se leva un peu confus, et madame Selwyn se donna le temps de nous regarder l'un après l'autre sans dire mot. Enfin elle adressa la parole au lord : « Avez-vous eu la bonté, lui demanda-t-elle de son ton de sarcasme, d'aider miss Anville à chercher mes livres » ?

« Oui, répondit-il en affectant de

plaisanter, et j'espère que nous ne serons plus long-temps à les trouver ».

« Vous êtes trop bon, mylord, et il y auroit de l'indiscrétion à vous faire perdre votre temps »! Puis, se tournant vers une des croisées, elle y prit les livres qu'elle avoit demandés; et nous en distribuant à chacun un volume, elle ajouta : « Tenez, de cette manière ma commission nous aura occupés tous trois, et nous ne ressemblerons pas mal aux domestiques du *Tambour nocturne* ». Elle sortit en nous lançant un regard très-expressif.

J'aurois dû la suivre; mais mylord Orville me pressa de demeurer encore un instant : il lui restoit, dit-il, quantité de choses intéressantes à me dire.

« Non, mylord, lui répondis-je, je dois vous quitter, je ne suis demeurée, hélas! que trop long-temps ».

« Regrettez-vous si-tôt les bontés que vous avez eues pour moi »?

« Mylord, je ne sais plus ce que je fais, je suis tout hors de moi-même ».

« Une heure d'entretien dissipera toutes vos inquiétudes, et me confirmera mon bonheur. Quand puis-je espérer, miss, de vous voir sans témoins? Serez-vous demain matin à la promenade »?

« Non, mylord, je ne veux pas m'exposer une seconde fois au reproche d'avoir donné un rendez-vous ».

« Est-ce donc pour M. Macartney seul que vous réservez cette faveur » ?

« M. Macartney est pauvre, et il m'a des obligations, à ce qu'il croit du moins : sans quoi.... ».

« La pauvreté, il est vrai, n'est pas un titre que je puis alléguer ; mais, si c'en est un que de vous avoir des *obligations*, j'ai plus de droits qu'il n'en faut pour vous demander un tête-à-tête ».

« Mylord, il m'est impossible de rester plus long-temps avec vous. Que dira madame Selwyn » ?

« Ne lui ôtez pas le plaisir de faire ses *conjectures* ; — mais dites-moi, je vous prie, êtes-vous sous sa direction » ?

« Oui, pour le moment ».

« J'ai encore mille questions à vous faire ; mais il en est une sur-tout qui m'intéresse essentiellement. Miss Anville dépend-elle d'elle seule, ou bien existe-t-il quelqu'un dont je dois rechercher le consentement » ?

« Ah, mylord ! j'ignore presque moi-même à qui j'appartiens ».

« Souffrez donc que je hâte l'instant qui doit éclaircir ces doutes, l'instant

où vous appartiendrez seule au fidèle Orville ».

Je fis un nouvel effort pour rompre cette conversation, et je sortis pour m'enfermer dans ma chambre. J'étois trop agitée pour rejoindre madame Selwyn. Quelle scène, mon cher monsieur! l'entrevue qui se prépare pour demain ne sauroit m'affecter davantage. — Être aimée de mylord Orville ; — être honorée du choix d'un cœur tel que le sien, — oh! ce bonheur est trop grand pour moi : j'en ai pleuré de joie ; j'en ai pleuré à chaudes larmes.

Dans cette heureuse inquiétude, j'attendis l'heure du goûter. Il fallut redescendre ; et, à ma grande satisfaction, je trouvai la salle remplie de monde : on en remarqua moins ma confusion.

On joua jusqu'à l'heure du soupé ; mylord Orville mit ce temps à profit pour m'entretenir en particulier.

Il observa que j'avois les yeux rouges, et il me pressa de lui en dire la raison : quand je lui eus fait l'aveu de ma foiblesse, mes larmes étoient prêtes à couler encore, tant il mit de bonté dans les expressions de sa reconnoissance.

Il voulut aussi savoir si mon voyage ne souffroit point de délai? Je lui répondis

que non, et alors il me demanda la permission de me suivre en ville.

« Qu'osez-vous proposer, mylord » ?

« Oui, je veux que nos liaisons soient connues le plutôt possible ; je dois cette attention à votre délicatesse, et le public verra du moins que vous n'étiez pas faite pour écouter tel et tel *soupirant* indigne de vous ».

« Ce seroit donc m'exposer de nouveau aux censures de ce même public, si je souscrivois à votre demande ».

« Et n'est-il pas juste que je hâte l'instant heureux où les scrupules, les convenances ne mettront plus d'obstacle à notre union, où il me sera permis d'être à vous pour toujours, de ne plus vous quitter ?

Je passai cet argument sous silence, et mylord Orville me répéta combien il desiroit d'être du voyage.

« Ce que vous exigez, mylord, est absolument impossible, et n'est pas même en mon pouvoir. Le voyage que je vais entreprendre me privera vraisemblablement de la liberté d'agir par mes propres volontés ».

« Je ne comprends pas trop ce que vous voulez dire ».

« Je ne saurois m'expliquer davantage

pour le présent; la tâche d'ailleurs seroit trop pénible».

« Jusqu'à quand me garderez-vous, miss, cette cruelle réserve ? quand commencerez-vous à m'honorer de la confiance que vous avez daigné me promettre »?

« Soyez sûr, mylord, que ma réserve n'est point affectée; mes affaires sont dans une situation des plus embrouillées; le récit en est long et tragique. — Si cependant, mylord, un court délai vous faisoit de la peine — ».

« Pardonnez, adorable miss Anville, mon impatience; — vous ne me direz rien de ce que vous souhaiterez me cacher; — j'attendrai tranquillement votre confidence : — seulement j'espère de votre bonté que vous ne me laisserez pas languir trop long-temps ».

« Je ne prétends pas, mylord, vous cacher mes sècrets, il ne s'agit que de reculer cette explication ».

Orville voyant que j'étois résolue à lui refuser la permission de m'accompagner à Londres, me pria de lui accorder celle de m'écrire; il ajouta qu'il osoit se flatter que j'honorerois ses lettres d'un mot de réponse.

Le souvenir des deux lettres que nous

nous étions écrites précédemment décida bientôt ma réponse, elle fut entièrement négative.

« Si je ne craignois point de passer pour présomptueux, je vous avouerois, miss, que je n'ai pu m'imaginer que cette proposition vous déplairoit. Je pensois qu'elle nous aideroit à supporte les maux de l'absence ».

Je fus frappée du ton sérieux de cette réflexion. « Et pouvez-vous prétendre, lui répondis-je, que je sois assez étourdie pour m'exposer à vous écrire une seconde fois ?

« *Une seconde fois!* Vous me surprenez ».

« Avez-vous donc oublié si vîte la sotte lettre que j'eus l'imprudence de vous envoyer pendant mon dernier séjour à Londres » ?

« Je n'en ai pas la moindre idée ; que que veut dire tout ceci » ?

« Il vaut mieux, mylord, laisser là cette matière ».

« Cela est impossible, et je ne serai tranquille qu'après que vous aurez expliqué ce mystère ».

En effet il me pressa tant que je lui rendis un compte fidèle de ce qui s'étoit passé relativement à ces deux lettres.

Jugez de mon étonnement, monsieur, quand il m'assura de la manière la plus positive, que loin de m'avoir jamais écrit une ligne, il n'avoit ni vu, ni reçu une lettre de ma part.

Cette étrange découverte nous occupa l'un et l'autre pendant le reste de la soirée. J'ai promis à mylord Orville de lui montrer la lettre qui m'a été adressée en son nom; elle servira peut-être à lui en faire connoître l'auteur.

Après le souper, la conversation prit un tour général.

N'est-il pas vrai, mon très-cher monsieur, que vous me félicitez de bien bon cœur des aventures de cette heureuse journée? Je m'en souviendrai toujours avec joie et reconnoissance. Mylord Orville, je le sais, est bien dans votre esprit; vous avez pris de lui une opinion avantageuse : ainsi j'espère que vous ne désapprouverez point la franchise de la conduite que j'ai tenue avec lui. Je me flatte donc que le choix de votre Evelina obtiendra l'agrément de son meilleur ami; — c'est l'unique souhait qui lui reste à former.

Je crois, au reste, être à l'abri de tout reproche; mon alliance avec mylord fait honneur à ceux auxquels j'appar-

tiens ou pourrai appartenir dans la suite.

Adieu, mon cher monsieur; je vous écrirai dès que je serai arrivée à Londres.

LETTRE LXXVII.

*Suite de la lettre d'*EVELINA.

Clifton, 7 octobre.

JE me suis trompée, mon cher monsieur, en vous annonçant que je ne vous écrirai plus de Clifton; mon voyage a été différé, et j'ignore jusqu'à quand.

J'ai vu aujourd'hui mylord Orville au déjeûné; il me pria de lui accorder un moment d'entretien avant mon départ, et il me demanda la permission d'oser venir me joindre au jardin. Je ne lui répondis point; mais il est possible que mes yeux lui aient dit que je ne désapprouvois pas cette entrevue. Il m'importoit d'avoir des informations plus claires au sujet de la lettre. Je m'éclipsai donc le plutôt possible, et je montai pour faire une courte toilette; mais, avant que

d'arriver dans ma chambre, j'entendis madame Selwyn qui me crioit d'en bas : « Miss Anville, si vous allez à la promenade, je vous accompagnerai ; dites, s'il vous plaît, à Jenny qu'elle m'apporte mon chapeau ».

Pour éviter ce contre-temps, je me glissai, sans être vue, dans l'antichambre, où je me proposois d'attendre tranquillement jusqu'à ce que madame Selwyn eût pris d'autres arrangemens ; mais ce projet réussit mal, et je fus interrompue par sir Clément Willoughby.

Au moment où cette visite me survint, je tenois à la main la lettre que je voulois montrer à mylord Orville : j'eus la maladresse de la laisser tomber, et sir Clément, plus alerte que moi, s'empressa de la relever ; il alloit me la rendre, quand, par un malheureux hasard, il remarqua la signature ; il se mit à lire tout haut le nom d'Orville.

Piquée de cette indiscrétion, je voulus lui arracher la lettre, mais il eut la hardiesse de me la refuser ; et comme il vit que je la redemandois avec quelque vivacité, il osa me dire : « Bon Dieu ! miss Anville, se peut-il que vous attachiez tant de prix à cette épître » ?

Cette question impertinente ne méri-

toit point de réponse ; mais sir Clément n'en demeura pas là : il se mit en devoir de serrer la lettre, et alors je lui fis entendre que j'exigeois absolument qu'il me la rendît.

« Vous me direz donc auparavant, reprit-il, si, depuis cette lettre, vous en avez reçu d'autres de la même personne » ?

« Non, jamais ».

« Et me promettez-vous aussi, miss, que vous n'en recevrez plus de lui dans la suite ? Ce seul mot, ma chère, et je serai le plus heureux des hommes ».

« Monsieur, il *est* question que vous me rendiez la *lettre* ».

« Quoi ! sans lever mes doutes, sans me tirer de l'incertitude cruelle où vous me voyez ? Du moins, je saurai auparavant s'il est bien vrai que l'odieux Orville ne vous a écrit que cette fois ».

« Et quel droit avez-vous de me prescrire des conditions » ?

« Que d'inquiétudes, ma chère, pour cette abominable lettre ! En conscience, vaut-elle la peine que vous vous en chagriniez un instant » ?

« Mais encore, monsieur, elle m'appartient, et je veux, une fois pour toutes..... ».

«Je dois donc penser que le contenu mérite tout votre mépris, et qu'elle ne vous intéresse que par le nom de l'auteur».

«Comment, sir Clément, — vous osez! — des soupçons»! —

«De grace, miss, vous rougissez, — vous vous troublez. — Ciel! seroit-il vrai que mes craintes fussent fondées»?

«Je ne sais, monsieur, ce que vous prétendez dire; mais je vous prie instamment de me rendre ma lettre, et de vous modérer un peu».

«La lettre! ah! je vous proteste que vous ne la reverrez plus; il falloit la brûler le moment même où vous l'avez reçue»! Et aussi-tôt il la déchira en grinçant les dents.

Je demeurai stupéfaite des excès de ce furieux, et j'étois sur le point de le quitter; mais il me retint par ma robe. «Non, s'écria-t-il, vous ne vous en irez pas; je ne suis fou qu'à demi, et vous devez achever votre ouvrage. Mylord Orville connoît-il vos sentimens? répondez, dites qu'*oui*, et je promets de vous fuir pour toujours».

«Au nom du ciel, laissez-moi, sir Clément; vous me mettez dans la nécessité d'appeler du secours».

«Oh! appelez, appelez, cruelle! il

vous faut des témoins de votre triomphe; qu'ils viennent! mais vous rassembleriez ici l'univers entier, que je ne vous quitterois pas avant que vous m'ayez répondu. Encore une fois, Orville sait-il que vous l'aimez»?

En tout autre temps, une question aussi brusque m'auroit embarrassée; mais, dans ce moment-ci, elle m'intimida, et je me contentai de répondre aux extravagances de sir Clément, que, dans la suite, peut-être je pourrois satisfaire sa curiosité, mais que, pour le présent, je le priois de me laisser.

«Il suffit, reprit-il, je vous entends: l'artifice d'Orville l'emporte; j'ai été la dupe de son sang-froid et de son flegme, et vous l'avez rendu le plus heureux des hommes. — Encore un mot, et je finis. — Vous-a-t-il promis de vous épouser»?

Le monstre! cette question insolente me fit rougir d'indignation; j'eus assez de fierté pour ne pas répondre.

«Je vois clair maintenant, je suis perdu pour toujours». En prononçant ces paroles, il se frappa le front de la main, et se promena à grands pas et dans une extrême agitation.

Il ne dépendoit plus que de moi de

sortir ; mais je n'en eus pas le courage : un mouvement de compassion me retint encore, et c'est dans ce moment que je vis entrer madame Beaumont, suivie de lady Louise et de M. Coverley.

« Excusez, dit la première à sir Clément, si je vous ai fait attendre ; mais... ».

Elle n'eut pas le temps d'achever ; sir Clément, trop confus pour savoir ce qu'il faisoit, prit son chapeau, et décampa brusquement sans dire mot à personne.

Il emporta toute ma pitié ; cependant j'espère et je souhaite de ne pas le revoir de si-tôt. Mais que faut-il, mon cher monsieur, que je pense de ses propos singuliers au sujet de la lettre ? Ne diroit-on pas qu'il en est lui-même l'auteur ? Comment auroit-il su, sans cela, qu'elle est d'un contenu aussi méprisable ? D'ailleurs, hors sir Clément, je ne connois aucun être vivant qui eût pu tirer quelque avantage de cette supercherie. Je me rappelle aussi qu'il passa à ma porte le moment après que j'eus donné mon billet à la servante du logis : apparemment qu'il l'avoit gagnée pour le lui remettre, et me faire parvenir ensuite une réponse de sa façon. Voilà la seule explication que je puisse donner à cette affaire. Oh ! sir Clément, si, par vous-

même, vous n'étiez déjà assez malheureux, comment pourrois-je vous pardonner une ruse qui a été pour moi une source de chagrins ?

Son départ subit causa une surprise générale.

« Voilà une conduite des plus extraordinaires », s'écria madame Beaumont.

« En vérité, ajouta lady Louise, je n'ai rien vu de pareil ; — cela est horrible, — cet homme a perdu la tête. — Il m'a tout effrayée » !

Bientôt après, madame Selwyn nous amena mylord Merton. Elle me demanda un almanach ; je n'en avois point à lui offrir : « Qui donc peut m'en donner » ?

M. Coverley. « Ce ne sera pas moi, du moins ; je serois fâché de promener dans ma poche un contrôleur du temps : j'aimerois tout autant passer ma journée devant une pendule ».

Madame Selwyn. « Vous avez raison de ne pas prendre garde au temps ; vous risqueriez qu'il vous reprochât, malgré vous, l'emploi que vous en ayez fait ».

M. Coverley. « Ah ! madame, si le temps ne se met pas plus en peine de moi que je ne me soucie de lui, je puis défier pour bien des années la vieillesse et

les rides. Qu'on me berne, si je pense jamais qu'au présent ».

Madame Selwyn. « Et qu'avez-vous besoin de me dire cela si souvent » ?

M. Coverley. « Si souvent ? Je vous en parle aujourd'hui pour la première fois ; je ne sache pas vous l'avoir dit jamais ».

Madame Selwyn. « Vous le croyez ! et moi je soutiens que vous me l'avez répété cent fois par jour. Vos paroles, vos regards, vos actions, toute votre conduite le prouvent assez ».

Je ne sais si M. Coverley sentit ce trait de satire ; mais il l'avala tranquillement. Madame Selwyn se tourna ensuite vers M. Lovel. Il lui répondit avec l'embarras que je lui remarque aussi souvent qu'elle lui adresse la parole. « Je vous assure, madame, que je n'ai pas la moindre aversion pour les almanachs, j'en ai quatre ou cinq à votre service ».

Madame Selwyn. « Oui-dà ! la collection est forte ; et m'est-il permis de savoir ce que vous en faites » ?

M. Lovel. « N'en faut-il pas pour savoir la date ? je ne la retiens jamais.

Madame Selwyn. « Dans quelle heureuse indifférence vous vivez ? Ne pas savoir distinguer un jour de l'autre » !

M. Lovel. « Parbleu, je fais comme tant d'autres.

Madame Selwyn. « Ne vous fâchez pas, monsieur ; ce n'est qu'une petite digression. Je voulois savoir seulement si nous avons *pleine lune*, car je suppose qu'elle influe sur les têtes de notre maison ; elles me semblent un peu dérangees ce matin. D'abord j'ai entendu dire à mylord Orville que des occupations importantes l'empêchoient de sortir, et depuis une demi-heure je le vois qui rode seul dans le jardin. J'avois prié miss Anville de m'accompagner à la promenade ; je la cherche dans toute la maison, et à la fin je la trouve assise dans l'antichambre les bras croisés. Il n'y a qu'un moment que sir Clément Willoughby me dit avec sa politesse ordinaire, qu'il venoit passer la matinée avec nous, et je le rencontre sur l'escalier, comme s'il étoit poursuivi par les furies ; je veux lui parler, mais il ne me répond pas, et sans faire la moindre excuse, il se sauve aussi promptement qu'un voleur qui a le guet à ses trousses ».

Madame Beaumont. « Je vous proteste que je ne comprends rien non plus à ce sir Clément. Une telle grossiéreté

de la part d'un homme de condition me passe ».

Lady Louise. « Il ne m'a pas mieux traitée. J'allois lui demander de quoi il s'agissoit, il s'est enfui comme un éclair. J'en suis tout étourdie, tout effrayée. Je suis sûre que j'en suis pâle. Ne le trouvez-vous pas, mylord Merton » ?

M. Lovel. « Le teint des lys vous va à merveille, madame, et les roses en doivent rougir de dépit ».

Madame Selwyn. « Par exemple, je serois curieuse de savoir comment vous vous y prenez pour faire rougir les roses ».

M. Coverley. « En effet, cette façon de rougir a besoin d'une petite explication ».

Mylord Merton. « Oh ! pour vous, Jack, vous ne devez pas vous en mêler lorsqu'on parle de *rougir*, c'est un sujet où vous êtes novice ».

Madame Selwyn. « Si c'est d'après l'expérience que vous parlez, mylord, vous êtes sans contredit plus en état que personne d'approfondir la matière ».

Mylord Merton. « De grace, madame, tenez-vous-en à Coverley ; c'est-là votre homme : vous savez que je n'aime pas pérorer ».

Madame Selwyn. « Fi donc ! mylord, un sénateur, un membre de la première assemblée du royaume, négliger l'art oratoire »!

M. Lovel. « L'étude et l'application n'est pas absolument ce qu'on exige dans la *chambre haute ;* c'est une besogne qu'on nous laisse à nous autres *communes ;* et si ce n'étoit par respect pour un lord, pour un de mes supérieurs, j'oserois ajouter que c'est chez nous aussi qu'on trouve les meilleurs orateurs ».

Madame Selwyn. « Découverte admirable, monsieur Lovel ! mais sans votre remarque et l'aveu de mylord Merton, j'aurois cru qu'un pair du royaume et un habile logicien étoient des termes synonymes ».

Mylord Merton esquiva la réponse par une pirouette, et il demanda à lady Louise s'il lui plaisoit de prendre l'air avant de dîner ?

« En vérité, reprit-elle, je n'en sais rien moi-même. La chaleur me fait peur, et d'ailleurs je ne suis pas des mieux ; j'ai les nerfs si foibles, la moindre chose les démonte. La brutalité de sir Clément m'a totalement dérangée, et je m'en ressentirai long-temps. —

Ma santé est bien chétive, n'est-il pas vrai, mylord»?

Mylord Merton. «Votre constitution est délicate; mais aussi, qui voudroit d'une amazone»?

M. Lovel. «J'ai l'honneur d'être entièrement de votre avis, mylord, et je me suis senti en tout temps une antipathie insurmontable pour ces femmes qui se distinguent, soit par la force de leur esprit, soit par une constitution robuste». (Ces paroles furent accompagnées d'un coup d'œil malin lancé à madame Selwyn.)

M. Coverley. «Vous avez raison, messieurs, et j'aimerois tout autant une figure de bois qu'une logicienne».

Mylord Merton. «Tout homme de bon sens sera d'accord avec vous. Une femme a-t-elle besoin de quelque chose de plus pour se faire aimer, que la beauté et un bon caractère? Toute autre qualité est déplacée chez elles, et je les dispense, sur ma foi, de jamais prononcer un mot raisonnable».

Madame Selwyn. «Vous connoissez sans doute, messieurs, une ancienne règle, qui conseille aux hommes de ne jamais s'engager avec une femme qui leur est supérieure en jugement et en

connoissances. Or, d'après ce principe, on auroit de la peine peut-être à vous satisfaire, tous tant que vous êtes; je ne vois qu'une seule ressource pour vous, et c'est, si je ne me trompe, l'hôpital des fous de Swift ».

Combien d'ennemis cette dame ne s'attire-t-elle pas par son goût démesuré pour la satire! Mylord Merton lui répondit par quelques coups de sifflets, M. Coverley fredonna un air, et M. Lovel, après s'être mordu les lèvres, ne put s'empêcher de dire: « Que si madame Selwyn n'étoit pas d'un sexe à qui l'on doit des ménagemens, il seroit tenté d'avouer que son extrême sévérité devient parfois un peu *grossière* ».

Un domestique annonça une visite à lady Louise, cérémonial qu'elle exige scrupuleusement; je saisis cette occasion pour me glisser hors de la chambre; et n'osant plus aller au jardin après les propos que j'avois entendu tenir à madame Selwyn, je me rendis droit à la salle des visites.

On y conduisit bientôt après M. Macartney, qui étoit venu demander mylord Orville; il se réjouit beaucoup de me trouver seule, et il m'avoua qu'il ne s'étoit servi de ce prétexte que pour se procurer

procurer un moment de conversation avec moi.

Je m'informai d'abord s'il avoit vu son père ?

« Oui, madame, et je me crois obligé de vous rendre compte de notre entrevue.

» Il n'a fait aucune difficulté de me reconnoître, dès qu'il a eu lu la lettre de ma mère ».

« Grand Dieu ! quel rapport entre votre situation et la mienne ! Et vous a-t-il reçu avec bonté » ?

« Je ne devois guère m'en flatter, après l'accident malheureux qui m'a chassé de Paris ».

« Et sa fille, l'avez-vous vue aussi » ?

« Non, madame, cette consolation m'a été refusée ».

« Et par quelle raison, je vous prie » ?

« Peut-être étoit-ce par prudence, — peut-être aussi par un reste de ressentiment que mon père conserve encore de l'offense qu'il a reçue. J'ai demandé la seule permission de me présenter à sa fille en qualité de frère, d'oser l'appeler du tendre nom de sœur; mais je n'ai pu obtenir cette satisfaction. *Vous n'avez point de sœur*, m'a dit sir John, *vous devez oublier qu'elle est au monde :*

ordre bien dur, bien difficile à suivre ».

« Non, vous avez une sœur, c'est moi qui vous en réponds, m'écriai-je avec une émotion que je n'eus pas la force de contenir; une sœur qui prend le plus vif intérêt à tout ce qui vous regarde, et à qui il ne manque que les occasions pour vous prouver son amitié et son estime ».

« Que veut dire ceci, madame? expliquez-vous, je vous supplie ».

« Mon véritable nom n'est pas Anville; sir John Belmont est mon père, — il est le vôtre, — et je suis votre sœur. Voyez si nous ne nous devons point une tendresse mutuelle. Les liens de l'amitié ne sont pas les seuls qui nous unissent, ceux du sang nous rapprochent de plus près. Déjà je sens pour vous toute l'affection d'une sœur, — peut-être la sentois-je déjà avant que je susse que je vous appartenois. Mais, mon frère, mon cher frère, vous ne me répondez pas! balanceriez-vous à me reconnoître? En vérité, je ne reviens point de ma surprise; tout ce que j'entends me paroît un songe.

» Quoi! je vous retrouve, mon frère, et vous ne voudriez pas.... ».

Il saisit ma main que je lui tendois. « Ah! laissez-moi plutôt vous deman-

der s'il est possible que vous daigniez m'avouer ; moi, cet inconnu, cet infortuné, qui ne connoissois d'autre ressource que votre générosité, moi qui n'ai été sauvé du précipice que par vos bienfaits ! Oh ! madame, pouvez-vous sans rougir consentir à reconnoître ce même homme pour frère » ?

« Cessez, cessez ce langage ; est-ce ainsi que vous devez parler à une sœur ? n'avons-nous pas des obligations mutuelles à remplir ? et ne me permettriez-vous point d'espérer de votre part tous les services que vous seriez en état de me rendre ? — Mais, avant tout, dites-moi ; où avez-vous laissé notre père » ?

« Il est ici aux eaux depuis hier matin ».

J'aurois poussé plus loin ces informations, si mylord Orville n'étoit pas survenu. Il fut un peu surpris de me trouver tête-à-tête avec M. Macartney, et il se seroit retiré sans doute, si je ne l'avois pressé d'entrer.

Nous nous regardâmes tous sans rien dire, et je crois que chacun de nous fut un peu décontenancé. M. Macartney rompit enfin le silence, et fit ses excuses à mylord Orville de la liberté qu'il avoit

prise de se servir de son nom. Le lord reçut ce compliment assez froidement ; et n'ayant pas jugé à propos d'y répondre, M. Macartney prit congé de nous.

Dès qu'il fut loin, mylord Orville entra en conversation : « N'ai-je pas abrégé la visite de M. Macartney » ?

« Point du tout, mylord ».

« Je m'étois flatté de reneontrer miss Anville dans le jardin, — mais j'ignorois qu'elle eût d'autres engagemens ».

Avant que j'eusse le temps de répondre, un domestique vint m'avertir que la chaise de poste étoit prête, et que madame Selwyn m'attendoit. Je lui fis dire que j'irois la joindre dans l'instant, et effectivement je voulus sortir ; mais mylord Orville m'arrêta avec vivacité. « Est-ce ainsi, miss Anville, que vous me quittez » ?

« Que puis-je y faire, mylord ? peut-être une occasion plus favorable. — Non, madame, ceci en est trop, malgré tout le flegme de ma philosophie. Et où trouverai-je cette belle occasion que vous me faites espérer ? La chaise n'est-elle pas à la porte ? n'êtes-vous pas sur votre départ ? ai-je pu savoir seulement où vous comptez vous rendre » ?

« Tranquillisez-vous, mylord, mon voyage sera différé; M. Macartney m'a annoncé des nouvelles qui le rendent maintenant inutile ».

« M. Macartney paroît avoir beaucoup de pouvoir sur votre esprit; mais, si je ne me trompe, il est bien jeune pour être votre conseiller ».

« Est-il possible, mylord, que M. Macartney puisse vous donner le moindre ombrage »?

« Je reconnois et j'admire, très-chère miss Anville, la pureté de vos sentimens. Votre cœur est au-dessus de tout ce qui s'appelle artifice; il ne connoît pas même les soupçons. Ce seroit vous faire injustice, ce seroit me la faire à moi-même, que de douter un instant de cette bonté qui vous a captivé pour jamais mon estime. — Et, malgré cela, me pardonnerez-vous si j'avoue que je suis un peu surpris, — peut-être même alarmé de ces fréquentes visites d'un jeune homme de l'âge de M. Macartney »?

« Mylord, il est aisé de me justifier; ce M. Macartney est mon frère ».

« Votre frère! vous m'étonnez! Et par quelle singulière idée faites-vous un mystère de sa parenté »?

Madame Selwyn entra dans le même moment. « Ah ! vous voilà, s'écria-t-elle ; mylord a-t-il la complaisance de prêter la main aux préparatifs du voyage, — ou plutôt vous aide-t-il à le *retarder* » ?

« Je serois heureux, madame, reprit le lord, si un tel *retard* ne dépendoit que de moi ».

Je fis part ensuite à madame Selwyn du message que m'avoit apporté M. Macartney ; aussi-tôt on décommanda la voiture, et je suivis madame Selwyn dans sa chambre, où nous tînmes conseil sur le parti qu'il nous restoit à prendre. Peu de minutes suffirent pour décider mon amie ; elle se mit à écrire le billet suivant :

A sir John Belmont, baronnet.

« Madame Selwyn présente ses devoirs à sir John Belmont, et lui demande dans la matinée un moment d'entretien sur une affaire de très-grande importance ».

Elle ordonna à son domestique de rendre ce billet à son adresse ; après quoi elle alla trouver madame Beaumont pour l'informer que notre voyage avoit été différé.

La réponse de sir Belmont ne tarda

pas à nous être rendue; la visite de madame Selwyn fut acceptée dans la matinée même.

Elle auroit desiré que je la suivisse immédiatement, mais je la suppliai de m'épargner le trouble d'une entrevue aussi peu ménagée, et de m'en préparer auparavant les voies. Elle n'y consentit qu'à regret, et se décida enfin à partir seule, accompagnée de son domestique.

Son absence ne fut pas de deux heures, mais ce temps me dura un siècle; mille conjectures, mille craintes roulèrent dans mon esprit. J'étois restée seule dans ma chambre; l'inquiétude où j'étois ne me permit de voir personne, pas même mylord Orville.

Dès que j'apperçus madame Selwyn de ma fenêtre, je volai à sa rencontre dans le jardin; elle me conduisit dans un des berceaux.

Le mécontentement que je démêlai dans sa physionomie, ne me présagea rien de favorable du succès de sa commission. Son silence augmenta encore mes appréhensions, et je lui demandai d'une voix tremblante, si j'osois me flatter d'avoir retrouvé un père.

« Hélas! non, ma chère », me répondit-elle brusquement.

« Eh bien ! madame, repris-je assez tranquillement, partons sans délai : — vous me conduirez à Berry-Hill ; là, du moins, je serai sûre de trouver un père qui me recevra ».

Lorsque nous fûmes revenues un peu de notre consternation, madame Selwyn consentit à me rendre compte de son entrevue ; et quoiqu'elle ait mis dans ce récit toute la vivacité que vous lui connoissez, j'essaierai pourtant, monsieur, de vous en rapporter les détails mot à mot.

J'ai trouvé, me dit-elle, sir John seul dans sa chambre ; il m'a reçue avec toute la politesse possible. Je n'ai pas balancé un instant de lui annoncer le motif de ma visite ; mais il n'en fut pas plutôt instruit, qu'il me demanda d'un air arrogant, si j'avois pu prendre sur moi de réchauffer cette ancienne et ridicule histoire.

Je lui fis sentir que le mot *ridicule* n'étoit point ici à sa place, et qu'il devoit choquer tous ceux qui sont au fait des circonstances horribles de cette *ancienne histoire*, dont il parloit avec tant de légéreté. « Les actions, ajoutai-je, que je prétends vous rappeler, monsieur, seroient dignes de figurer dans le carac-

tère atroce d'un Néron et d'un Caligula ». Il essaya plusieurs fois de tourner mes insinuations en plaisanterie ; mais je poursuivis à lui représenter, avec toute la fermeté possible, l'énormité de son crime : mes reproches le piquèrent au vif, et il s'écria avec autant de vivacité que d'impatience :

« Arrêtez, madame, je n'ai besoin des conseils de personne, dans l'affaire dont il s'agit. — Réparez donc vos torts, repris-je, vous en avez le pouvoir. Votre fille n'est pas loin d'ici, elle demeure à Clifton ; faites-la venir ; avouez à la face de l'univers la légitimité de sa naissance, et justifiez ainsi la réputation d'une épouse trop long-temps outragée. — Madame, m'a-t-il répliqué, vous vous trompez si vous soupçonnez que j'aie attendu l'honneur de votre visite pour m'acquitter de la réparation que je devois au souvenir de cette dame infortunée ; son enfant a été l'objet de mes soins depuis sa plus tendre enfance ; je l'ai recueillie dans ma maison, elle porte mon nom, et elle sera mon unique héritière ». Ce récit me parut pendant un moment trop absurde pour mériter une attention sérieuse, mais sir Belmont m'assura très-fortement que c'étoit à moi à qui on en

avoit imposé, puique la femme même qui avoit soigné lady Belmont dans sa dernière maladie avoit conduit sa fille à Londres, et la lui avoit remise, avant qu'elle eût atteint l'âge d'un an. « Dans ce temps-là, continua-t-il, je n'étois guère disposé à confirmer le bruit qui s'étoit répandu de mon mariage; je fis donc partir ma fille pour la France, et je lui donnai pour surveillante la femme qui me l'avoit amenée. Lorsque cette enfant fut parvenue à un âge plus avancé, je l'ai fait entrer dans un couvent, où elle a reçu une éducation convenable à son état; je viens de la retirer, et elle vit actuellement dans ma maison, où elle jouit du titre et des droits d'un enfant légitime. De cette manière je crois avoir payé à la mémoire de sa mère le tribut qui lui étoit dû; je pense qu'il m'a coûté assez cher ». Ce récit avoit tout l'air d'une fable, et je ne me fis aucun scrupule de dire à sir Belmont que je n'en croyois pas le mot. Il tira la sonnette pour demander son perruquier, et me fit ses excuses de ce qu'il étoit obligé de me quitter; mais il m'invita de reprendre ma visite demain matin, qu'alors il se proposoit de me faire faire la connoissance de miss Belmont, au lieu de me

donner la peine de la lui présenter. Je me suis levée très-indignée contre lui, et me suis retirée en lui annonçant que je ne manquerois pas de rendre sa conduite aussi publique qu'elle est déshonorante.

Tels furent les détails que me rapporta madame Selwyn. Jugez, monsieur, quelle impression ils firent sur moi! Je n'y comprends absolument rien. Quoi! cette miss Belmont que j'ai vue à Bristol passe pour être la fille de mon infortunée mère; elle tient la place qui est due à votre Evelina! Qui peut-elle être, et sur quoi prétend-on fonder une pareille imposture!

Madame Selwyn ayant terminé cet entretien, m'abandonna à mes réflexions. Vous sentez bien, monsieur, qu'elles ne furent pas des plus gaies. J'avois écouté avec constance un récit qui n'étoit que trop propre à m'affliger; dès que je fus laissée à moi-même, l'idée d'être rejetée avec tant de dureté se présenta à mon esprit dans toute sa force.

Je demeurai dans cette situation mélancolique, quand tout-à-coup la voix de mylord Orville vint me tirer de ma rêverie: « M'est-il permis d'entrer,

dit-il, sans interrompre miss Anville»? Je ne m'y opposai pas, et il prit une chaise à côté de moi.

« Je crains, miss, reprit-il, que vous ne m'accusiez d'être importun; mais j'ai tant de choses à vous dire, tant de choses à apprendre de vous, et si peu d'occasions de vous voir seule, que vous ne devez ni être surprise, ni vous offenser de l'empressement avec lequel je mets tous les momens à profit. Vous êtes sérieuse, miss, ajouta-t-il en prenant ma main; regretteriez-vous d'avoir différé votre voyage? J'espère que non, et j'ose me flatter, que ce qui est pour moi une source de joie, ne sauroit vous faire de la peine. — Mais qu'avez-vous donc? vous êtes si pensive; y a-t-il quelque chose qui vous afflige? Que ne suis-je en état de vous consoler? — puissé-je être digne de partager vos chagrins»!

J'étois trop émue pour ne pas être sensible à l'honnêteté de ce procédé; je ne pus répondre au lord que par mes larmes: «Juste ciel! s'écria-t-il, vous m'inquiétez; de grace, ma très-chère amie, ne me cachez pas plus long-temps les motifs de vos chagrins; — souffrez que je vous aide à les supporter. Rassurez-moi, je vous supplie; dites-moi

du moins que vous ne m'avez point retiré votre estime; — que vous ne regrettez point les bontés que vous avez eues pour moi; — que je suis toujours à vos yeux le même Orville, à qui vous avez permis de vous offrir l'hommage de son cœur».

« Mylord, répondis-je, votre générosité m'accable». Je pleurois comme un enfant. Les espérances qui me restoient du côté de mon père étant totalement renversées, je sentis plus que jamais combien l'attachement du lord étoit désintéressé, et cette réflexion fut un nouveau poids pour mon cœur.

« Mylord, ajoutai-je dès que je fus capable de parler, vous ne savez pas sur qui votre choix est tombé! Orpheline depuis mon enfance, je ne dépends que des bontés d'un ami qui a bien voulu prendre soin de ma misère; c'est à sa pitié que je dois jusqu'à la subsistance. Je suis rejetée, désavouée par ceux à qui j'appartiens le plus près. Ah! mylord, dans ces circonstances, puis-je mériter la distinction dont vous m'honorez! Non, non, je sens trop douloureusement la distance immense qui nous sépare. Vous devez m'abandonner à mon malheureux sort; — je dois rentrer dans

l'obscurité, — j'irai retrouver mon ami, mon meilleur, mon unique ami, et je verserai dans son sein tous mes chagrins. — Vous, mylord, vous placerez mieux.... ».

Je n'eus pas la force d'achever; mon cœur frémit de l'arrêt que j'allois prononcer contre moi, et ma bouche s'y refusa.

« Non, jamais, s'écria mylord Orville avec chaleur; mon cœur vous appartient, et je vous jure un attachement éternel. Après ce que vous m'avez dit, madame, je dois m'attendre au récit le plus affligeant des cruautés qu'on vous a fait souffrir, j'y suis préparé; mais je suis convaincu d'avance que, quelles que soient vos disgraces, vous n'en avez mérité aucune. Oui, miss Anville, vos malheurs vous rendent plus chère à mon cœur. Puis-je savoir où je trouverai cet ami généreux, dont vous m'avez enseigné à respecter les vertus; je volerai vers lui, je lui demanderai son consentement à notre union, et des liens indissolubles joindront désormais nos destinées : mon unique étude sera de vous faire oublier vos maux passés, et de vous venger de l'injustice du sort ».

Je me proposois de répondre au lord, quand j'apperçus madame Selwyn, qui

vraisemblablement avoit écouté une grande partie de notre conversation. « Oui, ma chère, me dit-elle, toujours ce goût champêtre ; je croyois que depuis long-temps vous aviez quitté cette retraite solitaire, et je vous ai cherchée dans toute la maison. — Mais je comprends maintenant ; le moyen le plus sûr de vous trouver, c'est de s'informer de mylord Orville. Que je ne trouble pas au reste vos méditations ; vous composiez sans doute quelque pastorale ». Et après nous avoir tenu ce propos piquant, elle se retira.

Je voulus sortir du berceau, mais mylord Orville me prévint ; « Permettez, me dit-il, que j'aille suivre moi-même madame Selwyn ; il est temps de mettre fin à ses conjectures, je lui parlerai à cœur ouvert, si vous y consentez ». Je ne m'y opposai point, et il me quitta. Pour moi, je retournai dans ma chambre, et j'y restai jusqu'à l'heure du dîné. Après le repas, madame Selwyn me demanda un moment d'entretien. Dès que nous fûmes seules, elle me présenta une chaise, et me pria de m'asseoir, en m'appelant *Milady*.

Je la suppliai de m'épargner.

« La pauvre petite innocente ! reprit-

elle ; vous ne me comprenez donc pas ? Mon intention n'est que de vous familiariser avec votre nouveau titre ; il doit en effet vous paroître neuf, et vous pourriez vous y méprendre ».

Après qu'elle eut joui assez longtemps de ma confusion, et donné pleine carrière à ses plaisanteries, elle me félicita très-sérieusement sur l'attachement du lord, et m'informa qu'il lui avoit témoigné le desir le plus sincère de voir notre mariage s'accomplir au plutôt. Elle lui a raconté toute l'histoire de ma vie, et loin de s'en rebuter, il n'en a montré qu'un plus grand empressement à hâter notre union, sans attendre le résultat de nos démarches auprès de ma famille. « A présent, continua madame Selwyn, je vous conseille, ma chère, de l'épouser sur-le-champ ; rien de plus précaire que le succès de nos négociations avec sir Belmont ; et d'ailleurs, il ne faut pas trop se fier aux jeunes gens de l'âge de mylord Orville : dans des affaires de cette importance, on ne doit pas leur laisser le temps de réfléchir ».

« Quoi ! madame, vous voudriez que j'usasse de surprise » ?

« Vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; heureusement qu'il y a, de part et d'au-

tre, un peu de Don-Quichotisme, sans quoi vos délais pourroient tourner à votre plus grand désavantage! Mylord Orville m'a paru aussi romanesque, que s'il fût né et élevé à Berry-Hill».

Elle me proposa ensuite un expédient dont elle se promet beaucoup d'effet, c'est que je l'accompagne dans la visite qu'elle doit faire demain matin à mon père.

L'idée seule de cette entrevue me fit trembler, mais madame Selwyn m'en représenta la nécessité absolue; elle est d'avis qu'il convient de pousser cette malheureuse affaire avec vigueur, ou d'y renoncer entièrement. La force de ses raisons m'entraîna, et je me crus obligée de souscrire à sa volonté.

Vers le soir nous avons fait un tour de promenade dans le jardin; mylord Orville ne me quitta pas plus que mon ombre; il me dit qu'enfin on l'avoit mis au fait des détails que je lui ai cachés jusqu'ici; qu'il étoit bien aise d'être tiré d'une incertitude qui l'avoit beaucoup tourmenté, mais qu'il n'en étoit pas moins inquiet pour mon repos. Je l'informai aussi du plan que madame Selwyn a projeté pour demain matin, et je lui avouai combien j'en redoutois l'exécu-

tion. Il me pressa de lui abandonner la conduite de cette affaire, et me proposa de nous unir avant cette entrevue.

Je fus sensible à cette nouvelle preuve de sa générosité, mais je lui fis remarquer que je m'en rapporterai là-dessus entièrement à votre avis, monsieur; que d'ailleurs j'étois bien sûre qu'avant de prendre des engagemens aussi solemnels, vous me conseillerez d'attendre l'issue d'une affaire qui ne sauroit plus demeurer long-temps incertaine; que cette précaution me paroissoit nécessaire jusqu'à ce que je susse de l'autorité de qui je dois proprement dépendre dans la suite. Le reste de notre conversation roula entièrement sur cette redoutable entrevue et sur les craintes qu'elle m'inspire; elle a été depuis le sujet de toutes mes pensées.

J'approche donc de ce moment si long-temps attendu, si long-temps desiré, de ce moment terrible où il me sera permis de me jeter aux pieds d'un père; titre auguste et sacré que je ne prononce qu'en tremblant. Je brûle de connoître ce père, je languis de l'aimer. O ciel! prête-moi ton appui dans ce moment de crise!

LETTRE LXXVIII.

*Suite de la lettre d'*EVELINA.

9 octobre.

L'EXTRÊME agitation dans laquelle j'ai passé la journée d'hier, ne m'a point permis de vous écrire, monsieur, aussitôt que je l'aurois voulu ; mais aujourd'hui que mes esprits sont un peu calmés, je n'ai rien de plus pressé que de rendre compte au meilleur de mes amis des événemens de ce jour à jamais mémorable.

Madame Selwyn résolut de ne pas se faire annoncer. « Sir John, me dit-elle, frappé de l'idée des reproches auxquels il s'attend de ma part, pourroit décliner une seconde conférence : ainsi nous n'avons rien de mieux à faire que de le surprendre. L'essentiel est qu'il vous voie; n'importe si ce sera pour vous rendre justice ou non ».

Nous partîmes de bonne heure dans le carrosse de madame Beaumont. Mylord Orville nous y conduisit, et me

quitta, en m'exhortant dans les termes les plus affectueux à prendre courage.

Mon trouble ne fit qu'augmenter pendant la route : mais comment vous exprimerai-je tout ce que je souffris au moment où la voiture s'arrêta ! ce seul instant fut plus terrible que le reste de l'entrevue. Je crois qu'on m'a portée dans la maison, du moins je n'ai jamais pu me rappeler comment j'y suis entrée ; tout ce que je sais, c'est qu'on nous introduisit dans une salle basse.

J'eus la foiblesse de demander à madame Selwyn la permission de me retirer ; je l'assurai que j'étois absolument hors d'état de supporter pour le moment cette entrevue redoutable.

« Non, me répondit-elle, vous devez rester avec moi ; un nouveau délai ne serviroit qu'à augmenter vos craintes, et le choc que vous avez soutenu est trop rude pour que je puisse consentir à vous y exposer une seconde fois ». Puis elle se fit annoncer.

On vint nous rapporter que sir Belmont avoit été obligé de sortir pour des affaires indispensables, mais qu'il seroit incessamment de retour. Je me sentois fort mal, et madame Selwyn craignoit un évanouissement : elle eut la précau-

tion d'ouvrir une chambre voisine, et me conseilla d'y demeurer jusqu'à ce que je fusse un peu remise, qu'en attendant elle prépareroit tout pour ma réception.

Ce délai me fut agréable, et j'acceptai avec joie la proposition de madame Selwyn. Elle n'eut pas plutôt fermé la porte sur moi, que j'entendis du bruit sur l'escalier; des ordres donnés aux domestiques m'annoncèrent l'arrivée de sir Belmont : c'étoit pour la première fois que la voix d'*un père* frappoit mes oreilles; j'en fus émue plus que je ne pourrois vous le dire.

Je puis vous rendre, monsieur, fidèlement son entretien avec madame Selwyn. Sir Belmont débuta par quelques excuses. « Je suis d'autant plus fâché, lui dit-il, de vous avoir fait attendre, qu'un engagement m'appelle ailleurs; si cependant vous aviez des ordres à me donner, je serai charmé de vous revoir dans une autre occasion.

« Je suis venue, monsieur, dans l'intention de vous présenter votre fille ».

« Je vous remercie, madame, de cette peine, mais dans ce moment même j'ai eu la satisfaction de déjeûner avec elle. Votre très-humble, madame ».

« Quoi donc, monsieur, vous refusez de la voir »?

Je vous suis infiniment redevable du desir que vous avez d'augmenter ma famille; mais vous m'excuserez aussi si je ne profite pas de vos bons offices. Je suis déjà pourvu d'une fille; elle a des droits à ma tendresse et à mon bien; il n'y a pas trois jours que j'ai eu le plaisir de faire la découverte d'un fils; et qui sait à la longue combien d'enfans on se propose de me mettre encore sur les bras? mais à dire vrai, je compte m'en tenir au cercle actuel de ma famille, il me suffit très-fort.

« Eussiez-vous des enfans par centaines, celui dont lady Belmont est la mère mérite une distinction particulière, et loin de fuir sa vue, vous devriez remercier le ciel de retrouver encore l'occasion de réparer en quelque façon vos torts. C'est la moindre justice que *vous* pouvez rendre à la mémoire d'une épouse outragée, que d'avouer sa fille ».

« C'est à regret, madame, que j'entre en discussion sur cette matière; mais j'en parlerai puisque vous m'y forcez. Sachez donc qu'à l'heure qu'il est je suis à l'abri de tout reproche; j'ai reconnu ma faute, je l'ai réparée; en un mot, j'ai

fait tout ce que j'ai dû pour venger la mémoire d'une épouse infortunée. J'ai pris soin de l'éducation de sa fille, je l'ai adoptée pour mon héritière légitime; si vous pouvez, madame, m'indiquer des moyens plus efficaces pour m'acquitter de ma dette, et pour justifier la réputation de feu lady Belmont, faites-moi la grace de m'en instruire, et je les mettrai volontiers en usage, quelque choquans qu'ils puissent être d'ailleurs pour mon caractère».

« Tout ce récit est fort beau en apparence; mais j'avoue que je n'y comprends rien, et qu'il surpasse ma conception. En tout cas, je ne vois pas ce qui peut vous empêcher de consentir à voir cette jeune demoiselle».

« Je ne m'y oppose pas non plus».

« Paroissez donc, ma chère, s'écria-t-elle en ouvrant la porte, venez et montrez-vous aux yeux de votre père. A ces mots elle me retira toute tremblante de la chambre où j'étois restée cachée. Je voulus lui faire résistance, mais sir Belmont fut le premier à s'avancer vers moi, et je me trouvai en sa présence sans presque le savoir».

Quel moment pour Evelina! — Je poussai un cri involontaire, et en cou-

vrant mon visage des deux mains, je tombai à terre sans connoissance.

Mon père m'avoit regardée attentivement, et il s'écria d'une voix à peine intelligible : « Grand Dieu ! ma Caroline est-elle encore en vie » !

Madame Selwyn lui répondit ; mais je n'ai pas compris ce qu'elle disoit. Sir Belmont m'adressa la parole après un moment de silence : Relève-toi, et ne crains pas ma vue : — lève la tête, ô toi, l'image vivante de mon infortunée Caroline » !

Affectée au-delà de toute expression, je me soulevai et j'embrassai ses genoux : « Oui, oui, s'écria-t-il après m'avoir fixée d'un œil sévère, je vois que tu es sa fille : — elle vit, — elle respire en toi, — je la vois devant moi, — Oh ! que n'est-elle réellement encore en vie » ! Ensuite il me repoussa avec un regard égaré, et il ajouta : « Retire-toi, retire-toi ; ôtez-la, madame, de devant mes yeux, je ne saurois soutenir sa vue ». Et en même temps il s'arracha d'entre mes bras, et se précipita hors de la chambre.

Effrayée et tremblante, je n'eus pas le courage de l'arrêter ; mais madame Selwyn le suivit et le retint par le bras : « Laissez-moi, lui dit-il, et prenez soin de

de ce pauvre enfant; — dites-lui que je ne suis point un barbare, — dites-lui que dans ce moment je mourrois de mille morts pour elle : — mais ma raison s'égare, je ne saurois la voir davantage ». Il remonta l'escalier dans une espèce de frénésie.

N'avois-je pas raison, monsieur, de redouter cette terrible entrevue? Ne devois-je pas prévoir qu'elle seroit également pénible et douloureuse pour mon père et pour moi? Madame Selwyn voulut retourner d'abord à Clifton, mais je la priai d'attendre un moment, puisqu'il seroit possible que mon père, revenu de sa première émotion, m'admît encore en sa présence. Je n'eus point cette consolation; sir Belmont nous envoya un domestique pour s'informer comment je me trouvois; il fit dire aussi à madame Selwyn, qu'il se sentoit fort incommodé, mais qu'il espéroit avoir l'honneur de la revoir le lendemain : on convint que ce seroit à dix heures, après quoi nous remontâmes en voiture. Je quittai la maison avec un cœur oppressé; ces paroles affligeantes, *je ne saurois la voir davantage*, restèrent gravées profondément dans mon esprit.

La vue de mylord Orville, qui vint

nous prendre à la portière, dissipa un peu ma tristesse. Cependant je n'eus pas assez de force pour l'instruire de ce qui s'étoit passé : je priai madame Selwyn de se charger de cette tâche, et je me retirai dans ma chambre.

J'y eus un entretien avec la bonne madame Clinton sur la situation actuelle de mes affaires, et il lui vint une idée qui sembloit expliquer tout d'un coup le cruel abandon auquel j'ai été condamnée.

Elle me dit que la femme qui a soigné ma mère dans sa dernière maladie, m'a servi de nourrice dans les quatre premiers mois de ma vie ; qu'ayant été congédiée ensuite, elle quitta Berry-Hill avec sa fille qui n'étoit mon aînée que de six mois. Madame Clinton se souvient que sa retraite subite parut extraordinaire à tout le voisinage ; mais comme on n'entendit plus parler de cette femme, on l'oublia peu à peu.

Madame Selwyn fut frappée de cette découverte ; elle convint avec madame Clinton qu'il se pourroit aisément que mon père ait été trompé, et que la nourrice ait substitué son propre enfant à ma place.

Le nom que j'ai porté depuis, le se-

cret qui a été gardé sur mes affaires de famille, la retraite dans laquelle j'ai vécu, toutes ces circonstances conspiroient à favoriser cette imposture, quelque hardie qu'elle ait été d'ailleurs; en un mot, ce soupçon ne fut pas plutôt conçu, qu'il trouva pleine croyance.

Madame Selwyn fut d'avis qu'il ne falloit point perdre de temps pour approfondir cette conjecture; et d'abord après le dîné elle retourna chez sir Belmont, accompagnée de madame Clinton. J'attendis dans ma chambre le résultat de cette nouvelle démarche: voici, monsieur, ce que j'en ai appris.

Madame Selwyn trouva mon père dans la plus grande agitation. Elle a commencé par le mettre au fait des motifs qui l'ont engagée à reprendre si-tôt sa visite; elle lui a parlé ensuite de ses soupçons contre la femme qui a prétendu lui remettre la fille de feu lady Belmont. A ces mots il l'a interrompue avec vivacité: il a dit que, revenu de sa première altération, et frappé de mon extrême ressemblance avec sa défunte épouse, l'idée d'une supercherie s'étoit d'abord présentée à son esprit; qu'en conséquence il avoit fait appeler cette femme, et qu'il venoit de l'examiner sé-

vèrement; qu'elle avoit pâli et paru excessivement embarrassée, en protestant pourtant toujours qu'elle étoit innocente, et que l'enfant qu'elle lui avoit remis étoit effectivement celui de feu lady Belmont. Mon père a ajouté que cet événement le jetoit dans le plus grand accablement; que de tout temps il avoit été surpris de trouver à sa fille si peu de ressemblance avec ses parens; mais que n'ayant jamais soupçonné la bonne-foi de la nourrice, il ne s'étoit point arrêté à cette circonstance.

Madame Selwyn demanda qu'on fît revenir cette femme : on l'interrogea avec autant de subtilité que de sévérité; sa confusion fut manifeste, et elle se coupa plusieurs fois dans ses réponses; mais elle n'en persista pas moins à soutenir qu'elle n'étoit coupable d'aucune fourberie.

« La chose est facile à vérifier, a dit alors madame Selwyn; qu'on fasse monter madame Clinton ». A ce nom, la pauvre malheureuse a changé de visage et cherché à se sauver; mais on l'en a empêchée, et voyant que ses défaites devenoient inutiles, elle s'est jetée à genoux pour demander pardon, et a tout avoué.

Vous vous remettez sans doute, mon cher monsieur, la femme Green, ma première nourrice; c'est elle-même qui a tramé cette indigne menée. Le plan en fut formé d'après une conversation qu'elle a épiée, et dans laquelle ma mère vous recommanda l'éducation de son enfant, et vous pria sur-tout, dans le cas qu'elle accouchât d'une fille, de lui vouer un soin particulier, et de ne pas la perdre trop tôt de vue. Vous en donnâtes votre parole, et de plus, vous promîtes à ma mère de vous retirer avec votre élève à la campagne, si le père la redemandoit avec instance. La Green pensa à tirer parti de cette découverte; elle ne put résister à la tentation d'approprier à sa jeune fille une fortune dont elle voyoit qu'on faisoit si peu de cas pour moi. Elle suivit cette idée, et ce qui lui avoit paru d'abord un souhait passager, devint bientôt un projet auquel elle travailla sérieusement. Elle avoit perdu son mari, et sa fille étoit actuellement l'unique objet de ses soins : le séjour de mon père lui étoit connu, elle rassembla de quoi fournir aux frais du voyage, et, après avoir répandu dans le voisinage qu'elle alloit s'établir dans le Devonshire, elle par-

tit pour l'exécution de son dessein.

Madame Selwyn lui a demandé entre autres, comment elle avoit osé risquer une entreprise aussi hardie. Elle a répondu ingénument qu'elle n'avoit pas eu de mauvaises intentions, et qu'elle avoit pensé que cette imposture ne faisoit du tort à personne : elle avoit cru que ce seroit dommage de laisser échapper la fortune destinée à l'héritière légitime, sans qu'une autre en profitât.

Son projet lui réussit à merveille, et en effet, tout semble l'avoir favorisé ; mon père n'avoit point de correspondance à Berry-Hill ; l'enfant fut envoyé bientôt après en France, où il a été élevé dans la retraite, tandis que de mon côté mon état est demeuré caché ; il n'y a qu'un heureux hasard qui ait pu découvrir cette intrigue compliquée.

Je m'arrête ici un moment pour faire une observation qui m'a été de la plus grande consolation. Ce n'est donc ni par insensibilité ni par rigueur que j'ai été négligée par mon père ; je ne dois ce malheur qu'à une odieuse imposture qu'il n'a pu prévoir ; et dans le même instant où je me croyois condamnée au plus profond oubli, il étoit dans l'idée que

sa fille avoit part à toutes ses bontés.

Sir John Belmont convient que la lettre que lady Howard lui écrivit, il y a quelque temps, l'embarrassa beaucoup; il en fit d'abord lecture à la Green, et celle-ci avoue que c'est le plus rude choc qu'elle ait eu à soutenir dans cette affaire; cependant elle fut assez rusée et assez hardie pour avancer que lady Howard devoit avoir été trompée elle-même. Elle a eu la précaution de faire accroire à mon père, depuis le commencement de cette intrigue, qu'elle avoit enlevé l'enfant à votre insu, monsieur : ainsi, la nouvelle de l'apparition d'une seconde fille de sir Belmont à Berry-Hill, devoit naturellement lui inspirer des soupçons; le mal est, qu'ils aient été dirigés contre ceux qui ne les méritoient pas; de-là aussi, la réponse laconique qui a été adressée à lady Howard.

La Green a avoué encore, que depuis le moment où le voyage de la famille en Angleterre a été décidé, elle s'est crue perdue; qu'il ne lui étoit resté alors d'autre ressource que de pourvoir au plutôt à l'établissement de sa fille; que, dans cette vue, elle avoit favorisé les assiduités de M. Macartney, persuadée

que ce parti, peu proportionné aux espérances de miss Belmont, ne seroit que trop avantageux à sa fille, après qu'on auroit dévoilé le mystère de sa naissance.

J'ai voulu savoir si cette jeune personne est déjà instruite de la révolution dont elle est menacée. Madame Selwyn m'a dit que, jusqu'ici, on avoit encore gardé le secret sur cette découverte; que même on n'avoit pas encore pris le moindre arrangement à son égard. Pauvre malheureuse! que son sort est dur! Je lui dois toute mon amitié, et je la traiterai toujours en sœur.

Enfin, j'ai demandé à madame Selwyn si je n'aurois point la satisfaction de voir mon père. Elle m'a pleinement rassurée: « Seulement, m'a-t-elle dit, sir Belmont ne se sent pas encore assez fort pour soutenir votre vue; mais toutes ces difficultés disparoîtront, et peut-être seroient-elles levées déjà, si cette Green ne nous eût occupés toute la journée ».

Madame Selwyn a repris dès ce matin le fil de ses négociations. J'attends son retour avec impatience; mais, comme je ne doute pas que vous ne soyez impatient de recevoir de mes nouvelles, je

ferai partir ma lettre telle qu'elle est ; son contenu ne manquera pas de vous paroître intéressant.

LETTRE LXXIX.

*Continuation de la lettre d'*EVELINA.

9 novembre.

DEPUIS quelque temps, mon cher monsieur, votre Evelina passe sa vie dans un tourbillon perpétuel ; chaque jour devient plus intéressant, et chaque événement en prépare un autre.

Madame Selwyn, après son retour à Clifton, est entrée ce matin brusquement dans ma chambre : « Préparez-vous, ma chère, m'a-t-elle dit, à une terrible nouvelle » !

« Eh ! bon Dieu, qu'est-il donc arrivé » ?

« Armez-vous de toute la philosophie de Berry Hill ; — appelez à votre secours tout le courage et toute la résignation dont vous êtes capable, et sachez que la semaine prochaine on vous marie avec mylord Orville ».

Cette nouvelle inattendue me jeta dans la plus grande consternation; j'osois à peine la croire, et dans mon étonnement je m'écriai : « O ciel ! que dites-vous là, madame »?

« Effectivement il y a de quoi s'effrayer : devenir à la fois comtesse, et épouser l'homme qu'on adore, — cela est terrible »!

Je la suppliai de m'épargner les railleries, et de me parler sérieusement. Elle consentit à m'informer de tout ce qui s'étoit passé; mais je ne fus point quitte de ses plaisanteries.

Mon pauvre père, m'a-t-elle dit, est toujours dans une extrême agitation. Il s'est expliqué avec la plus grande franchise; le sort de ses deux filles l'inquiette également; il craint de revoir celle qu'il a retrouvée, et il tremble d'annoncer à l'autre la nouvelle terrassante de sa disgrace. Madame Selwyn a jugé à propos de le mettre au fait de mes relations avec mylord Orville : cette découverte l'a rempli de joie; il consent à tout, il approuve même l'empressement du lord, et il verra volontiers que notre mariage se fasse le plutôt possible. Sir Belmont, continua madame Selwyn, a payé ma confidence d'un parfait retour; il m'a

raconté l'histoire des amours de M. Macartney, et, après bien des pour-parlers, nous sommes convenus qu'il falloit songer à se défaire de ces deux filles au plutôt. « Ainsi, mademoiselle, si vous êtes curieuse de faire parade du nom de miss Belmont, vous n'avez point de temps à perdre, car dans huit jours d'ici il n'en sera plus question ».

« Dans huit jours! — Mais, madame, ce plan me paroît singulier! — sans me consulter, — sans demander l'avis de M. Villars, — sans vous assurer même de l'agrément de mylord Orville »!

« Toutes ces difficultés sont levées; — car d'abord on ne se met pas en peine de vous; nous savons déjà qu'une jeune fille ne donne jamais sa main et son cœur que malgré elle, — en apparence, s'entend: — nous sommes sûrs d'ailleurs de M. Villars; il est trop de vos amis pour s'opposer à votre bonheur; — et quant à mylord Orville, on y a pourvu aussi, puisqu'il est du secret ».

« Lui, madame! vous m'étonnez »!

« Oui, sans doute, il en est; car dès que j'ai vu que nos délibérations prenoient une tournure favorable aux vœux de ce gentilhomme, j'ai persuadé à sir John de le faire appeler ».

« Quelle idée, madame » !

« Sir John goûta mon avis, et dépêcha un de ses domestiques. J'eus soin de prévenir le messager, qu'au cas que mylord Orville ne se trouvât point dans la maison, il falloit le chercher dans le grand berceau du jardin. — Cela vous fait rougir, ma chère. — Eh bien ! mylord Orville arriva sur-le-champ; je l'ai présenté à votre père, et nous avons pris conseil ensemble ».

« J'en suis bien fâchée; que pensera mylord Orville d'une pareille précipitation » ?

« Tranquillisez-vous là-dessus, ma chère, et fiez-vous-en au bon sens de mylord Orville. Tout a été mûrement discuté point par point. Votre mariage se fèra sans éclat, puis vous irez dans une des terres de votre futur. Miss Green et votre frère, qui n'ont point de chez eux, se fixeront en attendant dans une maison de campagne de sir Belmont ».

« Mais pourquoi cette grande hâte, chère dame? ne pouvoit-on pas nous laisser un peu plus de temps » ?

« Je pourrois vous en alléguer mille bonnes raisons; mais deux ou trois suffiront, je pense, pour vous convaincre, en dépit de toute la logique de votre

coquetterie. D'abord, vous conviendrez que vous ne serez pas fâchée de quitter la maison de madame Beaumont, et dans ce cas vous en reste-t-il d'autre à choisir que celle de mylord Orville »?

« Sans doute j'avois un asyle, lors même que j'étois orpheline : aujourd'hui que je suis avouée par mon père, je dois manquer de ressources moins que jamais ».

« Votre père voudroit épargner, autant qu'il est possible, la réputation de l'infortunée qui a tenu jusqu'ici votre place : ces ménagemens seroient difficiles, si on la renvoyoit d'abord; et, si l'on vous faisoit entrer immédiatement dans la jouissance de vos droits, ce seroit le moyen de découvrir toute l'intrigue aux yeux du public, et la pauvre fille ne passeroit plus que pour une bâtarde de madame Green, autrefois blanchisseuse et nourrice à Berry Hill. Il est juste de prévenir cet inconvénient, d'autant plus que M. Macartney ne seroit pas trop flatté d'une pareille généalogie; nous lui connoissons, vous et moi, une bonne dose d'orgueil et d'amour-propre ».

« Pour tout au monde, je ne voudrois pas être la cause de la perte de cette fille; mais, en attendant, madame, ne

pourrois-je pas retourner à Berry-Hill» ?

« Cela ne se peut pas; nous ne demandons pas mieux que de prévenir un éclat, et d'épargner toute mortification à la jeune Green; mais il est juste, d'un autre côté, que vous paroissiez dorénavant sous le nom de la fille de sir John Belmont. D'ailleurs, entre nous, je soupçonne que cette extrême délicatesse n'est pas absolument désintéressée; et s'il ne tient qu'à cela, je puis vous dire que le double mariage que nous avons résolu lève toutes les difficultés. Sir John se charge de votre fortune; vous pouvez compter sur une dot de 30,000 livres sterlings payables sans délai; il vous équipera et vous établira sous le nom d'*Evelina Belmont*. En même temps, M. Macartney épousera miss *Polly Green*. — Sir John ne sera censé avoir marié qu'*une seule fille*: ainsi le public ignorera la révolution qu'aura subie celle qui a tenu jusqu'ici la place de l'héritière légitime».

Il fallut me rendre à ces raisons, sinon par conviction, du moins par complaisance. Je m'informai encore, si je n'obtiendrois point la permission de revoir mon père, ou si je devois croire que j'étois bannie pour toujours de sa présence ?

« Ma chère, m'a répondu madame Selwyn, votre père ne vous connoît pas; il suppose que vous n'avez été élevée que pour le détester, et il vous craint plus qu'il ne vous aime ».

Cette réponse m'a vivement alarmée; j'ai témoigné à madame Selwyn combien je desirois de détruire cette prévention, et de mériter son affection par une obéissance vraiment filiale : j'ajoutai que puisqu'il ne demandoit pas à me voir, j'étois fort embarrassée pour en trouver le moyen.

Ce soir nous avons eu assemblée chez nous; dès que les parties de jeu furent formées, mylord Orville m'entretint en particulier, et employa toute son éloquence pour me réconcilier avec le plan précipité qu'on se propose de suivre. Jugez, monsieur, de ma surprise, lorsqu'il m'apprit que tout étoit arrangé pour *mardi* prochain, et que mon père lui-même avoit fixé ce jour pour être le plus important de ma vie.

« Quoi ! mardi, m'écriai-je presque hors d'haleine : oh! mylord ». —

« Oui, ma chère Evelina, ce jour est destiné à me rendre le plus heureux des mortels, et il vous paroîtra sans doute toujours solemnel, dût-il être différé d'une

année entière. Madame Selwyn vous aura informée des motifs qui nous ont engagés l'avancer ; joignez à ces raisons mon propre empressement, et vous serez, j'espère, assez généreuse pour ne pas vous opposer à rendre mon bonheur parfait ».

« Je ne prétends pas, mylord, m'opposer à la volonté de mes amis ; je suis même sensible à la confiance que vous me témoignez ; mais, avouez vous-même que cette sigulière précipitation a de quoi me choquer. J'aurai à peine le temps de recevoir des lettres de Berry-Hill, et pour tout au monde je ne voudrois point terminer une affaire de cette importance sans l'agrément du digne M. Villars ».

Il s'est offert d'aller lui-même à Berry-Hill pour vous rendre ses devoirs, et c'est moi seule qui l'en ai empêché, en l'assurant que je vous avois déjà écrit. Il m'a proposé ensuite, qu'au lieu de nous rendre d'abord dans le Lincolnshire, nous irions passer un mois avec vous. J'ai saisi cette idée avec plaisir, et je n'ai point déguisé à mon amant combien il m'obligeoit par cette complaisance. — Enfin, monsieur, il a fallu me rendre à ses instances, et tout ce que j'ai pu obtenir, c'est que

notre mariage sera différé jusqu'à jeudi. Mylord Orville s'est chargé de faire consentir mon père à ce court délai; je l'ai prié en même temps de lui parler de l'extrême desir que j'ai de le revoir : il m'a promis d'employer tout son crédit pour me procurer une seconde entrevue.

Il voulut parler ensuite de douaire et de contrat; mais je l'assurai que ces termes m'étoient absolument étrangers.

Maintenant, mon cher monsieur, me sera-t-il permis de demander ce que vous pensez de tous ces arrangemens? N'êtes-vous pas d'avis qu'on s'est trop hâté? Je regrette presque la facilité avec laquelle j'ai donné mon consentement : mais, pour peu que vous y trouviez à redire, j'insisterai sur un nouveau délai.

Je me propose d'écrire incessamment à mes amis de Howard-Grove et à madame Duval, pour leur rendre un compte détaillé de l'état actuel de mes affaires; c'est une attention que je leur dois.

Adieu, mon très-cher et très honoré monsieur; tout dépend à présent de votre décision : je l'attends en tremblant; mais je vous promets de m'y soumettre aveuglément.

LETTRE LXXX.

*Suite de la lettre d'*EVELINA.

11 novembre.

MYLORD Orville nous quitta hier d'abord après le déjeûné, dans le dessein de s'acquitter des commissions dont je l'avois chargé pour mon père.

Pendant son absence, madame Beaumont nous proposa un tour de promenade dans le jardin. Madame Selwyn s'excusa sur des lettres qu'elle avoit à écrire, mais lady Louise voulut être de la partie.

Les attentions qu'elle eut pour moi au déjeûné m'avoient déjà fait soupçonner que son frère l'avoit mise dans sa confidence; et la conduite qu'elle a tenue depuis étoit propre à me confirmer dans cette idée, car, au lieu de me laisser passer lorsque je voulus me retirer de la chambre, elle me rappela, et me dit d'un ton de surprise affecté : « Miss Anville, ne serez-vous pas des nôtres »?

Il y a de la petitesse dans ce changement subit : aussi ne puis-je m'empêcher d'y répondre avec une espèce de mépris ; je déclinai son invitation avec autant de froideur qu'elle m'en a montré jusqu'ici. Mais comme je remarquai que mon refus la faisoit rougir, je devins moins fière ; j'aurois été fâchée de faire de la peine à la sœur de mylord Orville. J'acceptai donc la promenade, d'autant plus que madame Beaumont m'en fit la proposition une seconde fois.

Nous nous sommes honnêtement ennuyées toutes trois : madame Beaumont, qui ne parle pas beaucoup, fut encore plus tranquille que de coutume ; lady Louise fit des efforts perpétuels pour mettre de côté l'air de contrainte et de hauteur qui lui est naturel ; et moi-même je connoissois trop bien les motifs auxquels je devois attribuer ses politesses, pour en tirer la moindre vanité.

Mylord Orville fut bientôt de retour ; sa présence ramena la gaîté et la bonne humeur parmi nous : « Voilà justement, nous dit-il, l'occasion que je cherchois. Permettez, miss, que j'aie l'honneur de vous faire connoître sous votre véritable nom, à deux de mes plus proches parentes. Madame Beaumont, je vous

présente la fille de sir John Belmont; jeune dame à qui, j'en suis sûr, vous aurez déjà accordé votre estime et votre admiration, avant que de savoir de quelle condition elle étoit ».

« Mylord, répondit madame Beaumont, en me saluant fort obligeamment, le rang de cette jeune dame, — son mérite, — votre recommandation, — sont autant de titres, dont un seul suffiroit pour lui attirer mon estime, et je me flatte que, pendant son séjour chez moi, elle aura été traitée avec tous les égards qui lui sont dûs. J'y aurois cependant regardé de plus près encore, si j'avois eu l'avantage de connoître sa famille plutôt ».

« La naissance, reprit mylord Orville, n'ajoute rien aux vertus de miss Belmont; elle feroit honneur au rang le plus élevé. — Ma sœur, continua-t-il, je suis sûr que vous serez bien aise de vous assurer une part dans son amitié; quelques jours encore, et j'aurai la satisfaction de vous présenter miss Belmont sous un autre nom et sous un autre titre » Il baisa ma main, et la mit dans celle de lady Louise. Je rougis aussi bien qu'elle, et nous fûmes embarrassées l'une et l'autre; elle, sans doute, du

souvenir des traitemens peu honnêtes qu'elle m'avoit fait essuyer; et moi, de la manière inattendue dont mes liaisons avec son frère lui furent annoncées. Au reste, elle me reçut fort poliment, et me dit en souriant, « qu'elle s'estimeroit heureuse de cultiver ma connoissance ».

Je répondis à ce compliment par une simple révérence, et nous continuâmes notre promenade. Il est clair que mylord Orville avoit déjà prévenu ces dames; je le soupçonne du moins par le peu de sensation que produisit sur elles cette grande nouvelle.

D'autres personnes vinrent nous joindre, et mylord Orville m'informa alors du succès de sa visite. On a pris jour pour jeudi, comme je l'avois demandé. Mon père, m'a-t-il dit, a été infiniment sensible aux marques de ma tendresse, il m'a comblée de bénédictions et a consenti à me voir, en ajoutant qu'il se feroit un plaisir de prévenir tous mes souhaits. Mylord Orville me conseilla de lui rendre mes devoirs dans la soirée même, et il me fit entendre que je ferois bien de ne point admettre madame Selwyn à notre entrevue.

Je reçus cette bonne nouvelle avec un plaisir mêlé de crainte; l'idée de re-

voir mon père m'affecta, et m'occupa tout le reste de la journée; j'attendis avec impatience le moment de mon départ.

Madame Beaumont me prêta son carrosse; et mylord Orville me demanda instamment la permission de m'accompagner: « Vous risquez, me dit-il, de choquer madame Selwyn, si vous y allez seule, au lieu qu'elle n'aura rien à dire si nous partons ensemble. Nous en serons quittes pour quelques mauvaises plaisanteries, mais il vaut mieux la laisser rire que de nous exposer à lui déplaire ».

En effet, je n'eus pas lieu de me repentir de ma complaisance; la conversation du lord me fut d'une grande ressource, et le temps me dura si peu, que nous nous vîmes au bout de notre course lorsque je la crus à peine commencée.

Dès que nous fûmes descendus de voiture, M. Macartney vint à notre rencontre et nous conduisit dans une salle: « Ah! mon cher frère, m'écriai-je, que je suis heureuse de vous trouver ici »!

Il me remercia tendrement. Mylord Orville lui tendit la main, et lui dit: « M. Macartney, j'espère que nous nous connoîtrons mieux, je me promets,

beaucoup de satisfaction de votre amitié ».

M. Macartney. « Mylord, vous me faites trop d'honneur ».

« Mais, où est ma sœur ? car je l'appellerai et la regarderai toujours comme telle ; — je crains qu'elle n'évite ma rencontre : — je vous charge, mon cher frère, de la prévenir en ma faveur et de m'assurer sa tendresse ».

M. Macartney. « Vous êtes la bonté même ; mais je vous supplie de l'excuser pour le moment, elle n'auroit pas la force de vous voir ; peut-être dans peu.... ».

Mylord Orville. « Oui, dans très-peu de temps j'espère que vous nous la présenterez, et que nous aurons le plaisir de vous féliciter. Je dis *nous ;* et vous le voulez bien, ma chère Evelina. Monsieur et madame Macartney seront les premiers hôtes qui logeront chez nous ; nous y comptons, monsieur, votre sœur et moi ».

Un domestique vint m'avertir que mon père m'attendoit dans sa chambre.

Je priai mylord Orville de m'y suivre ; mais sa délicatesse l'en empêcha, puisque mon père avoit demandé expressément de me voir seule. Il se contenta de

m'accompagner jusqu'au haut de l'escalier, et m'exhorta de son mieux à prendre courage : ses efforts furent inutiles, je me représentois vivement ce que cette entrevue avoit de terrible ; et, dans cet instant auguste, je ne connoissois d'autre sentiment que celui de la crainte.

Enfin, je fus introduite ; mon père m'accueillit avec bonté. « Est-ce vous, ma fille » ? me dit-il.

Je volai vers lui, et me jetai à ses pieds. « Oui, je la suis, monsieur ; je suis votre fille : heureuse que vous vouliez la reconnoître ». Il tomba lui-même à genoux, et me serra tendrement dans ses bras. « Te reconnoître ! oui, mon enfant, volontiers ; mais Dieu sait avec quel mélange de plaisir et de douleur je m'acquitte de ce devoir ». Nous nous levâmes tous deux, et nous passâmes dans un cabinet voisin qu'il ferma à clef. Puis il m'approcha d'une fenêtre, et, après m'avoir considérée avec une inquiétude des plus attendrissantes, il s'écria :

« Oh ! ma pauvre Caroline » ! et à ces mots il versa un torrent de larmes. Faut-il vous dire, monsieur, que ce spectacle fit couler les miennes en abondance ?

Je voulus de nouveau embrasser ses genoux,

genoux, mais il me retint, et s'étant jeté sur un sofa, il y demeura dans une attitude qui marquoit le plus profond accablement.

Je respectois trop sa douleur pour penser à l'interrompre ; je me tins à l'écart, et j'attendis en silence qu'il se fût remis. Mais tout-à-coup il entra dans une espèce de fureur ; il se leva en sursaut, et s'écria d'un ton qui me fit trembler : « Eh bien ! ma fille, as-tu assez humilié ton père ? — Si cette preuve de ma foiblesse te suffit, sors, et ne me tourmente plus par ta présence ».

Un ordre aussi sévère et aussi inattendu me frappa comme la foudre ; je restai immobile et muette, incertaine si j'avois bien entendu.

« Sors, te dis-je, reprit-il avec emportement ; retire-toi, du moins par pitié : laisse-moi, si je dois conserver l'usage de ma raison, — laisse-moi pour toujours ».

« J'obéis », lui répondis-je toute tremblante, et je pris aussi-tôt le chemin de la porte ; mais, avant que de l'atteindre, je me retournai par un mouvement involontaire, et je tombai à genoux. « Ne refusez pas, monsieur, votre bénédiction à votre fille ; c'est là seule grace

qu'elle implore : accordez-la-lui, et sa vue ne vous sera plus à charge ».

« Hélas ! je suis indigne de te bénir ; — indigne de te nommer ma fille, — indigne de voir le jour. — O Dieu ! que ne puis-je rappeler le passé, me mettre à l'époque de ta naissance, — ou du moins que ne puis-je anéantir un souvenir si cruel » !

« Plût au ciel que ma présence vous fût moins odieuse, qu'au lieu d'irriter vos chagrins, elle pût les adoucir ! Ah ! monsieur, avec quelle gratitude je vous prouverois mon attachement, même aux dépens de ma vie ».

« Sont-ce là tes sentimens ? viens, mon Evelina, lève-toi, c'est à moi de tomber à genoux. Oui, on me verroit à genoux, — ramper comme un ver, — me rouler dans la poussière, si par cette humiliation je pouvois expier ma faute, obtenir par ta bouche le pardon d'une épouse que j'ai outragée » !

« Ah ! monsieur, lisez mieux dans mon cœur : — Ah ! si vous y voyiez toute l'étendue de ma tendresse filiale, tout l'intérêt que je prends à vos peines, vous m'épargneriez ces discours déchirans, — vous ne me menaceriez plus de me ban-

nir de votre présence; de me retirer votre amour ».

« Se peut-il, mon enfant, que tu ne me haïsses point? La fille de l'infortunée Caroline peut-elle me voir sans me détester? n'es-tu pas née pour m'avoir en exécration; élevée pour me maudire, ta mère ne t'a-t-elle pas laissé sa bénédiction, à condition que tu m'aurois en horreur »?

« Non, non, jugez mieux d'elle, jugez mieux de moi-même ». Je tirai alors de mon portefeuille la lettre de ma mère, et, après l'avoir pressée de mes lèvres, je la présentai à sir Belmont.

Il me l'arracha avidement: « Donne, c'est son écriture; — d'où vient cette lettre? — de qui la tiens-tu? — pourquoi ne l'ai-je pas reçue plutôt.»?

Je ne répondis point à ces questions; leur impétuosité m'intimida, et je continuai à garder la posture respectueuse que j'avois prise.

Il s'approcha d'une des croisées, où il demeura sans parler, les yeux fixés sur l'adresse de la lettre: il trembloit comme une feuille, ensuite il revint vers moi: » Ouvre-la, dit-il, car je ne puis ».

A peine avois-je moi-même assez de force pour lui obéir. Je rompis cepen-

dant le cachet; il reprit la lettre, et comme s'il n'avoit osé la lire, il se promena à grands pas dans la chambre : « Sais-tu ce qu'elle contient, me demanda-t-il » ?

« Non, monsieur; elle n'a jamais été ouverte ».

Il se prépara enfin à la lire, et après l'avoir parcourue rapidement, il leva les yeux vers le ciel, la lettre lui tomba des mains, et il s'écria : « Oui, ma Caroline, tu triomphes dans le séjour des saints, — tu seras heureuse pendant toute l'éternité, — et moi je suis perdu pour toujours »! Il se tut un instant, puis, succombant tout-à-coup à son désespoir, il se jeta par terre en s'écriant : « Malheureux que je suis, indigne de vivre et de voir la lumière! dans quel cachot irai-je me cacher »!

Il me fut impossible de me retenir plus long-temps, j'allai vers lui, et n'osant parler encore, j'employai mes larmes et mes caresses pour soulager sa douleur. Il se releva et reprit la lettre : « Tu veux que je te reconnoisse, chère Caroline! oui, tu seras satisfaite, dût-il m'en coûter la dernière goutte de mon sang. Oh! que n'es-tu témoin des horreurs dont mon ame est déchirée! tous

les tourmens de la terre ne sont rien au prix de cette lettre » !

Il la relut encore : « Evelina, me dit-il, elle me charge de te recevoir ; veux-tu m'aider à remplir sa volonté ? as-tu la force d'avouer pour père le bourreau de ta mère » ?

Quelle terrible question ! j'en ai frémi.

« Je dois rétablir sa réputation, et avouer sa fille ; c'est à ces conditions qu'elle a signé mon pardon. — J'ai déjà fait tout ce qui dépendoit de moi pour justifier son honneur aux yeux du monde entier ; et avec quelle joie ne voudrois-je pas ouvrir mes bras à sa fille, — la presser sur mon cœur, chercher dans sa tendresse mon repos et ma consolation : mais j'en suis indigne, je le sais, hélas ! j'ai mérité mes chagrins par mes crimes ».

J'essayai plusieurs fois de l'interrompre, mais ce fut en vain, la douleur m'avoit ôté l'usage de la parole.

Ses yeux étoient toujours fixés sur la lettre ; il s'arrêta sur-tout à ces mots : *Mon enfant, ne ressemble point à ta mère*. Il les répéta haut en s'écriant : « Quelle amertume il y a dans ces paroles ! — Viens ici, mon Evelina, que je te re-

garde encore ! Ah ! juste ciel ! vit-on jamais une ressemblance plus frappante ! — voilà ses yeux, sa bouche, — ses traits. Oh ! mon enfant, mon enfant » ! — Peignez-vous, monsieur, — car j'essaierois en vain de rendre ce tableau, —peignez-vous mon saisissement, quand je vis mon père tomber à genoux devant moi. « O toi, me dit-il, l'image de ta mère que j'ai assassinée, vois ton père à tes pieds ; — vois jusqu'où il s'abaisse pour te prier de lui épargner ta haine. — Parle-moi au nom de l'épouse que j'ai perdue ; — que j'apprenne par ta bouche qu'elle ne dédaigne pas entièrement les remords affreux auxquels je suis en proie » ! —

« Ah ! mon père, dans quelle situation vous me réduisez ? levez-vous ; — de grace ! levez-vous ; — ne renversez pas l'ordre de la nature, levez-vous ; c'est moi qui demande à genoux votre bénédiction ».

« Que le ciel te bénisse, ma fille ; je n'ose le faire moi-même ». Il m'embrassa tendrement, en ajoutant : « Ta douceur m'enchante ; j'avois tort de te craindre ; tes sentimens ne laisseroient rien à desirer au meilleur des pères ; je tâcherai d'accoutumer mes yeux à te voir avec

moins de répugnance. Peut-être un temps viendra, où je goûterai toute la consolation que je devrois ressentir d'avoir une telle fille; — mais pour le moment je dois être seul; j'ai besoin d'être laissé à mes réflexions; elles sont terribles, et je ne veux pas que tu les partages avec moi. — Adieu, mon enfant, ne t'inquiète point: — je ne saurois rester avec toi, Evelina; ta physionomie est un poignard pour mon cœur, — chacun de tes regards me rappelle ta mère».

Ses larmes et ses soupirs l'empêchèrent d'en dire davantage; il s'arracha d'entre mes bras, et il alloit sortir, mais je le retins de toutes mes forces: «Ah! monsieur, pensez-vous déjà à me quitter? — Suis-je redevenue orpheline? — Oh! mon cher père; ne m'abandonnez pas, je vous en conjure; prenez pitié de votre fille, et ne la privez pas d'un père dont l'amour lui est si nécessaire».

«Tu ne sais ce que tu me demandes, mon enfant; les secousses que mon ame éprouve dans cet instant sont trop fortes pour être supportées plus long-temps, il faut que je te quitte. Ne t'imagine pas que c'est par dureté, j'en suis

bien éloigné, sois-en sûre, et prends bonne opinion de moi. — Mylord Orville s'est conduit généreusement envers toi, — j'espère que tu seras heureuse avec lui. Dieu te bénisse, mon Evelina ! — aime-moi, si tu le peux, — ou du moins ne me hais pas ; tâche de me conserver une place dans ton cœur, et n'oublie point que je suis ton père ».

Je ne vous parle pas, monsieur, de mon émotion; elle ne pouvoit guère aller plus loin. Mon père m'embrassa de nouveau, me donna sa bénédiction, et se précipita hors de la chambre sans que je pusse le retenir; il me laissa noyée dans mes larmes.

Vous, monsieur, qui avez tant de bontés pour votre Evelina, vous comprendrez aisément combien j'ai souffert dans cette entrevue. Je prie le ciel de mettre une prompte fin aux remords qui accablent mon père, et de rendre la paix à son cœur.

Dès que je fus dans une assiette un peu plus tranquille, j'allai rejoindre mylord Orville, qui m'attendoit avec une extrême impatience. Je fus témoin d'une nouvelle scène attendrissante ; M. Macartney m'informa que mon amant venoit de régler le sort de l'infortunée

qui, jusqu'ici, avoit passé pour la fille de sir Belmont. Il veut qu'elle continue à être regardée comme ma sœur, et qu'en cette qualité elle conserve ses droits à la succession future de mon père, quoiqu'*à la rigueur* et *selon les loix*, elle n'y soit nullement autorisée.

O mylord Orville! — l'unique étude de ma vie sera de te prouver, mieux que par des paroles, combien je reconnois toute l'étendue de ta générosité et la noblesse de tes sentimens.

LETTRE LXXXI.

*Continuation de la léttre d'*EVELINA.

Clifton-Hill, 12 novembre.

VOICI, monsieur, la copie d'une lettre qui m'a été rendue ce matin de la part de sir Clément Willoughby.

A miss Anville.

« J'apprends dans ce moment la nouvelle de votre prochain mariage avec mylord Orville. On me dit même que

tous les préparatifs en sont déjà faits.»

» Ne me croyez pas assez imbécille pour oser prétendre à renverser ce projet. Non, je n'en ai pas la folie. Mon intention n'est que d'expliquer les véritables circonstances d'un événement assez singulier qui peut vous avoir inspiré des soupçons que je serois bien aise de dissiper.

» La conduite inconsidérée que j'ai tenue dans notre dernière entrevue, vous aura déjà fait deviner que je suis l'auteur de la lettre dont il étoit question. Pour ne vous laisser rien ignorer à ce sujet, j'aurai l'honneur de vous avouer que celle que vous avez adressée ci-devant à mylord Orville, tomba par hasard entre mes mains.

» Jamais passion n'égala celle dont j'ai brûlé pour vous ; la violence de mon amour suffiroit pour me servir d'excuse ; mais je ne veux point m'en tenir à une simple défaite, il faut une justification plus complète pour une action, qui, au premier coup-d'œil, semble désavantageuse à mon honneur.

» Il fut un temps où mylord Orville, — ce même Orville, que vous allez rendre le plus heureux des mortels, m'avoit donné à entendre qu'il ne vous aimoit

point, — et ce qui est bien plus, — qu'il étoit loin de rendre justice à votre mérite.

» Telle étoit l'idée que j'avois prise de ses sentimens, lorsque j'eus l'occasion d'intercepter la lettre que vous lui aviez destinée. Je ne prétends pas faire l'apologie des moyens que j'ai mis en usage pour me la procurer, ni pallier la liberté que je me suis permise d'en rompre le cachet; — je n'écoutois que mon excessive curiosité, il m'importoit de savoir dans quels termes vous étiez avec lui.

» Cependant la lettre fut entièrement inintelligible pour moi; son contenu ne fit qu'augmenter mon embarras.

» Je n'étois pas homme à rester tranquillement dans l'incertitude, et je résolus d'éclaircir mes doutes, à tout hasard; je pris donc le parti de vous faire réponse au nom de mylord Orville.

» Je ne veux point vous déguiser les motifs qui m'ont décidé, quoique je prévoie que, par cet aveu, j'achèverai d'encourir votre disgrace.

» En un mot, je supprimai votre lettre, pour ne pas donner à mylord Orville une nouvelle preuve de vos talens; et je vous écrivis dans un style qui me paroissoit

propre à vous faire perdre le goût de cette correspondance.

»Je prévois tous les commentaires qu'on pourra faire sur ce texte. Mylord Orville se croira peut-être offensé, mais heureusement je me soucie peu de son opinion, et d'ailleurs je n'ai point entrepris cette lettre pour lui faire des excuses, mon intention n'étoit que de vous informer des raisons qui m'ont fait agir.

»Je me propose de quitter l'Angleterre la semaine prochaine. Si dans cet intervalle mylord Orville avoit encore des ordres à me donner, je m'en chargerois volontiers. Je ne dis point ceci pour le défier; — au contraire, si c'étoit-là mon idée, je rougirois de la lui présenter par une voie indirecte : — mais, du moins, si vous lui montrez cette lettre, il verra que, si je sais excuser ma conduite, je crains tout aussi peu de la défendre.

CLÉMENT WILLOUGHBY».

Voilà un écrivain qui s'annonce avec fierté. Qu'en dites-vous, monsieur? Que pensez-vous de ce mélange de petitesse et de témérité? A quels excès ne mènent pas les passions, lorsqu'elles ne sont

point gouvernées par la raison ! Sir Clément sait qu'il en a mal agi, et cette même fureur qui l'a porté à contenter une curiosité indiscrète, l'engage aujourd'hui à risquer sa vie plutôt que de convenir de ses torts. C'est encore à son orgueil que j'attribue le style grossier de sa lettre ; il est piqué au vif de mon indifférence, et il n'a ni assez de délicatesse, ni assez de courage pour cacher son mécontentement.

Je n'ai pas jugé à propos de montrer cette lettre à mylord Orville, et même j'ai cru qu'il seroit prudent d'informer sir Clément de cette précaution. Pour cet effet, je lui ai répondu par le billet suivant :

A sir Clément Willoughby.

« MONSIEUR,

» La lettre qu'il vous a plu de m'écrire, me paroît si peu propre à être mise sous les yeux de mylord Orville, que j'ai cru vous rendre service en la serrant soigneusement ; vous pouvez compter que je n'en ferai jamais usage. Au reste, je ne garde nulle rancune de ce qui s'est passé ; seulement je dois vous prévenir

que je n'attends plus de vos lettres par aucune voie quelconque, directe ou indirecte. J'ai lieu de me flatter que cette déférence vous coûtera d'autant moins, que votre esprit me paroît beaucoup trop agité pour vous permettre de continuer une correspondance.

» J'espère que vous rencontrerez toutes sortes d'agrémens dans le voyage que vous allez entreprendre, et je le souhaite de tout mon cœur ».

Ne sachant pas quel nom signer, je n'en ai pas mis du tout. Les *préparatifs*, dont parle sir Clément, continuent comme si nous avions déjà votre consentement. J'ai eu beau capituler; mylord Orville dit, qu'au cas qu'il survienne des difficultés tout sera interrompu; mais comme il espère n'avoir rien à craindre, il va son train, et ne doute pas un instant de votre approbation.

Nous avons eu cette après-dînée un entretien des plus intéressans, dans lequel nous nous sommes plu à remonter à la source de nos liaisons, depuis le moment de notre première connoissance. J'ai fait convenir Orville que mes inepties du bal de madame Stanley lui avoient donné de moi une très-petite idée; mais il m'a assuré dans les termes les plus flatteurs,

qu'aussi souvent qu'il m'a revue depuis, j'ai toujours paru de plus en plus à mon avantage.

Je ne lui ai pas caché non plus ma surprise, de ce que son choix étoit tombé sur une personne, à tous égards, si fort au-dessous de son rang et de son alliance ; et alors il m'a avoué que son premier plan avoit été, avant que de me parler de son amour, de faire des recherches plus exactes au sujet de ma famille, et sur-tout à l'égard de certaines gens avec lesquels il m'avoit vue à Marybone : qu'ensuite mon départ étoit survenu, et que, dans la crainte de me perdre, il avoit tellement perdu la tramontane, qu'il avoit laissé là les règles de la prudence pour ne prendre conseil que de son amour. Ce sont ses propres paroles ; et il m'a dit plus d'une fois que, depuis mon séjour à Clifton, il n'avoit plus balancé sur le parti qu'il vouloit suivre.

M. Macartney vient de me quitter, et c'est mon père qui l'a envoyé chez moi. Il étoit chargé de sa part, de m'assurer de toute sa tendresse, de toute sa bienveillance, et de s'informer si le changement prochain de mon état remplit tous mes vœux, ou s'il me reste encore

quelque chose à desirer qu'il puisse faire pour moi. M. Macartney m'a remis en même temps un billet de mille livres sterlings, que je dois employer à mon usage particulier : mon père veut que je destine cette somme à m'équiper convenablement, selon le nouveau rang auquel je suis appelée.

Il est superflu de vous dire, monsieur, combien j'ai été sensible à cette marque de bonté; j'en ai remercié mon père par écrit, et j'ai ajouté avec franchise, que sa tranquillité étoit ce qui m'intéressoit le plus à présent, et que lorsqu'elle lui seroit entièrement rendue, tous les desirs de mon cœur seroient satisfaits.

LETTRE LXXXII.

*Continuation de la lettre d'*EVELINA.

Clifton-Hill, le 13 novembre.

Le temps approche où je puis espérer de vous revoir, mon cher monsieur; en attendant je mène toujours une vie des plus agitées; je ne dors point, le som-

meil semble fuir la grande joie comme les grands chagrins ; — je vais passer une partie de la nuit à continuer mon journal.

Nous fîmes partie hier au soir d'aller à Bath, que je n'avois pas vu encore, et nous nous sommes mis en route ce matin d'abord après le déjeûné. Lady Louise et madame Beaumont étoient dans le phaéton de mylord Merton, M. Coverley dans celui de M. Lovel, madame Selwyn et moi nous étions restées avec mylord Orville.

A une petite demi-lieue de Clifton, nous remarquâmes une chaise de poste qui nous suivoit au galop, et lorsqu'elle fut à notre portée, nous entendîmes une voix crier à nos domestiques : « Holà, garçons, pourriez-vous me dire si miss Anville est dans une de ces chaises » ?

Je reconnus d'abord le capitaine Mirvan, et mylord Orville arrêta notre voiture. Le capitaine mit pied à terre, pour venir nous complimenter. « Ah ! vous voilà, miss Anville, comment va-t-il ? On m'a dit que vous étiez devenue miss Belmont, — je vous en félicite ; — mais que fait notre vieille Française ?

« Madame Duval ? je suppose qu'elle se porte bien ».

« Je l'espère, du moins, et je me flatte bien de lui faire reprendre service; elle s'est assez reposée, il est temps qu'elle rentre en campagne. — Et à propos, son chevalier ? vous ne m'en dites rien; est-il toujours si maigre »?

« Je n'en sais rien, ils ne sont à Bristol ni l'un ni l'autre ».

« Non? — mais du moins, la vieille grand'maman sera de la noce! L'occasion sera belle pour y étaler ses étoffes de Lyon. D'ailleurs, je me propose de danser avec elle une courante sur un air nouveau. Quand est-ce qu'elle arrive » ?

« Nous ne l'attendons pas du tout ».

« Comment, diable ! voilà une mauvaise nouvelle. — J'ai rêvé tout le long du chemin à lui jouer quelque tour de ma façon ».

« Cela est extrêmement obligeant ».

« Oh! je vous promets que Marion n'auroit pas réussi à m'engager dans cette course, si j'avois pu prévoir que je ne trouverois pas ma vieille Française; je m'étois fait une fête de la régaler de la belle manière ».

« C'est donc miss Mirvan qui vous a engagé à ce voyage »?

« Oui, nous avons couru toute la nuit ».

« Est-elle avec vous » ?

« Mais sans doute, elle est là-bas dans la voiture ».

« Et que ne me le disiez-vous plutôt ».

Aussi-tôt je descendis pour aller l'embrasser. Mylord Orville me devança pour ouvrir la portière, et je n'ai pas besoin de vous dire avec combien de joie je revis mon amie.

Nous demandâmes toutes deux qu'on nous permît de rester ensemble, et mylord Orville eut la complaisance d'offrir au capitaine Mirvan une place dans son phaéton.

La visite de ma chère Marie me vient on ne peut pas plus à propos, et me fait un plaisir infini. Cette excellente fille, aussitôt qu'elle a été informée du changement de ma situation, a pressé son père de la conduire à Clifton ; ses prières, jointes aux instances de lady Howard et de madame Mirvan, ont déterminé le capitaine : mais Marie convient que, s'il avoit su qu'il ne trouveroit point madame Duval, elle n'auroit jamais obtenu cette faveur. Ils étoient arrivés chez madame Beaumont peu de minutes après notre départ, et n'eurent pas beaucoup de peine à nous rattraper.

Je ne vous dis rien de la conversation que j'eus avec mon amie ; vous devinez aisément quel en fut le sujet.

Nous nous arrêtâmes devant un grand hôtel, où nous fûmes obligés de demander une chambre. Lady Louise étoit déjà *fatiguée à mourir ;* elle avoit besoin de *prendre quelques rafraîchissemens* avant que de commencer nos promenades.

Dès que nous fûmes rassemblés, le capitaine m'entreprit avec sa politesse ordinaire : — « Eh bien ! miss Belmont, je vous fais mon compliment : on me dit que vous êtes déjà brouillée avec votre nouveau nom ».

« Pas que je sache, monsieur ».

« Et pourquoi êtes-vous donc si pressée de l'échanger » ?

« Miss Belmont ! répéta M. Lovel d'un air fort étonné, peut-on savoir sans indiscrétion de qui on parle ? N'ai-je pas toujours compris que mademoiselle s'appeloit Anville » ?

Le capitaine. « Par la sambleu ! j'ai quelque idée, monsieur, de vous avoir vu autrefois. N'êtes-vous pas, par hasard, cet honnête homme qui avoit passé toute une soirée au spectacle, sans savoir quelle pièce on donnoit » ?

M. Lovel. « Je crois en effet, monsieur, que j'ai eu l'avantage de vous voir quelque part ce printemps ».

Le capitaine. « Par ma foi, si je vivois encore cent printemps, je ne vous oublierois pas; le tour étoit bon, et j'en ai ri plus d'une fois. Imaginez-vous, mesdames, que ce galant homme, tel que vous le voyez là, dépense cinq schellings par jour pour informer ses amis qu'il est encore en vie ».

Madame Selwyn. « Ce n'est pas payer trop cher une nouvelle de cette importance ».

Lady Louise s'étant un peu refaite, nous commençâmes nos courses.

Bath est une ville charmante. La vue de l'amphithéâtre est admirable, l'élégante symétrie du cirque m'a également plu. Mais je n'ai pas été aussi contente de ce qu'on y appelle les *parades*; ces grandes places ne valent pas les belles rues pavées de Londres; l'une se distingue, si vous voulez, par sa belle vue sur le Prior-Parc et la rivière Avon; mais, malgré cela, elle ne répond pas à l'idée que je m'en étois faite.

J'ai été scandalisée du négligé des dames dans l'appartement des bains; il est vrai qu'elles sont voilées; mais tou-

jours il y a peu de délicatesse à s'expo-poser, dans un équipage aussi leste, aux regards de tous les curieux.

L'idée du bain rappela au capitaine l'ancienne histoire de madame Duval.

«Parbleu! s'écria-t-il, quel dommage que notre Française ne soit pas ici. Il y auroit de quoi la satisfaire, et je m'offrirois volontiers à la rouler un tant soit peu dans cet étang».

Mylord Orville. «Cette dame vous auroit beaucoup d'obligations, monsieur, d'une preuve aussi distinguée de votre attention».

Le capitaine. «Que voulez-vous, mylord, cette vieille sorcière m'a mis martel en tête, et j'avoue qu'elle m'intrigue».

M. Lovel. «Je ne conçois pas pourquoi nos dames ont fait choix aux bains d'un accoutrement aussi singulier. J'y ai réfléchi plus d'une fois très-sérieusement, mais je n'en ai jamais pu trouver la raison».

Lady Louise. «Je suis très-fort de votre avis, et j'aimerois beaucoup qu'on abolît cet usage. J'ai toujours été l'ennemie des bains, uniquement parce qu'on s'y habille mal; vous devriez, M. Lovel, avoir la charité de m'aider à

inventer quelqu'ajustement élégant qui y convienne mieux ».

M. Lovel. « Moi, madame ! je m'en garderai bien. — Il y auroit de la témérité à vouloir diriger un goût aussi exquis que le vôtre; d'ailleurs, je ne suis pas fort pour l'invention des modes, et je ne crois pas en avoir trouvé trois de toute ma vie. — En général, la parure n'est pas mon fait, et j'y ai peu de prétention ».

Lady Louise. « Fi donc ! M. Lovel, que dites-vous là ? Ne savons-nous pas tous que c'est vous qui donnez le ton dans le *beau monde!* Je ne connois personne qui se mette mieux que vous ».

M. Lovel. « Vous me confusionnez, madame; moi, bien mis ! je suis fait quelquefois à ne pas oser me montrer : — ma figure révolte. — Ce matin encore j'ai employé une grosse demi-heure à réfléchir sur l'habit que je mettrois ».

Le capitaine. « Vertu de ma vie, que n'étois-je avec vous ! Je parie que je vous aurois fait aller un peu plus vîte en besogne. Qui diable se met en peine de vos habits » ?

Madame Selwyn. « N'allez pas quereller monsieur sur ce qu'il a *réfléchi;* ce n'est pas-là ordinairement son foible ».

M. Lovel. « En vérité, madame, vous êtes fort honnête ».

Le capitaine. « Mais dites-moi un peu, monsieur, vous êtes-vous jamais plongé par ici »?

M. Lovel. « L'expression n'est pas des mieux choisies; — mais si vous demandez si j'y ai pris le bain, je vous dirai que cela m'est arrivé assez fréquemment ».

Le capitaine. « Et à quoi bon, si l'on ose le savoir, cette immense frisure? Votre tête par elle-même me paroît assez bien graissée pour revenir sur l'eau ».

Madame Selwyn. « Oui; d'autant plus que la partie la plus légère est toujours celle qui surnage ».

Le capitaine. « Vous décidez trop tôt, madame; et pour savoir si monsieur est plus leste de la tête ou des talons, il faudroit que nous le vissions militaire. En attendant je parie dix guinées contre un schelling que je le culbute d'un seul coup de main, et le fais sauter dans l'étang la tête la première ».

Mylord Merton. « Va, je tiens la gageure ».

Le capitaine. « Oui dà! — eh bien! l'affaire

l'affaire sera faite avant que vous ayez le temps de compter quatre ».

M. Lovel. « Mais voilà qui est plaisant ! je ne vois pas, messieurs, quel droit vous avez de faire des paris sur ma tête, sans avoir demandé mon consentement ». Et pour plus de précaution, il se retira en même temps de la fenêtre.

M. Coverley. « Vous n'y êtes pas, Lovel ; on peut faire des gageures sur vous tant qu'on veut ; votre consentement n'y est nullement nécessaire. Le capitaine parieroit, s'il en avoit l'envie, que votre nez est de couleur bleu céleste ».

Madame Selwyn. « Ou bien que les graces de votre esprit l'emportent sur celles de votre corps, — ou enfin telle autre absurdité ».

M. Lovel. « Je vous assure qu'on s'arroge là un privilége qui me déplaît fort, et je pourrois vous prier de ne pas pousser plus loin ces petites libertés ».

Le capitaine. « Je me moque bien de vos prières ; et s'il me prenoit envie de parier que vous n'avez pas une dent dans la bouche, m'en empêcheriez-vous » ?

M. Lovel. « Non, mais il s'agiroit de prouver ensuite votre thèse ».

Le capitaine. « Cela seroit possible encore ; en vous cassant la mâchoire, par exemple, je pourrois gagner ».

M. Lovel. « Me casser la mâchoire ! et cela pour l'amour d'une gageure ; vous n'y pensez pas, monsieur, et tous les paris du monde ne pourroient pas justifier une action aussi barbare ».

Il fallut que mylord Orville se mît de la partie, pour terminer cette ridicule discussion ; il nous fit remonter en voiture, et nous retournâmes à Clifton. Madame Beaumont nous retint tous à dîner. Elle a eu la complaisance d'offrir à miss Mirvan une chambre dans sa maison : le capitaine logera aux eaux.

Après notre retour, M. Lovel débuta par nous faire force excuses de ce qu'il paroissoit à table en habit de cheval. Madame Beaumont nous demanda ensuite, à miss Mirvan et à moi, comment nous avions trouvé Bath.

M. Lovel. « Dans une course comme celle-là, peut-on dire que ces dames ont vu la ville » ?

Le capitaine. « Et pourquoi pas ? croyez-vous qu'elles ont mis leurs yeux en poche » ?

M. Lovel. « Pas tout-à-fait, monsieur, — mais je doute que vous trouviez

quelqu'un, — un quelqu'un comme il faut, s'entend, — qui se vante d'avoir vu Bath, pour s'y être promené pendant une matinée ».

Le capitaine. « Ah! vous croyez peut-être que nous eussions vu la ville plus à notre aise en y allant de nuit »!

M. Lovel. « Non, monsieur, non, et ce n'est pas ma faute si vous ne me comprenez point. Je veux dire que je n'appelle pas avoir vu Bath, lorsqu'on n'y a pas été dans la bonne saison ».

Le capitaine. « Et qu'y voit-on de plus dans une saison que dans l'autre »?

M. Lovel jugea cette question trop absurde pour y répondre.

Mylord Orville. « Les amusemens de Bath sont d'une monotonie dont on se lasse bien vîte; mais ce qui m'y déplaît le plus, c'est qu'elle est un repaire de joueurs ».

Mylord Merton. « J'espère, mylord, que vous ne voudrez pas abolir le jeu; c'est la rocambole de la vie, et le diable m'emporte si je pourrois vivre sans cartes ».

« J'en suis très-fâché, dit gravement lord Orville en regardant sa sœur ».

Mylord Merton. « Vous n'êtes pas juge compétent, mylord; mais je vou-

drois vous tenir une fois dans un de nos brelans, et je suis sûr que vous ne le quitteriez pas plus volontiers qu'un autre ».

Lady Louise. « J'espère, mylord, qu'il n'y a personne ici qui vous ait empêché d'y rester ».

Mylord Merton. « Vous savez, madame, le pouvoir que vous avez sur moi, il n'y a rien que vous ne me fassiez oublier ».

M. Coverley. « Excepté *elle-même*. Avouez, mylord, que je vous tire-là bien d'affaire ».

Mylord Merton. « Vous autres gens d'esprit avez toujours des réponses prêtes ; ce n'est pas mon fait, j'en conviens ».

Madame Selwyn. « C'est dommage que vous ne donniez pas dans le bel esprit ; il ne tiendroit qu'à vous d'y réussir ».

« A propos, interrompit M. Lovel en s'adressant à lady Louise, savez-vous la nouvelle du jour » ?

Lady Louise. « Qu'est-ce, je vous en prie » ?

M. Lovel. « Le bruit qu'on fait courir d'une certaine personne qui se trouve aux eaux.

Lady Louise. « On ne m'en a rien

dit ; contez-moi cela au plus vîte ».

M. Lovel. « Pardon, madame, c'est un secret, et je n'en aurois point parlé, si je n'avois cru que vous en étiez déjà instruite ».

Lady Louise. Vous êtes insupportable avec votre circonspection, et peu s'en faut que je ne me fâche. Allons, vîte, je veux le savoir; le direz-vous, ou non »? .

M. Lovel. Vous savez, madame, que je n'ai rien à vous refuser; mais auparavant il faut que toute la compagnie me promette d'en garder le secret ».

Le capitaine. « Puissiez-vous être muet vous-même ! — Garder le secret ! la plaisante idée. — Et n'avez-vous pas honte de prononcer ce mot en parlant à une femme? Mais à y regarder de près, je crois que j'aimerois mieux encore mettre tout le sexe ensemble dans ma confidence ; plutôt qu'un bavard comme vous ».

M. Lovel. « Un bavard comme moi ! monsieur, je n'ai pas l'honneur d'entendre votre expression ».

Le capitaine. « Peu importe, on vous l'expliquera quand il vous plaira ».

M. Lovel. « Vous m'offensez, monsieur ; mais comme vous vous servez

souvent de termes de marine, il faut bien vous passer celui-ci, avec tant d'autres, qui ne méritent point d'attention ».

Mylord Orville, pour changer la conversation, demanda à miss Mirvan si elle se proposoit de passer l'hiver à Londres.

Le capitaine. « Non, assurément ; et qu'y feroit-elle ? elle y a vu tout ce qu'il y avoit à voir ».

M. Lovel. « Ne diroit-on pas qu'on va voir Londres comme on voit le spectacle » ?

Le capitaine. « Et vous-même, monsieur le savant, sous quel point de vue l'envisagez-vous ? me le direz-vous » ?

M. Lovel. « Non pas, monsieur, vous auriez également de la peine à me comprendre. Je ne suis pas assez au fait de votre jargon marin pour me mettre à votre portée. Ne trouvez-vous pas, madame, que l'entreprise seroit un peu difficile » ?

Lady Louise. « Tout aussi difficile que de faire parler l'italien à mon perroquet ».

M. Lovel. « Admirable, madame ! vous êtes d'une humeur charmante. Et en effet, il faut convenir que messieurs

les marins diffèrent trop de nous autres en manières et en langage, pour qu'il y ait de quoi se récrier si on leur entend parler de Londres comme d'un cabinet de curiosités ».

Lady Louise. « Vous êtes un drôle de corps aujourd'hui, M. Lovel ».

M. Lovel. « N'ai-je pas raison ? Prétendre d'avoir vu Londres dans trois ou quatre semaines ! cela me donne, malgré moi, des envies de rire ».

Le capitaine. « Et combien de temps vous faut-il donc, de par tous les diables ? Vous faut-il une journée entière pour chaque rue » ?

M. Lovel, au lieu de répondre, se mit à ricaner avec lady Louise. « Je vous proteste, reprit le capitaine, que si l'on me choisissoit pour votre conducteur, je vous ferois trotter d'un bout de la ville à l'autre dans moins d'une matinée ».

On continua à rire sous cape, et le capitaine s'en étant apperçu, se mit dans une colère affreuse. « Ecoutez, mon damoiseau, s'écria-t-il, toujours en apostrophant M. Lovel; laissez-là vos grimaces; c'est un langage que je n'entends pas, je pourrois fort bien y répondre par un bon coup de poing ».

M. Lovel. « Monsieur, savez-vous

bien ce que vous dites? est-ce ainsi que l'on parle à un homme de ma sorte»?

Le capitaine. « A d'autres ! Versez rasade, monsieur; je parie que vous l'avalerez ». Et en même temps il demanda un verre d'aile, qu'il but à la bonne digestion de M. Lovel. Cette turlupinade fut accompagnée d'un geste menaçant.

M. Lovel ne jugea pas à propos de répondre ; mais il avoit l'air capot : nous sortîmes pour lui laisser le temps de terminer sa dispute avec le capitaine.

On venoit de me rendre deux lettres, l'une de lady Howard et de madame Mirvan, qui renferme les félicitations les plus obligeantes ; l'autre est de madame Duval : — mais, à ma grande surprise, je n'ai pas reçu une ligne de vous, monsieur.

Madame Duval semble se réjouir beaucoup des nouvelles que je lui ai données : un gros rhume l'empêche de venir à Bristol. Elle me dit que les Branghton sont tous bien portans, et que miss Polly est à la veille de se marier avec le sieur Brown. « Quant à M. Smith, ajoute-t-elle, il a changé de logement, et depuis ce temps il règne dans la maison une morne tranquillité. Mais ce n'est pas tout encore, et j'ai bien d'autres sujets de

plainte; j'ai été indignement trompée: M. Dubois a eu la bassesse de me quitter, et s'en est retourné en France sans me dire le mot ». Elle finit par m'assurer, comme vous l'avez prédit, monsieur, que si j'épouse mylord Orville, je serai un jour son unique héritière.

Nos cavaliers sont revenus pour prendre le thé avec nous; il n'y eut que le capitaine Mirvan qui nous manqua; il étoit allé faire un tour dans son auberge, et il avoit amené sa fille pour séparer, à ce qu'il disoit, la *friperie* de celle-ci d'avec ses habits.

M. Lovel avoit toujours un air fort contrit. « De ma vie, dit-il, je n'ai rien vu d'aussi bas et d'aussi mal avisé que ce rustre de capitaine; il n'est venu ici, je pense, que pour me chercher querelle; mais je lui proteste qu'il ne trouvera pas son compte avec moi.

Lady Louise. « Cet homme m'a donné une frayeur mortelle, — il est d'une brutalité révoltante ».

Madame Selwyn. « N'ai-je pas compris, M. Lovel, qu'il vous a menacé d'un coup de poing »?

M. Lovel. « Sans doute, madame; mais si l'on vouloit prendre garde à tout ce que disent ces gens du peuple, on

ne seroit jamais à l'abri de leurs insolences;—le plus court est, je pense, de n'y faire aucune attention ».

Madame Selwyn. « Comment, monsieur, vous empocheriez donc tranquillement un soufflet »?

Pendant ce temps je vis arriver le phaéton du capitaine, et je descendis pour aller à la rencontre de ma chère Marie. Je la trouvai seule dans la voiture; elle me dit que son père lui avoit ordonné de prendre les devants; qu'elle le soupçonnoit de machiner quelque mauvais projet pour jouer pièce à M. Lovel. Nous fîmes un tour de promenade dans le jardin, où mylord Orville nous joignit: il se plaignit un peu de ce qu'il étoit exclus de notre société; nous l'y reçûmes volontiers, et j'en fus richement récompensée, car je ne crains pas d'avouer que je passai avec lui un quart d'heure des plus agréables de ma vie.

Le retour du capitaine Mirvan nous mit tous assez mal à notre aise; il s'annonça cependant d'un air fort content; il caressa sa fille, se frotta les mains, et eut peine à cacher sa joie; mais cette belle humeur même ne nous présageoit rien de bon. Nous le suivîmes tous dans la salle des visites, où il affecta de re-

prendre son sérieux ; il étoit tellement rempli de son sujet, qu'il oublia de saluer madame Beaumont, pour commencer d'abord son jeu avec M. Lovel. « Dites-moi, je vous prie, s'écria-t-il, avez-vous un frère dans ces quartiers » ?

M. Lovel. « Non pas, Dieu soit loué ; je suis exempt de cette sorte d'engeance ».

Le capitaine. « Cela m'étonne ; car je viens de rencontrer quelqu'un qui vous ressemble, au point que je l'aurois pris pour votre frère jumeau ».

M. Lovel. « Que ne nous l'avez-vous amené ; j'aurois été charmé de faire sa connoissance : je n'ai aucune idée de sa personne, et je serois extrêmement curieux de le voir ».

En même temps le domestique de M. Mirvan entra dans la chambre, pour annoncer la visite d'un homme de petite taille qui demandoit à parler à M. Lovel.

Madame Beaumont ordonna qu'on fît monter l'étranger, et elle témoigna quelque surprise de ce que son propre domestique n'étoit point venu faire ce message.

« Je ne sais qui ce peut être, reprit M. Lovel, je ne connois personne à Bristol qui soit de petite taille, — à l'excep-

tion du marquis de Carlton, — avec lequel je n'ai guère de relations. Après lui, je ne devine plus personne : voyons cependant ».

Un bruit confus, que nous entendîmes dans l'escalier, attira notre attention ; le capitaine impatienté se hâta d'ouvrir la porte ; et, en battant des mains, il s'écria : « Par la sambleu ! monsieur, c'est la même créature que j'ai prise tantôt pour votre frère » ! Et, à notre grand étonnement, il rentra tirant après lui un gros singe habillé en élégant, mais dans le goût le plus bizarre et le plus extravagant.

Cette apparition effraya tout le monde. Le pauvre M. Lovel demeura confondu ; lady Louise poussa des hauts cris : miss Mirvan et moi nous montâmes sur nos chaises ; madame Beaumont suivit notre exemple. Mylord Orville se plaça devant moi, comme pour me servir de sauvegarde. Madame Selwyn, mylord Merton et M. Coverley partirent d'un éclat de rire immodéré ; en quoi ils furent vaillamment secondés par le capitaine, qui, succombant sous le poids de la joie, poussa l'excès jusqu'à se rouler par terre.

La première voix qui se fit jour à tra-

vers de ce vacarme général, fut celle de lady Louise; elle cria de toutes ses forces, qu'on ôtât ce monstre de sa vue, sans quoi elle menaçoit de se trouver mal.

M. Lovel, de son côté, commença à se fâcher tout de bon, et il demanda à M. Mirvan du ton le plus sérieux ce qu'il prétendoit par cette plaisanterie.

Le capitaine. « Ce que je prétends! et parbleu ne le voyez-vous pas? Je veux vous peindre d'après nature». Puis il saisit le singe, et en nous le montrant à tous, il ajouta : « Ah çà, messieurs et dames, j'en appelle à votre jugement; y eut-il jamais une ressemblance plus frappante? sur ma foi, à la queue près, il y auroit de quoi les prendre l'un pour l'autre».

M. Lovel. « Capitaine, je saurai vous faire rendre raison de ces insultes; vous me les payerez, j'en réponds ».

Le capitaine. « Ah! pour la singularité du fait, vous devriez essayer de changer d'habits avec ce petit gentilhomme, et je parie que vous vous y méprendrez vous-même ».

M. Lovel. « Comment, monsieur, me comparer avec un singe? Sachez que je ne suis pas accoutumé à être

traité de la sorte, et vous verrez si j'endurerai cet affront ».

Le capitaine. « Ouais ! monsieur se met en colère ! — eh bien ! vous avez tort ; ce pauvre petit animal ne vous fera pas le moindre mal : — approchez, et donnez-lui la patte ; il est doux comme un agneau ; embrassez-le, et soyez bons amis ».

« Qui ! moi ! s'écria M. Lovel en fureur. — Je ne voudrois pas toucher cette vilaine bête pour tout l'or du monde ».

M. Coverley. « Appelez-le en duel, je serai votre second ».

Le capitaine. « Allons, va ; je servirai moi de second à mon petit ami. — Allons, courage ! — aux armes, messieurs ».

M. Lovel. « Le ciel m'en préserve ! j'aimerois autant me battre contre un chien enragé ».

Mylord Merton. « Pour moi, je ne serois pas curieux non plus d'approcher de cet étranger ; il fait des grimaces horribles ».

Lady Louise. Ah ! je n'y tiens plus ; ôtez-moi ce vilain animal, ou je me meurs ».

Mylord Orville. « Capitaine ! vous voyez que vous inquiétez ces dames ;

ayez la complaisance de faire sortir cette bête ».

Le capitaine. « Eh ! parbleu, pourquoi ont-elles plus peur d'un singe que de l'autre ? Cependant, si cela leur convient, nous les mettrons dehors tous deux ».

« Ceci en est trop », s'écria M. Lovel en levant sa canne.

« Halte-là ! jeune homme, reprit le capitaine : à bas votre canne sur-le-champ ».

Le pauvre M. Lovel, trop poltron pour tenir ferme, et trop furieux pour plier, se tourna en arrière ; et sans réfléchir à quoi il s'exposoit, il déchargea sa colère sur le singe, à qui il sangla un rude coup. L'animal lui sauta aussi-tôt au cou, et lui mordit l'oreille. Je ne pus refuser davantage ma pitié à M. Lovel ; c'est un maître fat, à la vérité, mais encore n'avoit-il rien fait qui méritât une pareille correction.

Les cris devinrent plus forts que jamais, et sur-tout on ne distinguoit pas ceux de M. Lovel d'avec la voix de lady Louise, qui s'imaginoit apparemment qu'elle seroit mordue à son tour ; l'impitoyable capitaine crioit aussi, mais c'étoit de joie.

Mylord Orville vint enfin au secours du pauvre Lovel; toujours humain et compatissant, il quitta son poste d'auprès de moi, qui n'avois plus rien à craindre, et saisissant le singe par le collier, il lui fit lâcher prise, et le jeta hors de la chambre.

M. Lovel nous offroit un spectacle vraiment hideux; son sang couloit le long de ses habits, et il pleuroit à chaudes larmes. Il ne cessa de se lamenter, et de répéter que sa blessure étoit mortelle.

« M. Mirvan, interrompit madame Beaumont, indignée de la conduite du capitaine, je ne trouve rien de plaisant à tout ceci, et je suis très-fâchée que vous ayez choisi ma maison pour un jeu aussi barbare ».

Le capitaine. « Pouvois-je prévoir, madame, que l'affaire réussiroit si mal? Je n'avois d'autre dessein que de donner un compagnon à M. Lovel ».

M. Coverley. « Je ne voudrois pas pour mille guinées que la même chose me fût arrivée ».

Le capitaine. « Eh bien! notre homme en est quitte à meilleur marché; il a reçu le tout *gratis*. — Venez, M. Lovel, soyez de bonne humeur : la fin couron-

nera l'œuvre; mon singe sera plus honnête une autre fois, je me charge de vous réconcilier ».

M. Lovel. « Je m'étonne que madame Beaumont souffre qu'un homme comme moi soit traité chez elle de la sorte ».

Le capitaine. « Voilà bien du tapage pour une misère, pour un bout d'oreille: on croira tout au plus que vous avez été au pilori ».

Madame Selwyn. « Mais, sans doute, et cette cicatrice peut encore vous faire honneur; on vous prendra pour un écrivain du parti de l'opposition ».

M. Lovel. « Comme me voilà accommodé! mon habit de cheval, que j'avois mis pour la première fois, est tout ensanglanté »!

Le capitaine. « Voilà ce que c'est que de réfléchir une heure sur sa toilette ».

M. Lovel s'étant approché ensuite du miroir, recommença ses lamentations. « Quelle horrible blessure! je n'en guérirai jamais, et je n'oserai plus me montrer avec une oreille dans cet état ».

Le capitaine. « Il ne tient qu'à vous de la cacher en portant perruque ».

M. Lovel. « Moi, prendre perruque! — jour de ma vie, je ne le ferois pas pour mille livres sterlings par heure ».

Lady Louise. « En effet, un jeune homme en perruque, cela seroit abominable ».

Mylord Orville voyant que cette contestation ne finissoit pas, crut devoir proposer au capitaine un tour de promenade. Il réussit à l'y engager, et nous en fûmes débarrassés. M. Mirvan ne sortit point sans marquer toute sa satisfaction.

Il n'eut pas plutôt fermé la porte que M. Lovel s'exhala en nouvelles plaintes : « Ce capitaine, dit-il, est le plus grand brutal que j'aie jamais vu ; on a tort de l'admettre dans une société d'honnêtes gens ».

M. Coverley. « J'espère, Lovel, que vous ne boirez pas cet affront ; il faut en tirer vengeance ».

M. Lovel. « Avec un homme de mon état je ne balancerois pas un instant ; mais un corps comme celui-là, qui a passé toute sa vie à batailler, — en vérité cela mérite un peu de réflexion ».

Mylord Merton. « N'importe, il faut vous faire rendre raison ».

M. Lovel. « Messieurs, chacun est le meilleur juge en sa propre cause, je ne demande conseil à personne ».

M. Coverley. « Mais vous ne sauriez ;

— pensez donc qu'il y va de votre honneur ».

M. Lovel. « Vous m'impatientez à la fin ; — dans toute autre occasion je suis homme à faire montre de mon courage aussi bien que vous ; — mais se battre pour une bagatelle comme celle-là, certes, il en vaut bien la peine » !

Madame Selwyn. « Si vous appelez cela une bagatelle, falloit-il donc en faire tant de bruit » ?

M. Lovel. « A vous dire vrai, madame, je croyois d'abord que j'avois la joue emportée ; mais le mal n'étant pas si grand, le plus court est de s'en consoler. J'ai l'honneur de souhaiter le bonsoir à madame Beaumont ; ma voiture m'attend, et je n'ai pas le temps de rester davantage ». Il nous quitta fort confus et fort honteux.

Ce capitaine est un vrai trouble-fête par-tout où il vient. Heureusement que nous ferons peu de séjour ensemble, car je doute même que la société de ma chère Marie puisse compenser à la longue les désagrémens auxquels on est exposé avec son père.

M. Mirvan chanta triomphe à son retour ; il se divertit beaucoup de la sortie paisible de M. Lovel. « Je me flatte,

s'écria-t-il dans son langage, de l'avoir assaisonné de la bonne façon; nous verrons s'il restera encore demain une heure à délibérer sur sa toilette. Convenez-en, miss, son frac seroit un pendant admirable du négligé de madame Falbala ! Parbleu ! il ne me manque plus qu'elle pour achever la pièce ».

On se mit ensuite à jouer aux cartes; mylord Orville, miss Mirvan et moi, nous ne jouâmes point; — nous trouvâmes de quoi nous amuser infiniment mieux.

Pendant que nous étions engagés dans une conversation des plus agréables, un domestique vint me rendre une lettre, qui, par je ne sais quel accident, avoit été égarée. Je reconnus d'abord votre écriture, et j'en eus bien de la joie, mon cher monsieur. Mylord Orville devina bientôt, par mon émotion, d'où venoit cette lettre; et sachant que son contenu devoit être essentiel pour notre bonheur, il me pria de rompre le cachet. Je pus le faire hardiment, et sans craindre d'être observée des joueurs, qui étoient beaucoup trop occupés de leur partie pour prendre garde à ce qui se passoit autour d'eux.

J'ouvris donc la lettre, — mais je n'eus

pas d'abord la force de la lire jusqu'au bout. — Votre consentement accordé avec tant de bonté, et en même temps d'une manière aussi solennelle, — la tendresse de vos expressions, — la certitude de ne plus rencontrer d'obstacles dans mon heureuse union avec l'amant chéri de mon cœur ; — toutes ces considérations se présentèrent vivement à mon esprit, — je sentis mon bonheur; mais ma joie étoit trop complète pour ne pas être agitée. Je versai des larmes de reconnoissance et de plaisir, et je remis ma lecture à un moment plus tranquille. En attendant, mylord Orville étoit impatient d'apprendre ce que vous m'écriviez ; il m'eût été difficile de le satisfaire, et, pour ne lui laisser rien à desirer, je lui remis votre lettre.

Il a été touché, comme moi, de vos bontés; il a baisé votre signature, et en me serrant tendrement la main : « Oh ! mon Evelina, m'a-t-il dit, il est donc vrai que vous m'appartenez pour la vie : ah ! si vous pouviez comprendre toute l'étendue de ma félicité ; je sais l'apprécier, mais je n'essaierai point de vous exprimer ce que je sens ». J'aurois dû lui répondre, mais je ne le pus, et même je n'ai plus parlé de toute la

soirée ; la vraie joie n'est pas babillarde.

Il me reste à vous témoigner, mon très-cher monsieur, la gratitude dont mon cœur est rempli ; mais c'est un devoir que je me réserve pour notre première entrevue. C'est à vos pieds que je viendrai recevoir votre bénédiction, sans laquelle il manqueroit à mon contentement un degré de perfection. Mylord Orville se fait une fête de vous présenter votre Evelina, comblée d'honneurs et rendue heureuse par le don de sa main.

Si le temps me le permet, je vous écrirai deux mots jeudi prochain, pour vous marquer l'heure précise de notre arrivée. Ma lettre vous sera rendue par un exprès.

Je finis, monsieur, en faisant usage aujourd'hui pour la première, et peut-être aussi pour la dernière fois, du nom de

Votre très-dévouée et très-affectionnée

EVELINA BELMONT.

Lady Louise a demandé, de son propre mouvement, d'assister à notre mariage ; miss Mirvan et madame Selwyn

en seront aussi. Celui de M. Macartney avec ma sœur de lait se fera le même jour. Mon père aura soin de la dot.

LETTRE LXXXIII.

M. VILLARS *à* EVELINA.

Tous mes vœux sont remplis ; mon Evelina est heureuse, et ses vertus reçoivent le juste salaire qui leur est dû.

Oui, mon enfant, ta félicité est gravée en lettres d'or dans mon cœur, leur impression est ineffaçable. En vain l'infortune voudroit encore appesantir son bras sur moi, en vain essaieroit-elle de m'arracher l'unique substance qui reste à ma vieillesse ; il faudroit qu'elle commençât par renverser le frêle édifice de mon corps, mais elle n'ébranlera point mes sentimens, tant que je conserverai une goutte de sang dans mes veines glacées.

Tu me demandes mon consentement ! que cette expression est foible au prix

de la ferveur avec laquelle je t'accorde toute mon approbation ! Tu as toujours été, mon Evelina, la joie, la consolation et l'orgueil de ma vie ; pourrois-je m'opposer à ton bonheur, moi qui voudrois l'acheter aux dépens de mes jours !

Hâte-toi, mon enfant, de me réjouir par ta présence, viens recevoir les bénédictions que je brûle de répandre sur toi dans l'épanchement de mon cœur. Mais écoute aussi la prière que j'adresse au ciel dans ces circonstances solennelles. Puisse l'état de prospérité auquel tu vas parvenir ne jamais t'éblouir ! Fais toujours consister ta gloire à conserver un cœur pur et serein. Je ne puis penser, sans attendrissement, au moment qui te ramènera dans mes bras, et je crains bien que cette émotion ne soit trop forte pour un père qui t'idolâtre. Mais, non, je suis vieux, l'âge, les afflictions et mes infirmités, ont miné ma constitution : cependant la joie d'être témoin de ton bonheur guérira tous mes maux, et me fera oublier tous les revers de la fortune. L'unique grace que je demande encore au ciel, c'est de mourir un jour dans tes bras ; oui, mon enfant, tu

viendras

viendras fermer mes yeux, tu viendras recueillir de ma bouche mourante les vœux et les bénédictions que je te laisserai en quittant ce monde.

Ne t'afflige pas, ma chère, de ce que ces réflexions peuvent avoir de triste pour toi : à mon âge, elles sont fort naturelles. J'envisage ma fin d'un œil tranquille : puisse la tienne être également heureuse ! puisses-tu, rassasiée de jours et de prospérité, descendre dans la tombe, aussi chérie et aussi regrettée que je le serai par toi ! — puisses-tu laisser une autre Evelina, digne de transmettre ton nom et tes vertus !

ARTHUR VILLARS.

LETTRE LXXXIV.

ÉVELINA à M. VILLARS.

TOUT est dit, mon très-cher monsieur, et le sort de votre Evelina est décidé. C'est aujourd'hui que je donne ma main et ma foi à l'amant que mon cœur a choisi ; c'est aujourd'hui que je lui jure une

reconnoissance, une tendresse et un attachement éternels.

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage; la chaise de poste est déjà commandée, et je pars dans peu pour voler dans les bras du meilleur des hommes.

EVELINA.

FIN.





